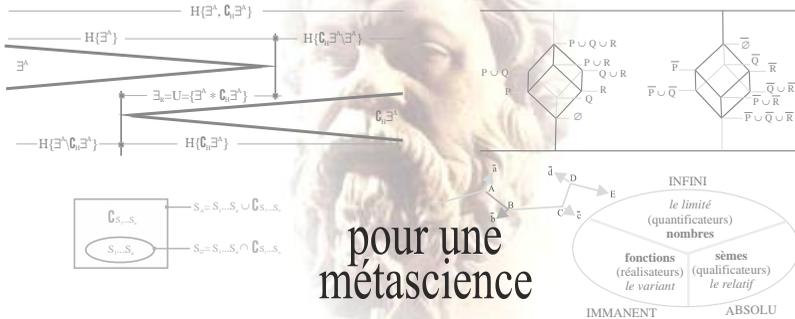


Jean ALPHONSE

# SCIENCE MÉTAPHYSIQUE ET CODOMAINES

## *Cahier 1* THEORETIKE

*Vers la catégorisation de continums  
contractuellement complémentaires*



**theoretike**      *ni la pratique, ni la théorique mais ce qui aboutit*  
**θεωρητική**      *à la connaissance intuitive et l'entendement*

---

POUR UNE MÉTASCIENCE

- 0 **Introduction pour une métascience**, 1996, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 0)
- 1 **Fondements** pour une nouvelle lecture du monde, 1995, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 1)
- 2 **Le Quantifiable**, 1995, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 2)
- 3 **Le qualifiable**, 1996, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 3)
- 4 **Le valorisable**, 1997, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 4)
- 5 **Les continua**, 1996, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 5)

**Réflexions candides sur l'épistémologie**, *vivons-nous avec les modernes l'époque d'un inter-âge obscurantiste à permettre un renouveau de la pensée?* 2005, ISBN 2-9504817-3-6

**Heuristique de l'émergence métascientifique**, *avec Paul Janet, la clé d'une réflexion émancipatrice des enseignements à faire époque*, 2009, ISBN 2-9504817-4-4

SCIENCE MÉTAPHYSIQUE ET CODOMAINES

*La présente publication de 2010 reprend dans une version réécrite et complétée les précédents cahiers édités entre 1995 et 1997*

- 0 **aitia** *L'insuffisance d'une connaissance fondée sur l'expérience physique du monde*
- 1 **theoretike** *Catégorisation de continums contractuellement complémentaires*
- 2 **ergon** *Dépasser la théorie du sens fondée sur le tiers exclu*
- 3 **ergon** *L'encours qualificateur réalisant le potentialisé*
- 4 **ontos** *Continuité in extenso d'existence, sous-jacente des indéfinies discontinuités individuées d'être, d'avoir et de faire*
- 5 **lexis** *Vocabulaire de métaphysique, avec la bibliographie des ouvrages cités*

Édité par l'auteur: ISBN 2-9504817-1-X (vol. 2) e-book

Dépôt légal à la Bibliothèque Nationale de France

Contact: jean.alphonse@free.fr

Non à l'escalade des profits éditoriaux puissant maintenant en France de 2 ans de prison et de 150.000 € d'amende la copie pour les usages non commerciaux. En tant qu'auteur et usager, je souhaite pour mon travail la liberté que nous avons il y a encore quelques années de faire des copies à usage personnel.

**Copyleft:** L'auteur consent pour le contenu du présent livre protégé par les lois et conventions internationales de la propriété intellectuelle une licence de libre reproduction par les divers moyens conservant le contenu original, et leur libre diffusion pour des usages non commerciaux.

**Copyright:** Les droits d'édition commerciale et droits annexes se réfèrent aux habituels contrats de la pratique éditoriale. Ces droits couvrent notamment la commercialisation qui pourrait être faite de l'œuvre, de ses adaptations et traductions, graphiques et numériques, de diffusion commercialisés.

## Aspects théorétiques

En science on identifie la responsabilité d'un phénomène 'B' s'il n'a jamais été rencontré sans la présence de 'A' susceptible d'en être la cause réactive; tel que la présence de 'A' se trouve liée par réaction à la manifestation de 'B'. C'est de cette disposition qu'advient la possibilité de concevoir les lois de la physique.

Ce présupposé venant de l'habitude de faire dériver de l'expérience des lois empiriques ne cernant qu'une causalité réactive identifiée par des enchainements procédant de variations dans le principe de transformation, est à pouvoir nous édifier sur la responsabilité de causes matérielles, mais sans certitude aucune que leurs effets ne dépend pas d'un ensemble de raisons silencieuses à en permettre localement la manifestation. Par ailleurs, les lois empiriques vérifiées dans ces limites constituent la preuve de validité en références aux concordances déductives d'usage toujours localisés en temps et en espace, **c'est-à-dire à ne pouvoir jamais être universelle, quelle qu'en puisse être l'extension**, sauf à en déclarer sa valeur assertorique par confusion des genres.

Il n'y a dans ce qui compose la nature examinée depuis des métamorphies physiques pas plus de normes, de lois et de principes, que de significations et de valeurs d'action. Est-ce à dire qu'ordre, significations et valeurs d'action sont choses intangibles, non existantes: seulement des moyens pour rendre compte des caractères du diversement individué?

Cette interrogation légitime conduit à l'idée qu'en arrière-plan de ce constat physique, même si son entendement l'est d'une façon plus ou moins dicible, ce qui métaphysiquement est à devoir en compléter n'énonciation. À savoir que la manifestation, en reposant sur le concept de phénoménologie, et son énoncé étant de cela conditionnellement conjoint à la déclaration d'abalité (ce qui ne peut être en soi), implique sa proposition corolaire: l'aphénoménique à en être le véritable agent hors instance de variation

phénoménique, donc existant dans le caractère complémentaire d'invariance et le statut d'aséité. Ne cherchons pas à nous suffire du déjà donné depuis la scolastique appartenant au passé, et sans en nier l'apport, tentons d'innover.

Si nous remarquons qu'en science l'activité réfléchie consiste à ordonner des cas particuliers de l'expérience physique du monde, jusqu'à cerner des généralisations à son propos, c'est alors à une disposition complémentaire que doit s'appliquer la réflexion métascientifique. Elle a pour antécédent la tentative métaphysique par laquelle l'entendement d'universaux permit la phanicité du sens singulier, rencontré, ou composé, dans la pensée. Pour hypothèse, cette source de significations associe les propriétés du vécu, à l'expression d'un double courant traversant la conscience. L'un, centrifuge, allant **du particulier au général** depuis l'analyse reposant sur les données manifestées à l'expérience, l'autre, centripète, part **d'une existence universelle aux singularités** dans les caractères d'être, d'avoir et de faire.

Sondons plus en avant le contenu de cette disposition. De même qu'il faut le regard du mathématicien pour dire qu'il y a là 10 arbres (il est à quantifier), de même c'est la réflexion sur le sens qui surajoute des significations qualitatives (elles sont ici arboricoles) aux propriétés ressortant de l'expérience des objets de la nature. Dire que le Soleil est jaune, cette pierre dure, ce voisin méchant, implique le regard qui est à passer qualitativement du cas particulier vu, au cas général aperçu en pensée. Mais cette disposition reste en pratique d'aborder l'intelligence des choses en rapport à leurs substances et manifestations de ce qui métamorphiquement change dans le principe de transformation. Toute autre est de les aborder en leurs singularités depuis des universaux. Bien que l'on puisse voir un vieillard, puis deux, puis trois, on ne voit jamais la vieillesse, et il n'y a pas plus femme ni homme dans l'humain considéré en soi. Spécifique à l'exocosme, le constat d'**ainsité**, qui signifie «c'est ainsi», renvoie à la constitution métamorphique –substances et manifestations– de la nature, et en ce qu'elle est conduite par des lois naturelles. Or, déjà ANTISTHÈNE remarqua dans *Sathon* qu'il percevait bien un cheval, mais n'apercevait pas la **cabaléité**. C'est que l'idée de cabaléité n'est pas

dans le cheval. De fait, il y a au plan des réalités mentales autant ce qui résulte de la rencontre avec ce qui est hors, que cela qu'on porte du dedans au dehors.

Conclusion platonicienne: l'information objective du cheval depuis la perception qui est à permettre le savoir déduit d'une manifestation particulière reposant sur une conformation en substance, repose sur la connaissance induite de la cabaléité à lui communiquer l'essence de ce qui le fait être cheval. D'où l'on conçoit la rencontre sur le lieu mésocosmique de la conscience, d'une symétrie entre des états exocosmiques métamorphiquement variables d'être, d'avoir et de faire, et la source de leur statut existentiel par l'endocosme.

Cela est à dire que tel cheval, cas particulier individué depuis une organisation métamorphique, est **perçu** en substance en raison de la phénoménologie de ce qui substrate ses particularités d'être et d'avoir à son altérité, jusqu'à permettre, par subsumption, d'en identifier le genre hippomorphe, comme opération de généralisation. Mais si le principe de généralisation tient à la séparativité applicable à la totalité de l'élémentarisé en substance, auquel convient les prédicats attributifs de faire être et avoir, le principe d'universalité, partant de l'unicité existentiellement complémentaire comme aspect opposé et complémentaire du même, en tant que tout ontologiquement insécable, s'instaure en contrepartie à permettre l'appréhension en existence de l'individué depuis une essence singulière. À partir de l'exemple retenu par ANTISTHÈNE, la cabaléité peut encore être **aperçue**. Elle peut être alors **conçue** comme essence complémentaiement aphénoménique. Ce qui rend possible la singularité de cette individuation-là, dont on a l'expérience des cas particuliers substantialisés, en répondant à des phénomènes, implique l'aspect continuïmque des discontinuités prédictives, dont le revers se pose continuïmiquement continu en existence. Rien dans l'instance processuelle du réalisé dans la nature n'échappe au jeu des oppositions manifestées, en raison des intercomplémentations relatives et des ambivalences potentialisées dans l'individuellement formé.

Les vingt-trois siècles nous séparant aujourd'hui d'ANTISTHÈNE représentent peu devant le développement naturel de l'espèce

humaine, en sorte que quelques personnes peuvent avoir aujourd'hui comme hier l'intuition de la cabaléité, quand la majorité en contredit l'existence. Cette disposition met cependant en avant une continuité complémentaiement progressive, puisque la majorité des individus de l'humanité peut se représenter en pensée le genre cheval par généralisation depuis des subsumptions, quand même les individus les plus évolués parmi les autres espèces animales ne semblent pouvoir faire l'expérience que de tel ou tel cheval en particulier, sans possibilité subsumptive. C'est dès lors une quasi évidence que la cabaléité, comme singularité existentielle, aura un jour une réalité conscientielle tout autre qu'à présent. En favoriser l'avènement passe par le moment où il nous faut tendre à nous désinstaller d'une complaisance doctrinale au tout phénoménologique, et retourner à l'école –la vraie– celle qui est ouverture sur le différent, et auquel tient le parcours inconfortable fait de tâtonnements, avec le risque de trébucher, pour se trouver mal assuré. Dès lors que le fait scientifique, au sommet de son pouvoir, appartient déjà au passé pour en avoir tissé le cocon sur le dogme de la preuve d'expérience, son enfermement ne saurait qu'être temps d'incubation à renouveler les mentalités. Sur la chrysalide que ce temps recouvre s'articule, dès à présent, toute tentative de penser l'inachèvement des moyens humains. Examinons-les: ils sont à permettre l'envol du penseur vers une *époque* future.

L'évolution des mentalités prenant une direction permettant l'investissement de toujours plus de complexité, en même temps qu'un élargissement continu du champ conscientiel, il devient incontournable que le monde des idées finira par relier une extraception des multiplicités physiques d'être et d'avoir, à l'introception métaphysique complémentaiement d'un continuum d'unicité existentielle. Cela apparut certainement à Jules LACHELIER lorsqu'il écrivit (*Psychologie et métaphysique*, 1885) que la vraie science de l'esprit n'est pas la psychologie, mais la métaphysique. C'est en tout cas faire entendre que ce n'est que par l'étude des pures productions de la pensée qu'on peut espérer fonder l'épistémologie (elle est actuellement réduite depuis l'enfermement scientifique à rendre compte de l'objectivation des perceptions). Autrement dit à devoir distinguer *les domaines*

*extensif et intensif* du travail mental, on fonde pragmatiquement le principe de connaissance entre le savoir reposant sur les événements du vécu au monde, d'une façon qui soit reliée aux entendements des déterminations advenant par induction introspective depuis les raisons qu'on a d'agir en vue d'être et d'avoir.

On sait qu'en partant de conditions identiques, plusieurs penseurs, depuis des expériences diversifiées et personnellement vécues, peuvent aboutir à des concepts distincts. Il est si vrai que le progrès des théories passe par la richesse en *inventions* des systèmes axiomatiques qu'il suffit, le plus souvent, d'une disparité dans les intuitions accompagnant de nouvelles intentions, pour que surgissent des conclusions originales. Car, si les événements épistémiques qui constituent l'évolution des hypothèses avancées à **propos** de la réalité sont réticulables entre eux, ce ne peut être qu'en passant par le crible mental dont le maillage est fait d'occasions s'enchaînant les unes aux autres. J'écris à *propos* d'une réalité, tant il apparaît toujours un peu plus clairement que le présupposé d'objectivation du savoir scientifique restera dans les annales comme le plus prégnant des mythes de la modernité.

Mais quel peut être, en pratique, le domaine susceptible de servir de point d'appui au levier pouvant assurer l'élévation de nos conceptions métaphysiques? Aux fins de le prédéfinir, proposons que le discours métaphysique concerne des significations appartenant au niveau surconscientiel de préhension de la réalité, de la façon qu'on peut apercevoir depuis ce que voici. Dans le savoir advenant qualificativement du travail de la pensée, il est aisé de distinguer deux niveaux inconfondables de réflexion: le reflet sur le miroir mental des informations concernant les événements du monde, autrement dit, le rapport des perceptions aux conceptions; et une image semblable à la première, mais prenant dans son champ ce qui constitue le *cogito*, c'est-à-dire **l'événement du penseur pensant le monde**.

Plus précisément, il s'agit d'établir le rapport du conçu depuis notre expérience extrareceptive du monde, à la surconception portant sur l'expérience de ce conçu-là. Conséquemment, nous pouvons dès lors aborder le propos du discours métaphysique d'un point de vue métascientifique, en ce que le domaine de double *réflexion* entre

exocosme et endocosme est connu en sémiotique. Cette discipline, en effet, rend compte de ce qu'on peut tenir des signifiés nouveaux depuis des termes multi-ordinaux. Un terme multi-ordinal est le fait d'un premier niveau de signifiante, ordonné à un second niveau incluant le premier, et pouvant lui-même être objet d'un troisième, etc. En pratique, donc, cette connaissance subsume la compréhension qui est particulière à la simple conscience vigile du rapport à l'environnement exocosmique. Montrons quelques exemples de changement d'échelle au second degré de la multi-ordinalité sémantique, afin de saisir la progression intensive vers l'endocosme, surdéterminant l'extension exocosmique d'intellection.

degré EXTENSIF à l'exocosme	degré INTENSIF vers l'endocosme
conscience du monde	conscience de notre propre conscience du monde
apprendre	apprendre à apprendre
comprendre la nature (objet de la physique)	comprendre la nature de la nature (objet de la métaphysique)
connaître	connaissance de la connaissance (épistémologie)
savoir compter	la métamathématique

Ces éléments du premier niveau d'intensivité mentale, pour appartenir aux événements surconscientiels de compréhension, se surajoutent, en quelque sorte, à la conscience vigile que nous acquérons dans l'expérience de nos relations extraceptives au monde.

La seule circularité des sémiotisations fondées sur les conséquences causales d'une altérité extraceptive est réputée partageable entre tout le règne animal. L'humain, héritant de l'animalité pour la partie constituant sa nature biologique, ne fait que complexifier, en coïncidence de son encéphalisation plus importante sous-jacente d'une mentalisation proportionnellement plus aboutie, le produit qualitatif se caractérisant par la représentation du phénoménologiquement perçu, c'est-à-dire le rapport de la métabolisation qualitative (couleurs, sons...) aux propriétés environnementales (fréquences et longueurs d'onde...). Par contre, et cela parmi toutes les espèces vivantes, il ne semble pas que des relations cognitives puissent s'établir pour passer du cas particulier au général, hors l'espèce humaine. Rien n'indiquant

que l'évolution puisse cesser, il paraît évident que le niveau multi-ordinal de conscientisation augure des potentialités humaines d'intellection au futur. L'animal peut saisir ce qui est diversifié, borné, particulier. L'humain a de plus la faculté d'opérer sur des généralisations et commence, au travers des concepts d'unicité, d'infinité, d'universalité, de prendre conscience, grâce à l'exercice d'une pensée plus profonde, de ce qui s'organise et progresse en direction d'un dépassement de tout état de réalisation local et actuel. C'est dans ce contexte que si les plus abstraites des généralisations depuis des cas particuliers concernent encore une confrontation de moyens à des substrats, les universaux qui permettent des singularités d'être et d'avoir référeront de mieux en mieux au réalisé en continuité dans les strates superstratiques.

Notons que cette capacité d'entr'apercevoir a priori une finalité du monde depuis la surconscience des potentialités incluses dans les transformations métamorphiques, apparaît comme une progression arrivant au prorata des **participations qualificatives**. Cela dit au sens que si comme fonction à notre altérité d'être et d'avoir, la capacité introceptive d'intensivité conscientielle reste, certes, covalente aux extensions conscientielles à l'exocosme, la configuration d'ensemble paraît de plus amorcer la spécificité des agents d'un savoir en vue du savoir-faire participatif d'un superstrat.

Dans la génération des significations advenant d'une multi-ordinalité d'un sens, le terme tenant à une propriété exocosmique est premier à apparaître. Le savoir-faire résultant sert alors les propres besoins métaboliques de l'agent d'un savoir le monde (son angle de vue se restreint à ce qui est dans l'environnement semblable à son substrat, et conséquemment en référence au savoir-faire spécifique de ses propres besoins métaboliques). Mais les termes qui suivent sont comme autant de paliers fondés sur la clairvoyance de ce qui subsume les manifestations phénoméniques du monde. Par le premier de ces paliers, la conscience, quittant son activité en périphérie (son interface au manifesté), investit lesdites significations, tout en évoluant en direction d'une intériorisation progressivement mieux pénétrée, en vue de sa participation de réalités superstratiques. Intériorisation qui semble conséquemment

s'accompagner d'états surconscientiels de compréhension, en sorte qu'un énième niveau de signifiante suppose un énième rapport qualificateur, en coïncidence avec les pénétrations des interfaces concentriques qui appartiennent aux structures existant dans l'endocosme, en continuité de celles réalisées à l'exocosme.

Le présupposé tenant à ce choix méthodologique est que si l'on convient de ce que la représentation de la réalité de l'objet physique est abstraite par le moyen d'un travail mental appliqué aux événements métamorphiques du monde (c'est-à-dire un travail mental fondé sur le découpage rationnel de ce qui se prête à conscientialisation depuis le perçu des événements du monde), alors l'être participatif du sujet métaphysique, de même, peut être fondé sur ce qui se prête à rationalisation introspective, en prolongement du formé en conscience depuis les informations sur des événements extracorporels.

Une conséquence advient à l'encontre des objections monistes qu'on peut opposer depuis le dogme physicaliste. Pour raison de la multi-ordinalité en sémiotique, on fait en sorte que, **venant en continuité du même, le discours métaphysique peut être déclaré réaliste, si est déclaré réaliste le discours à propos du domaine physique.**

Il semble que dans le principe de multi-ordination des significations, fut-il poursuivi indéfiniment, on ne peut qu'approfondir des niveaux de signifiante rendant compte des états multiples d'être ici ou là, relativement à tels moments, se surajoutant au statut sous-jacent d'existence ne tenant pas, quant à lui, à des situations particulières. Cette disposition a pour avantage d'échapper aux énoncés autoréflexifs qui caractérisent encore trop la philosophie occidentale. Dans celle-ci, en effet, on a généralement pour fâcheuse habitude de rendre compte de l'existence en soi d'attributs prédicatifs depuis l'édification autoréflexive d'un discours entrepris à propos de l'attribution considérée, c'est-à-dire discuter sur l'existence de l'Art sans besoin d'aucun artiste, ou poser en épistémologie la Science d'une façon détachée du fait des chercheurs. Disposition insidieuse du *penser* philosophique tenant aux prémisses matérialistes disant qu'en prolongement des enchaînements causaux régissant les

transformations métamorphiques, les choses arrivent depuis rien, comme par génération spontanée.

Pour prémisses métascientifiques à désenclaver un tel enfermement, on fonde les progressions dans les transformations métamorphiques du contenu de l'Univers sur trois aspects contractuels de sa réalisation. En sorte que si la tangibilité de la **matérialisation** de l'Univers est posée en raison des **propriétés physiques** arrivant de cause à effet dans le principe de réaction, alors la tangibilité d'une **mentalisation** cosmique se saisit de même, puisque son produit est **qualificatif** en arrivant comme effet attendu dans le principe factitif de l'action psychique (faire-faire en sorte que...). Pareillement de la tangibilité du domaine de l'**esprit** depuis des **vertus spirituelles**, en ce qu'elles sont proactives, en tant que le processus vectorialisateur de l'activité qualifiée, et sa cause, détient le dessein du réalisé avec effet attendu, en concernant ce qui doit être finalement après l'épuisement des potentialités réalisatrices dans l'instance performative de réalisation de l'Univers.

Relativement à la contractualité entre ces trois aspects dans l'avènement des progressions de l'Univers, on peut dire que découvrir, interpréter et choisir –par expérience personnalisée dans les continuums exocosmique, mésocosmique et endocosmique–, est à produire des activités propriatives, qualificatives et vertuelles, qui sont source ensemble de l'accroissement continu en des réalisations particulières du domaine des choses, celui des significations, et celui des valeurs. Ce sont ces dispositions qui vont nous servir de cadre paradigmatique pour tenter de construire de nouveaux outils à penser les événements du monde.

## 1.1 DÉFINITION DU PROPOS

On convient de ce que l'exprimé, qui fait suite au conçu depuis toutes espèces de 'preuves intellectives', trouve son investissement dans le **travail** qualificatif de la pensée. Les structures collectivisées et agencées du domaine psychique constituent, par suite, les éléments morphiques du savoir en afférence aux fonctions

qualificatives des dépenses concomitantes dépensées en savoir-faire.

De même que les collections et les agencements dans le domaine matériel sont dus aux travaux physiques qui aboutissent à des **effets propriatifs** spécifiques des corporisations matérielles, de même les **effets qualificatifs** des travaux psychiques résultent des transformations métamorphiques spécifiques du domaine mental. Nous constatons, dans le parallélisme des productions, une communauté de moyens depuis des travaux effectués sur des substrats différents, reconnus depuis des effets distincts, respectivement qualificatifs et propriatifs. Cette disposition a pour résultat de poser la réalité du domaine de la pensée depuis le formalisme logique: si le domaine matériel est déclaré réel depuis des effets physiques –les propriétés–, alors le domaine mental l'est également depuis des effets psychiques spécifiques du domaine, à savoir, les effets qualificateurs des agents cognitifs.

En référence au discours scientifique, l'exprimé dans le conçu requiert l'énonciation de théorèmes, tel que le théorème se définit comme une proposition spéculative démontrable dont on fonde le contenu sur des antécédents du même genre (des propositions déjà démontrées), ou des principes qu'on postule et qu'on axiomatise afin de les définir (ce sont les concepts tenus pour vraisemblables avant qu'on y ait appliqué des épreuves tendant à démontrer leur vérité). En sorte qu'à l'origine de toute théorie on trouve des principes avancés comme évidences intuitives de la réalité, ainsi que des postulats prouvés, ou démontrés, sur lesquels les raisonnements ultérieurs prennent leur appui. Sur le parcours axiologique de l'expérience acquise, on sait qu'un concept peut reposer, soit sur une théorie, soit sur une théorétique, avec la hiérarchie suivante.

**Pratique**, ensemble des descriptions constituant l'expérience, c'est-à-dire la description des praxies faisant référence à la pratique de facultés héritées, ou acquises, dans l'exercice d'une capacité limitée de pouvoir<sup>1</sup> qualificativement transformer, agencer (réaliser) des

---

1. Le pouvoir en tant que l'une des trois coordonnées d'expansion du vivant dans la catégorisation modale de {vouloir • savoir • pouvoir} faire-être et faire-avoir.

choses données comme étant préalablement existantes: cela qui se prête à métamorphie.

**Pragmatique**, ensemble des propositions avancées par expérience en répondant au questionnement QUOI (exemple: quelle est la dimension de ' $x$ ').

**Théorique**, ensemble de propositions spéculatives constituant une démonstration de la sorte déductive, qu'on pose comme conséquence explicitée du raisonnement consistant en des constructions hypothétiques prenant pour objet le domaine pragmatique de la réalité depuis le questionnement COMMENT (comment la raison rend compte de ce que ' $x$ ' est bien mesuré).<sup>2</sup>

**Théorétique**, ensemble de propositions spéculatives constituant la démonstration de la sorte inductive. Dans ce discours, l'induction occupe le champ du POURQUOI. Il est introduit à surdéterminer le déduit de cas particuliers réalisés en vue de généralisations, en considérant des universaux servant la compréhension dans l'examen des caractères existentiels singuliers. Le principe de proposition, comme expression de la conséquence implicite du raisonnement, concerne la réponse qu'on donne aux interrogations intentionnelles POURQUOI, en dépendance de l'examen pour soi du sujet dans son rapport à l'altérité. Par exemple, dans quel statut d'**être** et selon quel **avoir**, l'agent cognitif se trouve relié au mesuré visant QUOI, posé en regard de ce pourquoi on mesure ' $x$ '.

**Théologique**, présupposé avancé toujours en continuité et en tant que dans le questionnement précédant se trouve distingué de façon incontournable la sous-jacence d'un *quid proprium*, comme auteur d'un dessein susceptible de transcender les raisons de l'acteur dont le rôle participe des responsabilités de réaliser l'Univers. À compléter la chose observée en physique, c'est en effet l'être qui est examiné depuis le propos métaphysique. Et comme aboutissement des classes d'interrogation, ce qui surdétermine la dissémination depuis l'Un de l'individualité étant le concept de personne, en tant que c'est elle que l'on conçoit reliée à la transcendance jusqu'à l'Ultime en tant que la personnalité est seulement possible à

---

2. Par exemple, c'est grâce au travail déductif qu'on distingue entre le concept empirique de chaleur et le concept théorique de température.

librement interpréter ce qui passe par le questionnement répondant à *QUI est responsable du dessein sous-jacent à l'instance de réalisation de l'Univers*. L'image que l'on peut avancer pour rendre au mieux cette disposition est d'invoquer que la personne, dont l'aspect face représente son personnage tout extérieur en manifestation actorielle, tandis que sa personnalité toute intérieure en représente l'aspect pile complémentaire se posant en tant que don et liaison divino-humaine, se caractérise par son libre choix actoriel interprétatif dans les coordonnées du vrai, du beau et du bien, de ce qui se joue temporellement sur les scènes marquant les événements du théâtre de l'Univers en réponse de la pièce divine écrite de toute éternité.

L'agencement qui précède est introduit ici pour mieux circonscrire la place du propos théorétique de représentation de la réalité, place à laquelle nous allons nous attacher pour le présent. Comme à ce niveau de conception nous prenons pour 'objet' le fait de la théorisation à propos d'une expérience extraceptive des manifestations relevant de la phénoménologie, nous avons à appliquer le principe d'ordre aux théories elles-mêmes, bien qu'à l'obtention de ce résultat ce soit la théorie des ensembles depuis laquelle on peut surdéterminer la totalité des individuations dans les prédicats de faire être et avoir, par une complémentaire, dont le contenu est existentiel et complémentaiement non individualisable, pour lequel il n'est besoin d'aucune attribution prédictable à générer les discontinuités allant avec les individuations d'être, d'avoir et de faire (ce sont ces variations qui sont seules prédictables). Seront ensuite distinguées trois classes de contenus apparaissant fondamentaux (c'est-à-dire irréductibles), étant contractuels entre eux. Ce présupposé, qui fait obéir à la théorie d'ensemblement les contenus des autres classes de théorisation, vient de ce que les théories subalternes connues répondent toutes au critère de la généralisation de leurs teneurs respectives, depuis l'axiome :

Si le partiellement démontré dans l'antécédent est implicite dans un succédant plus généralisateur, alors la théorie d'accueil surdétermine la théorie de laquelle il est fait référence implicite depuis le contenu du nouvellement démontré.

L'ensemblement des individuations, et la classification de contenus les distinguant, permettent dès lors de répondre à trois catégories premiers qui catégorisent les manières individuelles d'être avec un avoir et depuis un faire, selon des critères attributifs, prédictifs et distributifs, que représentent:

- **la notion attributive** (propriétés, qualifications, vertus);
- **la notion prédictive** (fonctions de relation, distinguées au premier niveau de discrimination entre réactions, actions et proactions);
- **la notion distributive** en grandeurs, ainsi qu'en nombres, dans les discontinuités d'être, d'avoir et de faire.

HUNTINGTON montra, plus particulièrement en métamathématique, que la catégoricité implique la complétude énonciative du catégorisé. Cette complétude est prise au sens que, dans le cas où un énoncé ne représente pas un théorème appartenant au système des catégories, alors est théorème de ce système la négation du même énoncé. Dans cette disposition restrictive, les énoncés ont pour application la distribution en grandeur et en nombre des discontinuités des êtres et choses du continuum des multiplicités individualisables (en rapport de complémentation au continuum d'unicité existentielle). Mais cette distribution étant reliée aux énoncés attributifs et fonctionnels dans l'intelligence d'une progression réalisatrice au travers des transformations métamorphiques de l'Univers, nous représenterons les trois classes des théories fondamentales qui apparaissent complémentaires et irréductibles entre elles comme suit:

<b>théorie mathématique</b>	+/- contenant	<b>les quantificateurs</b> signes mathématiques <i>des grandeurs et des dénombrements</i>
<b>théorie sémiotique</b>	+/- signifiant	<b>les qualificateurs</b> signes sémiotiques <i>le sens</i>
<b>théorie systémique</b>	+/- finalisant	<b>les réalisateurs</b> signes systémiques <i>les fonctions</i>

Ce sont les contenus de ces trois classes qui dans leur expansion sont supposés surdéterminables par la théorie des ensembles depuis l'expression:

théorie des ensembles	+/- individué	<b>les collectivisants</b> signes de partages <i>la génération</i>
-----------------------	---------------	--

La théorie des ensembles pose l'inconditionnelle existence *in extenso* comme la condition ontologiquement génératrice de l'individué, dont les théories mathématiques, sémiotiques et systémiques sont à permettre l'appréhension en nature depuis l'**interface qualificatrice** s'instaurant entre une réalité objective (l'univers des individuations rencontrant la subjectivité du penseur), en rapport à son incomplétude (les potentialités de réalisation que l'on rencontre depuis l'entendement suggestif par l'esprit). Aussi y a-t-il lieu de bien discriminer les genres, tant il est courant de tenir la théorie des ensembles à ne concerner que le mathématisable.

Lorsqu'on mesure un phénomène, c'est en **grandeur**, relativement à la manifestation du même en d'autres conditions, ou d'autres circonstances en référence à au moins un étalon de mesure. Lorsqu'on mesure une population, c'est en **quantité**, et cette quantité peut servir à comparer des populations entre elles. Mais la théorie des ensembles surdétermine ces aspects tenant à la finitude du considéré, par le concept d'infinitude convenant à l'infinité réelle, du fait que tout ensemblement d'espèce bornable a pour extension de son indéfinité (la propriété indéfinie d'ajouter au fini) ce qui le complète. Autrement dit, générée pour être incluse dans la continuité complémentirement *in extenso* en existence, c'est la seule discontinuité d'être, d'avoir et de faire, qui se prête à comparaison en grandeur et quantité, dans le **principe de partage collectivisant des individuations limitées et relatives entre elles**.

## 1.2 LES RÉFÉRENCES DE LA REPRÉSENTATION MENTALE

Si l'on identifie ce mouvement spécifique de l'activité qualificatrice sous-jacent d'un métabolisme cognitif du savoir à permettre en retour des dépenses en savoir-faire, c'est en rapport au

processus de l'instance performative de réalisation de l'Univers. Le relationnel ainsi posé, ce sont des **affects propriatifs** du monde sur la cognition qui implicent les **effets** d'un mouvement complémentaire se posant **en tant que réponse qualificative de la subjectivité du penseur** opérant à la rencontre des états métamorphiques de la réalité en cours de réalisation exocosmique. Cependant que l'action qualifiante, qui trouve dans l'univers des choses son moyen entre un savoir et un savoir-faire, ne contient pas en elle-même sa raison.

Pour éclairage du propos, il est important de noter que rentre dans ce cadre la dichotomie discriminant le signifié entre la notion de variation, et la notion de progression; en ce sens qu'une variation mesure une différence d'état pouvant n'être pas orientée dans un milieu causalement livré à lui-même, alors qu'une progression mesure, depuis l'activité qualifiée, une distance dans le sens d'un épuisement des potentialités de réalisation. **Ce qui implique de considérer l'activité avec effet attendu dans le vecteur d'une dynamique non livrée à elle-même.** Répondant à motivité, l'agent d'une activité qualifiée correspond au libre choix des moyens réalisateurs selon des occasions, et celui d'une actorialité personnalisée au libre choix interpréteur dans les coordonnées que sont le plus vrai, le plus beau et le meilleur.

Considérant par logique sémantique que ce qui **est** au monde désigne le produit des **êtres**. Dans ce qui constitue l'interrelation actancielle entre les êtres, covalente à ce qui fait l'interaction entre les corps, le savoir visant l'état du monde (ce qui est fait), tient à l'action qualificative (le savoir-faire) comme possibilité d'investir le potentialisé au monde depuis des occasions. On introduit par là des raisons d'agir dans la liberté modale de réalisation dans une soumission à la personnalité, en tant que c'est d'elle qu'arrive ce qui détermine la synergie:

{savoir  $\cup$  vouloir  $\cup$  pouvoir} faire être et avoir.

C'est, semble-t-il, la seule façon de distinguer le personnalisable dans la faculté de libre-arbitre interpréteur, du résultat qualificatif susceptible de ressortir factitivement (*faire-faire en sorte que*, se posant en tant que faire indirect) de l'usage d'un ordinateur, par exemple. Il est évident que, pour être programmé, ce résultat est

qualificatif, mais ne tient pas *in situ* à des motivations (rien de véridictif, d'esthétique et d'éthique en décide). En d'autres termes, les effets qualificatifs sur le monde supposent le choix modal, dans la liberté des agents d'un savoir, éventuellement soumis à personnalisation, en réponse aux affects distingués *supra* avec des critères de conduite. Mais, nous ne ferons que signaler la place de ces modalités représentatives des coordonnées universelles de tout mouvement qualificateur, en raison de ce que leur étude devrait mieux s'assortir d'un cadre élargi et plus approprié que celui donné au présent ouvrage. Ces facteurs de droiture personnelle susceptibles d'expliquer l'induction des vecteurs de tout mouvement qualificateur sont connus avec:

<b>théorie aléthique</b>	+/- vrai	<b>les crédibilisants</b> signes de confiance <i>la logique</i>
<b>théorie esthétique</b>	+/- beau	<b>les harmonisants</b> signes esthétiques <i>la proportion</i>
<b>théorie éthique</b>	+/- bien	<b>Les répartiteurs</b> signes de sagesse <i>l'équité</i>

L'**aléthique** est mesure du travail de la vérité en acte. Elle s'éprouve par le sentiment de satisfaction dans l'authenticité du savoir qualificateur, par rapport à la véracité du faire-savoir (avec la communication entre agents du savoir), et la vérité du savoir-faire (le champ du faisable tenant à des occasions, en vue d'un résultat attendu). La connaissance, comme source de significations, pose en cela la relation du signifié aux véridictions, visant le rapport des causes véridictives dans la qualification de faire.

L'**esthétique**<sup>3</sup> mesure par le biais des satisfactions à éprouver la beauté, le travail de réalisation dans les expressions actérielles personnalisées, c'est-à-dire le pouvoir personnel **qui concerne la**

3. Les αἰσθητά (aisthêta) représentent les relations esthétiques qu'on a vis-à-vis des corps. D'où la beauté vue par extension en géométrie, en mathématique, comme en toute œuvre de l'esprit. C'est en dernier ressort à impliquer le sens dans la faculté d'apercevoir des relations harmonieuses.

**liberté du choix modal de réalisation.** Le sens du beau va avec le pouvoir du choix des moyens, comme liberté de réaliser des choses préalablement potentialisées. Il reçoit là sa raison allant avec l'expression personnalisée, au sens où la qualification seule peut être grevée d'un coefficient d'efficacité, que ne diminue en rien un quelconque facteur d'esthéticité. Aux choix modaux de la qualification peut cependant s'ajouter l'événement par lequel la personne ajoute ce qui est beau.

L'**éthique** soumet aux satisfactions dans le sentiment du bien ce qui est voulu depuis le libre-arbitre participatif des personnes. Donc, de nouveau comme agent de la personnalité, le vouloir soumis à l'entendement des valeurs, rejoint l'intention en tant que détermination des vertus d'être, mais ici depuis la fonction à l'esprit, et non à la fonction mentale comme dans le cas de la qualification.

Avec les quantificateurs, les qualificateurs et les fonctions réalisatrices –ces catégories étant considérées dans la théorie des ensembles–, nous examinons le codage de la pensée dans sa capacité d'organisation du produit mental, dont la fonction relève de l'**activité de faire-être**, distinguée des réactions entre choses. Avec le beau, le vrai et le bien, ce sont les **coordonnées actorielles de l'être personnalisé** que l'on scrute. Tant est que sans affectation, aucune motilité ne peut animer l'individu, puisque les affects, sur fond d'héritage de l'acquis depuis une longue suite de progressions chez le mammifère, conduisent aux choix affectifs, et que sans *anima* de l'âme humaine, il n'est semble-t-il aucune motivation au dépassement de soi. Cela est à dire que si l'humain recourt à la raison, il est essentiel de ne pas perdre de vue, ou de ne pas évacuer du propos, que son animation, pour être essentiellement qualificative, reste gouvernée entre des affects exocosmiques et des aspirations endocosmiques.

Si nous tenons la nature humaine composite comme partie incluse et participative dans l'ensemblement métamorphique assurant le devenir de l'Univers, et dans le présupposé que certains des événements cosmiques induisant la progression au tout ne contiennent pas en eux-mêmes leurs moyens et leurs raisons, nous distinguerons entre: 1° les réactions manifestant l'exocosme,

comme affects conscientiels, de l'expérience desquels progressent nos qualifications; 2° les proactions complémentaires phénoméniques de l'endocosme, en tant qu'affects surconscientiels, et de l'expérience desquels peuvent progresser les déterminations de nos qualifications reliées à la continuité superstrative de notre propre individuation, exactement comme nos individuations anthropomorphiques reposent sur l'organisation de substrats pour s'actualiser (se réaliser), substrats qui représentent la partie microcosmique, proprement non livrée à elle-même.

C'est dans ce contexte métamorphique de présupposition performative d'activité individuelle motivée entre affects exocosmiques et aspirations endocosmiques que l'on peut apercevoir ce qui distingue l'œuvre participative personnelle, de son ouvrage. Toute œuvre personnelle renferme sa fin, en ce qu'elle représente un moment créatif de l'être personnalisé se trouvant actualisé dans un rapport singulier à son altérité. À son achèvement, ou le terme de son instance actorielle, la dynamique qui promouvait l'œuvre n'étant plus soutenue par son inventeur, celle-là se désactualise progressivement au cours du temps, jusqu'à cesser d'être participative, bien que perdurant. Disposition montrant qu'au travers savoirs et croyances des progressions humaines, l'œuvre d'auteur concerne l'expression de ce qu'il forme à construire sur des idées, solidairement à l'architecture collective depuis un ensemblement de cognitions participatives, et non pas ce qui se prête à formation: la matière première, les matériaux de construction, en un mot les idées elles-mêmes, donc l'ouvrage qui lui est périssable. Sans doute est-ce cette disposition qui fit que Victor HUGO aperçut le relatif en science et le définitif en art, lorsqu'il écrivit que Pascal est constamment dépassable comme scientifique, mais que son œuvre d'auteur ne l'est pas, pour cause de rester définitivement en l'état. Entendons que si MOLIERE et BEETHOVEN n'avaient vécu, le monde serait privé de leurs œuvres, mais si COPERNIC ou PASTEUR n'avaient existés, d'autres découvreurs eurent mis en lumière ce qui résulte de leurs contributions. Nous touchons ici un point qui est essentiel à bien comprendre les idéaux de PLATON.

C'est à saisir que le beau, le bien et le vrai sont les matériaux de l'esprit, tout comme le nombre, les significations et les fonctions

sont ceux du mental. D'où il importe d'accorder clairement une tangibilité égale aux transformations métamorphiques des matériaux psychiques au mésocosme, et spirituels à l'endocosme, que celle que nous donnons aux matériaux de notre extériorité physique: trois sortes contractuellement périssables et reconvertisibles en des matières premières. Et plus particulièrement que la nature humaine n'est pas séparable de la nature du Cosmos (ce qui l'est sont les individuations humaines), en sorte que les moyens humains participent aussi de ceux qui procèdent du Cosmos. C'est à faire que nous devons concevoir semblablement au niveau du devenir cosmique ce qui différencie l'ouvrage, de l'œuvre.

L'émergence des mentalités, dans leur interface à l'esprit, est à considérer plus de nuances encore depuis une ouverture mentale au différent, lorsqu'on est à supplanter le raisonnement consistant à ne voir dans l'extension du réalisé que réactivement le prolongement du même. Depuis ses aspirations au beau, au vrai et au bien, la personne ajoute progressivement maintenant à l'individu, quand son individualisation émergea de plusieurs millions d'années consacrées au matériellement utile, comme satisfaction métabolique des seuls besoins et plaisirs. Aussi tant de gens, encore aujourd'hui, ont pour opinion la futilité de se poser des questions métaphysiques, et donc jugent inutiles ceux qui imaginent et cherchent dans l'endocosme, précisément pour cause que son contenu est impalpable et conséquemment donné pour intangible et donc sans utilisation concrète, que nous avons là matière pour une leçon cruciale: il importe de rester vigilant à d'autres sortes de progressions dont la nature peut nous apparaître encore inessentielle dans l'état d'incomplétude où nous nous trouvons au présent.

Ces prémisses étant posées à ne pas isoler nos considérations épistémologiques, considérons un ensemble d'informations, de quelconque nature, présenté aux efforts intellectifs de compréhension. C'est, semble-t-il, en nous appuyant sur trois aspects communiqués par le principe des **quantités** d'individuations et les **grandeurs** du manifesté, celui du **sens des choses** (qualités

/qualifications) et enfin celui des **fonctions actales** (vertus et valeurs), que nous attendons la compréhension de ce qu'on examine par la pensée. En ce sens qu'est sous-jacent, dans la réflexion, le processus formateur d'ordre faisant que tout agent d'un savoir progressivement métabolisé en vue d'une dépense en savoir-faire semble combiner de tout temps les trois moyens qui viennent d'être évoqués (nombre, sens, fonction). Mais cela, sans que soit pour autant nécessaire la conscience du processus et, a fortiori, sans qu'il soit nécessaire d'en avoir constitué auparavant la théorétique. Aussi, la présente tentative de théorétisation se réfère explicitement à la représentation formelle ayant pour objet l'activité épistémique naturelle de la pensée. Car, de même que 'savoir parler' apparaît une faculté antérieure à toute grammaire, et que semblablement des significations virent le jour avant l'avènement de la moindre sémiotique, ou encore que nos ancêtres surent décompter avant la première arithmétique, de même nous pensons sans que ne soit nécessairement explicitées les trois coordonnées qui constituent les expansions du travail mental qu'on vient d'entrevoir (c'est-à-dire sans qu'il soit nécessaire que l'exercice naturel de ce moyen tienne à sa théorétisation en épistémologie). En fait, la théorétisation du domaine épistémique n'apparaît indispensable que lorsque la représentation qu'on acquiert du sujet cognitif vient à se poser lorsque l'agent d'un savoir conjoint d'un savoir-faire se prend lui-même comme objet de connaissance.

Ces trois aspects qui sont proposés, sans démonstration, irréductibles et contractuels entre eux, évoquent respectivement:

- **La notion d'action quantitativatrice** qui porte sur le dénombrement des discontinuités individuées dans le Cosmos, tout autant que sur les tailles en contenus relatifs de ces individuations. Quantifier consiste à appliquer aux choses individuées du continuum des pluralités d'être et d'avoir d'espèce finie, relative et variative, au moins un nombre pris sur l'échelle ' $\mathbb{N}$ ', indéfiniment agrandissable des nombres;
- **La notion d'action qualitativatrice** fondée sur des significations servant à identifier des caractères particuliers propres aux témoins et actants des contenus événementaux, par lesquels on considère des discriminants distributifs de caractères

individualisateurs, appartenant à l'échelle 'S' indéfiniment complexifiable du discernement sémiotique;

- **La notion d'action réalisatrice** tenant à l'idée de fonction événementielle durant l'instance des transformations métamorphiques du contenu de l'Univers avec effet attendu. Les relations de ce qui fonctionne entre éléments numériquement distingués et sémiotiquement identifiés sont suggérées, étant prises sur l'échelle 'F' de valeurs fonctives, indéfiniment subsumables comme principe de vectorialisation des transformations métamorphiques du monde vers un épuisement des potentialités de perfectionnement réalisateur.

En sorte qu'on puisse définir le contenu conceptuel toujours bornable 'C' comme produit  $\{F, S, N\}$  à rendre compte de progressions métamorphiques du domaine des individuations dans le champ de l'indéfinie réalité en expansion-progression. En dernière analyse, ce présupposé fonde le domaine des possibilités d'énonciation dans la relativité des propositions dont le terme est, en principe, inexhaustible.

En référence à cette disposition, soit le 'levier' de l'**induction** caractérisé par l'entendement des **contractualités**, et celui de la **déduction** défini dans le cadre de l'élimination des **contradictions**, d'une part, et leur axiomatisation contractuelle et non contradictoire ordonnée à la formation des propositions, d'autre part: une théorie quelconque et close d'énoncés n'est alors contractuelle et non contradictoire que vis-à-vis d'un nombre limité de considérations, en sorte que cette disposition implique en référence du théorème de complétude que dans la complémentaire ensembliste contenant les non considérés subsistent, de façon informelle ou non déterminée, les possibilités indéfiniment poursuivables de déterminer des contractualités et des non-contradictions en l'état isomorphe d'être non-contractualisé comme possibilité contradictoire.

### 1.3 DÉFINITION DES PROCÉDURES MENTALES PRÉLIMINAIREMENT RETENUES

Les usages entre déduction et induction sont si divers que les définitions peuvent apparaître antinomiques en fonction du point de vue retenu dans le discours. Aussi me faut-il dire que le cas que j'en fait ici limite l'induction à l'opération de la pensée par laquelle l'inférence passe d'un cas commun à un autre inconnu en s'appuyant sur l'analogie et l'imagination. Une figure imaginaire tracée sur le papier est inductive. Par contre, passer de certains cas à la classe entière, comme procédé de généralisation, est une opération de subsumption qui dépend de déductions préalablement effectuées. De subsumption en subsumption, nous visons mentalement le général. KEPLER déduisit ainsi d'un certain nombre d'observations sur les positions successives de la planète Mars, le rapport à l'ellipse du mouvement planétaire orbital (après l'essai de 19 autres conjectures restées infructueuses). De même l'opération inverse entendue au sens de sursumer, en ce qu'elle consiste à aller du général au particulier, déduit le cas particulier du plus général, par exemple, si tous les humains sont mortels, alors tel humain désigné en particulier l'est par déduction.

Nous pouvons remarquer que colliger et combiner sont encore des opérations sous-jacentes qui distinguent le travail mental déductif de celui qui relève de l'induction. Depuis une colligation, plusieurs détails servent une description de l'observé, ou une explication dans le cas d'un concept, jusqu'à montrer comment cela s'accorde. **Mais ces opérations n'ajoutent rien de nouveau, au contraire de la combinaison.** Avec l'opération mentale visant la combinaison de plusieurs significations, ce sont des significations tenues pour n'avoir aucun rapport qui sont rapprochées à l'obtention d'effets nouveaux au plan cognitif. Les perles sont là, le fil est également connu, mais c'est du processus inventif à les organiser qui, passant d'abord par l'imaginaire, réalise quelque chose de nouveau: un collier. C'est de façon semblable que l'assemblage des propriétés du continuum dans lequel les individuations manifestées de façon délimitée dans les attributs d'être, d'avoir et de faire, en variant relativement entre elles, une fois rapproché de la complémentaire ensembliste, induit à la pensée le continuum d'une existence

unicitaire à pouvoir en être la source. Bien sûr, ces définitions qui servent à marquer le parcours du champ épistémique apparaissent réalistes seulement dans la mesure où l'on n'y considère pas le penseur comme agent invariant par rapport au donné à modélisation, ni en tant que centre et raison de l'Univers qu'il modélise, mais bien à participer lui-même de conditions semblables.

Avant tout, le domaine de l'individuellement **possible** apparaît intuitivement comme une capacité relationnelle d'être, d'avoir et de faire tenant à des occasions de manifester le préalablement potentialisé, quand l'opposé virtuel du non potentialisé représente l'ensemble des **impossibilités**; et tel que les deux sortes se posent à l'intersection des codomaines que sont le **certain** et le **contingent**. D'où est que la notion d'éventualité dans le continuum des relativités finies et variatives d'être, d'avoir et de faire repose sur l'événement que l'on conçoit comme probable par suite de sa possibilité relationnelle depuis des occasions. Pour tenir leur source d'une existence unicitaire *in extenso*, les événements des relativités d'être, d'avoir et de faire dans le continuum des pluralités indéfinies d'individuations (en ce que l'on considère ici ce qui s'oppose au continu: le discret) restent tenus au potentiel d'effectuation de l'Univers, que caractérise le principe d'une indéfinie possibilité, réduite de la somme des déjà réalisés et des virtualités qui y ont correspondu.

Nous pouvons concevoir et nous rendrons compte plus tard que ce qui subsiste dans les variations des états épistémiques, au travers des événements de la pensée, représente une espèce différente de ce qui existe par statut complémentaire d'invariance avec le champ épistémique. Relativement à cette disposition, d'évidence, ce qui existe comme inconditionnel statut d'invariance vue comme subabsoluité d'une psyché superfinie, surdétermine existentiellement la possibilité d'une pensée variant conditionnellement. L'existence peut être ainsi réputée continument antécéder et succéder aux choses subsistantes sur l'axe des instances données aux variations discrètes d'être, d'avoir, et de faire. Entre l'*existé* au monde dans la possibilité des discontinuités individualisatrices (principe de génération) et les prédicats d'être, d'avoir et de faire (relationnel de variation dans le principe de transformation), l'existence

surdétermine par-là la subsistance<sup>4</sup> des variations métamorphiques d'être, d'avoir, et de faire arrivant de façon relative et complétable. En somme, il semble que depuis une activité conditionnelle appropriée, un devenir, ainsi qu'une acquisition et un faire performatif, **se surajoutent à l'existé** (ce qui est issu de la continuité continuistique d'existence absolue, au continuum des discontinuités à permettre l'expérience au travers des relations de faire être et avoir) **depuis les prédicats tenant à l'expérience de l'existence.**

Cette disposition est à saisir qu'un attribut reste indivis étant distribué à constater l'identifiant entre au moins deux individuations, par ailleurs distinctes depuis des cas particuliers à les caractériser selon des circonstances. En pratique, l'axiomatique des faits de subsistance a pour prémisses le constat de possibilité attributive soumise à relativité interindividuelle (c'est-à-dire le principe des attributions singulièrement distribuées), auquel fait suite le travail mental consistant à relier des objets-événements d'une quelconque actualisation, par les surdéterminants absolus d'un niveau holiste du sens, qui sont quant à eux jamais directement impliqués dans le domaine de ce qui se prête à variation. Relationnel que le schéma qui suit concrétise en référence aux trois aspects théorétiques préalablement distingués :

<b>Action quantificatrice</b> $\{\mathbb{N}\} \rightarrow \text{infini}$ Notion de plianité à rendre compte de la génération de l'individué POSTULAT DE LIMITATION <b>nombres</b>	<b>Action qualificatrice</b> $\{S\} \rightarrow \text{absolu}$ Notion de singularité à distinguer des caractères particuliers POSTULAT DE CONSERVATION <b>sémies</b>	<b>Action vertualisatrice</b> $\{F\} \rightarrow \text{perfection}$ Notion de relativité interindividuelle dans le principe de relation POSTULAT DE PROGRESSION <b>fonctions</b>
---	--	--

Ces notions théorétiques apparaissent fondamentales afin de conserver l'unité fonctionnelle de la sagesse et pour comprendre le domaine métaphysique de la réalité, en tant que le potentialisé au monde (le réalisable) ne s'y trouve pas abstrait du déjà réalisé, en assortissant la complémentaire ensembliste comme source

---

4. Par subsistance, on entend autre chose que la subsistance: une manière d'être soumise à accident de ce qui est investi d'existence en l'état variant, par interaction dans un milieu à entropie non nulle et non infinie, caractérisant l'encours de la réalisation de la réalité durant l'instance performative de l'Univers.

d'existence des choses spécifiques de notre expérience des élémentarisations du continuum des pluralités d'être, d'avoir, et de faire. La signification de cela ne manquera pas d'apparaître progressivement dans la suite de cette étude. Depuis un tel référentiel épistémique, autant en ce qui est des variations du milieu matériel, qu'en ce qui est susceptible de caractériser les variations du milieu mental depuis des implications spirituelles, on peut contractuellement distinguer:

**Le postulat de limitation.** En référence au continuum des discontinuités indéfiniment relatives de faire être et avoir, il montre qu'un ensemble quelconque de propositions reste continument limité, en ce qu'il subsistera toujours un concept premier postulé et un concept dernier théorisé, auquel il est indéfiniment possible d'ajouter. On développe cette disposition en exhibant le constat que le dernier résultat cognitif considéré reste constamment un sous-ensemble dont la complémentaire à l'ainsi distingué ne peut être que la source d'une inépuisable continuité existentielle non individualisable et adimensionnellement infinie. Ce qui nous apparaît du monde advient par des individuations se prêtant à variation, étant bornées, délimitées au sein d'un milieu unicitaire d'existence qui, à l'encontre, est concevable étant tenu pour complémentairement invariant et indélimitable. Par conséquent, aphénoménologique. Ces deux aspects opposés et complémentaires sont aussi inséparables que le côté pile et face de tout ce qu'on examine par la pensée.

**Le postulat de conservation.** À succéder au constat d'une contenance non nulle et non infinie du réalisé, conjoint à celui d'événement et de structuration en des états limités ainsi qu'expansibles de l'individué, se pose le statut de subsistance métamorphique tenant aux organisations substratives appropriées, pour fonder la subsistance de ce qui devient sur l'existence complémentirement unicitaire, distincte de l'actualisation individuée en tant qu'être, avoir, ou faire.<sup>5</sup> Toute variation

---

5. Ici, encore, on peut apercevoir une notion susceptible de rendre compte de la nature du contenu dans la complémentaire ensembliste des pluralités d'être, d'avoir et de faire, avec le principe d'invariance constitutive. Elle est consécutivement source de l'inépuisabilité en subsistance de ce qui vient à être, à avoir, et à faire, avec les morphoses individuantes sur l'axe des choses temporelles.

contrariant la maintenance de ces organisations suppose des inerties aux fluctuations de la maintenance des états métamorphiques réalisés, arrivant autant par accident à l'environnement des choses individuées inorganisées<sup>6</sup> (effet entropique), que d'une façon voulue et attendue (effet contre-entropique).

**Le postulat de progression.** Si le concept de variation se suffit du fortuit arrivant de cause à effet par réaction inertielle dans un milieu à entropie finie, comme accident à l'environnement, on considère avec le principe de progression la possibilité d'établir des relations d'ordre entre des éléments dénombrables, individuellement caractérisés, comme événements non fortuits auxquels revient le pouvoir de faire progresser des états de réalisation considérés en tant que des organisations améliorées poursuivies vers un statut finalitaire du tout, représentatif de l'épuisement des potentialités relationnelles de faire être et avoir. En sorte qu'on puisse estimer des valeurs de fonction dans les activités transformatives, en tant que des raisons organisatrices se surajoutent au simplement énergétiquement causé par accident entre choses individuées et non ordonnées à leur environnement. Avec le postulat de progression, on discrimine ainsi, de manière pragmatique et non réductible, ce qui agit par action de ce qui agit par réaction.

#### 1.4 SUR LA STRUCTURE DES INFÉRENCES LOGIQUES

Tenant ce qui agit par action de façon contractuellement distincte de ce qui agit par réaction, on comprendra que c'est seulement depuis le concept de valeur d'action que des raisons actuelles d'agir peuvent prévaloir sur des raisons antécédentes. Et que, par conséquent, de manière concomitante pour ce qui est de l'Univers comme pour ce qui est de l'humanité, il est inévitable que des raisons d'agir dans les générations futures soient susceptibles de modifier les raisons actuelles auxquelles tiennent nos interprétations de la réalité servant nos présentes raisons d'agir. Afin de plus aisément saisir ce propos, j'insisterai sur le fait

---

6. Les individuations inorganisées sont considérées posséder une même nature constitutive, que celles-ci substratent ou ne substratent pas le métamorphiquement réalisé au superstrat (l'atome d'oxygène considéré identique, étant libre, ou bien organiquement lié).

qu'avec le mode actif particulier d'une nature naturée naturante, nous entendons bien quelque chose de différent du mode réactif propre à la nature naturée qui fonde, au travers des lois concernant la phénoménologie, l'intérêt exclusif du propos scientifique. En effet, cet aspect bipolaire ne saurait être considéré autrement qu'abaléitiquement. Aussi nous avons à considérer l'activité à devoir se poser étant surdéterminée par des raisons d'agir, conjointement au mode proactif, censé agir factitivement sur le mode actif, tout comme l'activité surdétermine un milieu réactivement livré à lui-même.<sup>7</sup>

C'est à partir des considérations activilogiques qui précèdent que nous considérerons la relativité des inférences logiques de la façon que voici. Estimant que le niveau de cohérence d'un concept s'atteint depuis la production d'une collection de propositions signifiantes reliées entre elles par des raisons tacites ou non dicibles en liaison avec des propositions logiques, alors nous pouvons interpréter cette disposition en considérant que le rattachement d'un domaine de réalité ' $\mathbb{R}$ ' à un concept ' $\mathbb{C}$ ' se trouve ordonné à l'ensemble d'une suite de déterminants logiques notés:  $\alpha_{n+1}$ ,  $\beta_{n+1}$ ,  $\Gamma_{n+1}$ , tel que l'estimation de ce que ' $\mathbb{C}$ ', qu'on fait égal à  $\{\alpha_{n+1}, \beta_{n+1}, \Gamma_{n+1}\}$ , diffère en pratique à tout moment de ' $\mathbb{R}$ '. Depuis cette formulation, la vraisemblance du concept ' $\mathbb{C}$ ' reste déclarable dans la mesure où des déterminés propriatifs ' $\alpha$ ' représentent un ensemble d'opérations soumises à unification logique, tel que l'ensemble des propositions se fonde sur des significations appartenant toutes au domaine d'homogénéité sémantique propre aux réticulations signifiantes connues dans la structure ' $\beta$ ', et en sorte que lesdites sémanticités qui sont tenues pour homogènes en ' $\beta$ ' se réfèrent bien à des fonctions ' $\Gamma$ ' propres à distinguer la valeur événementielle du domaine de réalité ' $\mathbb{R}$ '. L'indiciage ' $n+1$ ' indique que les énoncements logiques sont extensibles en tant qu'ils restent continuellement améliorables. On évoque par-là la non interchangeabilité entre le concept et la réalité

---

7. Nous faisons référence ici à ce qui vectorialise l'action des agents de nature naturée naturante, d'une façon qui complète le propos religieux refermé sur lui-même. Ces distinctions seront évidemment développées par la suite.

que le concept est censé représenter, et que même à être indéfiniment perfectionné au sein des travaux d'un agent individué de cognition, et par extension dans toute collectivisation de tels agents, ce concept 'C' reste une image partielle, non exhaustive, du domaine de la réalité 'R'.

C'est en référence à cette proposition, qu'au même titre qu'une théorie (en tant que la théorie fonde son formalisme sur une expérimentation exocosmique), la théorétique peut se développer de façon coordonnée, en vue d'une expérimentation endocosmique de réalités métaphysiques. Plus particulièrement en référence au protocole de cette expérience, nous pouvons montrer que la pensée spéculative tire de son expérience bivalente –extraceptive et introceptive– trois principes majeurs qui représentent, dans leur synergie, toutes les opérations de la raison aboutissant à des propositions fondées sur l'interrelation entre des nombres, des sèmes, et des fonctions. La particularité de ces trois aspects propres aux référentiels de la pensée est que chacun d'eux n'apparaît pas pouvoir opérer seul: ils sont tous trois dépendants les uns des autres dans la définition de l'énoncement d'une expérience des variations métamorphiques portant sur une quelconque individuation. Ces trois aspects majeurs, irréductibles et indépendants de la pensée qui constituent la suite des déterminants logiques pris en compte dans un concept, peuvent ressortir de la définition des trois principes que voici:

- **l'axiome de choix modal** de réalisation avec effet attendu, qui affère au principe de relations qualifiées s'insérant entre des raisons et des occasions réalisatrices, fonde la systémique. La systémique proposée en tant que théorie prenant pour objet les relations d'ordre en référence des strates d'organisation, éclaire le domaine des fonctions actantielles. Une fonction actantielle a trait au rapport entre actants de la manière qu'on a discriminé du rapport entre réactants. C'est de la coordination des actions, donc de la synergie entre actants, qu'arrive la notion de choix modal au niveau de la détermination qualificatrice. Libre choix modal distingué du vecteur de l'activité depuis des valeurs proactantes, en tant que ce sont de telles valeurs qui, dans le

principe de relation, sont susceptibles de rendre compte des vecteurs de l'activité organisatrice;

- **l'axiome qui affère au principe de limitation**, en impliquant le caractère de délimitation nombrée, domaine du bornable et de ses dénombrements, fonde la mathématique;
- **l'axiome d'extensorialité**, qui affère au principe de contenabilité, fonde l'indéfinie complexification des sémies sous-jacente à la notion de singularité permettant de distinguer des caractères particuliers dans le postulat de conservation des états individués, si la sémiotique représente la théorie du domaine de la distribution signifiante des attributions des sortes propriatives, qualificatives et vertuelles, acquises aux êtres et choses individués durant l'encours de l'instance performative de l'Univers.

Ces trois moyens associés constituent, apparemment, l'univers du discours sur la réalité. En effet, pour décrire la réalité, on use de la coordination intellectuelle entre:

- **des attributions** telles que sont les propriétés, qualités et vertus, de l'application distributive de singularités à discriminer des caractères particuliers identifiant entre elles des individuations (implication d'**avoir** en partage, ou de manière relative, ce qui caractérise à permettre de distinguer une individuation d'une autre);
- **des distributions de sorte quantitative**, dans les rapports de grandeur ainsi que de dénombrement de l'individué (l'implication plurale d'**être** de manière limitée);
- **des prédications et prédictions fonctives**, de l'application relationnelle spécifique d'événements transformatifs. C'est l'implication de **faire**, depuis des possibilités limitées, conséquemment ni nulles et ni omnipotentiellles, de la réalisation selon des occasions du potentialisé.

Nous trouvant confrontés aux exigences des rigueurs énonciatives dans la relativité des moyens, il nous est possible de dire que la progressive conceptualisation de la réalité se base sur des préjugés qui sont peu à peu améliorés par le raisonnement critique des fondements. En dernière analyse de ces fondements, la notion de signification, de grandeur, et de fonction actante dont sont formés

nos conceptions, théorèmes, et axiomes rationnellement énoncés, semblent bien recourir à la coordination mentale des trois disciplines que sont la mathématique, la sémiotique et la systémique.

La **mathématique** constitue l'univers des applications nombrées d'ordre et de proportions relatives depuis des lois distributives entre collectivités d'éléments et des théories portant sur les deixis topologicotemporelles et tensorielles, appliquées à des porteurs individués identifiables par des attributions singulièrement distribuées. S'il est un fait difficilement contestable, c'est bien que la science des dénombrements, ainsi que les conséquences des déterminations de la moindre mesure quantitative restent une application à ce qui est sémantiquement identifiable dans les états individués d'être, d'avoir, et de faire (Cf. annexe 3). Tant il est vraisemblable qu'on ne puisse pratiquement estimer une grandeur et comparer des quantités, qu'en faisant référence à des propriétés, des qualités et des vertus qui sont identifiées, ou présumées telles, avec les manifestations individuées, même si au niveau du mathématisable on se suffit de deixis topologicotemporelles. C'est de la même façon que l'aspect tensoriel fait référence au principe d'activité par lequel les choses varient et se transforment dynamiquement, sans besoin de référer explicitement à la systémique. De façon générale, on dira que dans telles coordonnées spatiotemporelles d'actualisation et de localisation d'un certain rapport intensif, ' $x$ ' peut avoir, ou faire, plus que ' $y$ ', et ce de telle quantité, en référence à telle attribution des sortes propriative, qualificative et vertuelle. La mathématique, qui se fonde sur la mesure des grandeurs et des dénombrements au moyen de signes et de symboles quantitatifs, implique le plus ou le moins grand, que l'on considère sur une échelle relative entre la dimension nulle du point et celle de l'infini, et qu'on applique aux individuations délimités à indéfiniment délimitables dans la considération de caractères distribués d'une manière variable et interrelatible.

La **sémiotique** représente le champ des significations comme sont les propriétés corporelles, les qualifications mentales et les vertus de l'esprit, qu'on applique, en tant qu'attributions d'avoir, aux étants des événements transformatifs. Il s'agit ici de circonscrire des éléments d'identification autorisant, depuis l'appréhension de

différents contenus identifiés, l'expérience de discriminer les caractères du transformé opérant dans la discontinuité des acquisitions depuis tout échange à l'environnement. La discipline sémiotique peut être fondée sur l'expérience de qualificateurs –le plus ou moins signifiant– dans une interface des caractères relatifs attribuables aux individuations entre rien et l'absolu, depuis l'usage des signes et des symboles qualificateurs des langues. Notons qu'aucun concept n'a encore vu le jour en vue d'édifier une théorie du principe d'identification, discipline qui traiterait des paramètres distributifs particuliers aux attribués sémantiques, ainsi que des règles à même, depuis des attributions connues, de générer des significations à partir de normes susceptibles de disposer dans un rapport d'ordre les transformations sémiotiques, c'est-à-dire en sorte qu'il puisse ressortir une taxinomie des sémanticités apparentable à ce que représente la suite des nombres.

La **systemique** représente la discipline complémentaire par laquelle on tend à connaître les fonctions de relation entre les choses préalablement identifiées et quantifiées. Après les significations sémantiques et mathématiques d'avoir et d'être, il s'agit de circonscrire des expressions propres aux états du faire en deux codomains distinguant la modalité de compétence, de la modalité de performance. Seul le domaine des performances pose l'intermédiaire contractuel d'un investissement transformationnel depuis des lois de relations fonctionnelles entre 'étants' et 'ayants' préalablement identifiés. La systemique des fonctions actales se fonde sur la notion d'impermanence du métamorphiquement transformé avec effet attendu, s'étendant sans rupture entre le substrat le plus infinitésimal et la dernière strate superstratique établie au niveau de l'entièreté du contenu de l'Univers. Elle traite des transformations depuis le support de signes et symboles fonctifs assurant la représentation du résultat de plus ou moins d'effets dans la fonctionnalité attendue de l'effectué entre les bornes d'un pouvoir nul d'action et une omnipotentialité; l'épuisement progressif des potentialités supposant de passer par le perfectionnement du métamorphiquement réalisé.

## 1.5 LE PRINCIPE DE LIMITATION DES RÉFÉRENTIELS INTELLECTUELS

La notion de prédicament s'applique aux énoncés distributifs d'attribution. Un prédicament indique toujours une relation attributive s'appliquant à ce qui est effectivement réalisé, autant qu'aux potentialités de réalisation et aux formes virtuelles contingentes. Examinons ce qui est à l'origine de l'argument du présupposé de contractualité opérant entre les trois aspects irréductibles qui nous servent à décrire la réalité. Il ne semble pas que l'on puisse avancer la logique d'un prédicament quelconque sans aucun antécédent fondé en existence, c'est-à-dire à le supposer tenir au seul caractère de néantité. Car, ce faisant, en concédant une fonction réalisatrice limitée et non nulle à rien, nous invoquons précisément ce qui est antinomique au caractère néantaire. Tenant que l'univers des éventualités ne peut manquer d'être nul en référence au néant, recourant cependant à son artifice, nous faisons référence à une classe vide, privée de toute vertu, de toute propriété, comme de toute qualification, ainsi que de toute quantité de choses individuées, aux fins de rendre compte d'une faculté réalisatrice s'insérant entre deux extrêmes invariables, l'une *in extenso*, l'autre nulle. Nous discernons conséquemment le continuum néantaire propre au concept opposé de non existentialité contingente du continuum absolu d'existence allant avec la modalité de nécessité, entre lesquels s'instaure un domaine de contenu médian auquel correspondent les prédicaments proposés dans les modalités de possibilité et d'impossibilité. Autrement dit le réalisé de la réalité, conjoint à ce qui ne peut advenir (virtualités), et ce qui le peut (le potentialisé), est posé en raison de ce qui inconditionnellement existe, mais en état de non-être, non-avoir et non-faire. Nous considérons bien le sous-ensemble de contenus non vides et non complets (la somme des 'réalisés' et des 'à réaliser' d'une réalité complète) comme représentant, hors instance temporelle de détermination, ce qui a statut d'expérience illimitée de l'existence; et tel que l'antithèse d'une complétude réalisatrice définisse précisément le statut chaotique situé en interface au néantaire, auquel correspond logiquement l'origine de la succession des possibilités attributives en grandeurs, significations et fonctions actantes performatives épuisant les possibilités de réalisations

d'être, d'avoir et de faire, quand à l'opposé de l'instance performantielle de réalisation se situe le statut de subabsoluité d'être et d'avoir par épuisement, à être indéfiniment local, de ce qui épuise ses possibilités de perfectionnement.

Le rôle de ces trois instruments de la pensée, ordonnés à un seul moment –celui de l'intellection– fonde donc le progrès du savoir sur une mathématisation de plus en plus fine, une sémiotisation de mieux en mieux discriminante, et le discernement de plus en plus fonctionnel des événements performatifs de réalisation. L'usage coordonné de ces trois instruments est censé englober des raisons sans cesse élargies de compréhension de ce qui est déterminé en propriétés, de ce qui a valeur déterminative, et des modalités qualificativement déterminatrices qui se placent comme médiation à la jonction des deux précédentes. En sorte qu'on puisse établir le lemme ainsi énoncé:

Nombres, sèmes et fonctions, sont des schèmes indispensables de l'intellection, dont l'usage permet d'exprimer les grandeurs des individuations, les significations attributives et les valeurs de relations, dans l'encours performatif de la réalisation cosmique. Ces schèmes sont, en principe, applicables aux données de l'expérience extraceptive, comme à celles, complémentaires, d'une expérience introceptive.

Avec le principe des nombres, nous posons **les rapports en grandeurs et quantités** de toutes relations limitées. Depuis le principe des sèmes, de même, nous sommes en mesure de poser n'importe quel **rapport d'identification** des caractères susceptibles de se manifester. Et depuis le principe de fonction de relation, on peut penser que nous sommes encore en mesure de saisir toute **raison d'agir** en vue d'une progression susceptible de finir seulement avec l'épuisement des potentialités de perfectionnement d'un préalablement donné existentiel, l'*existé* à l'Univers, variant en substance et en essence par relations d'être et d'avoir durant l'instance performative de l'Univers.

C'est en proportion de l'étendue de notre capacité de dénombrer, de sémantiser et de systémiser, que nous acquérons le pouvoir de penser les discontinuités individuées se présentant à l'examen ainsi que les objets-événements de la réalité. En sorte que dans le travail

mental dépensé à former des concepts, la synergie obtenue entre le mathématisé, le sémantisé et le systémisé, équivaut à la somme des efforts fournis à l'encontre de la confusion des concepts à leur propos.

## 1.6 SUR LE PRINCIPE DE CONTRACTUALITÉ ENTRE LES TROIS RÉFÉRENTIELS INTELLECTUELS

En vertu du pragmatisme tenant à l'utilité qu'on fait du savoir, le scientifique privilégie ce qui est susceptible d'exactitude en passant par la mesure des grandeurs, observées ou expérimentées, en vue de progrès technologiques. Il apparaît, de même, que le philosophe ne peut acquérir une connaissance aux fins de la sagesse des conduites humaines, que lorsque son intérêt devient sensible à la coordination des significations s'accordant aux expressions vécues au travers de la complexification indéfinie des événements de la vie. Enfin, nous conviendrons de ce que le religieux se montre clairvoyant dans la mesure où, au travers de son expérience intérieurement vécue, il entrevoit les vertus d'advenir en vue de participer d'un Univers finalisable. En continuité de l'héritage biologique et culturel individuellement conditionnant, c'est depuis la coordination de ces trois moyens –savoir, sophia, croyance– que la personne fait l'expérience de son libre-arbitre actoriel, depuis le sentiment d'accomplir le potentialisé à partir d'occasions, dans les coordonnées du meilleur, du plus véritable et du plus beau, comme parcours personnel déterminé en son âme et en conscience.

En dernier ressort de cette disposition, chacun identifie les tenants et les aboutissants de l'instance cosmique et en conceptualise la complexification en proportion de schèmes attributifs, cela d'une manière toujours relative, améliorable et coordonnable. Sur la base de ces considérations, il apparaît important d'apercevoir que l'individu coupé de son prolongement personnalisé à l'endocosme reste limité à une activité exocosmique centrée sur des acquisitions. Cette activité est au plan épistémique limitée en cela qu'elle est analogue à celle de l'insecte xylophage qui ignore la fonction de la charpente de laquelle il se nourrit, n'en identifiant que la substance et les formes. La personnalité se surimposant à l'individuation pour cause d'organiser fonctionnellement un corps, un mental et un

esprit, en vue d'une actorialité personnalisée dépendant d'un libre-arbitre, participe de plus larges pans de réalité. Avant de nous trouver fonctionnement reliés à une nature superstrative par l'endocosme, nous ne pouvons méconnaître que vis-à-vis de la 'charpente cosmique',<sup>8</sup> nous nous intéressons de même encore qu'à sa substance pour cause de tenir par elle nos vies. Comme l'insecte l'est à propos de l'existence de la charpente, nous pouvons supposer que nous sommes informés, depuis nos réponses données au questionnement allant de QUOI à COMMENT, de la même façon tangible d'une structure cosmique, mais que tout comme lui nous ne pouvons qu'ignorer sa fonction, manquant d'y participer à partir d'un questionnement complémentaire reposant sur les réponses s'instaurant entre POURQUOI et QUI.

On conçoit de ce qui précède que les instruments de la raison spéculative passant par la manipulation des nombres, des sèmes, et des fonctions, évoluent en accord à des intentions, pour que des connaissances soient source d'efficacité qualificative. Au mieux, donc, ces instruments de la pensée doivent progresser proportionnellement entre eux. Cette condition définit le facteur efficacité d'une connaissance en correspondance avec le niveau le plus haut atteint dans le domaine le plus déficitaire d'entre ces trois référentiels contractuels. En effet s'agissant du métabolisme des mentalités, nous pouvons comprendre l'incidence sur l'efficacité du travail mental des besoins métaboliques au moyen de l'analogie que voici. Nous savons que si en agriculture l'azote vient par exemple à manquer, les éléments complémentaires remplissent leur fonction métabolisatrice au seul prorata du niveau disponible en azote. C'est semblablement que nous pouvons dire que les concepts ressortant de la synergie entre la mesure des grandeurs, la compréhension des significations et l'entendement des fonctions sont à la 'nutrition' mentale semblables au juste équilibre dans le rapport entre l'azote, le phosphore et le potassium pour la nutrition végétale. Nous apercevons par-là que c'est seulement depuis la coordination dans la pensée des fonctions relationnelles, des significations attribuables, et des quantifications que, semblablement,

---

8. La *re*-attribution de ce qui se trouve posséder des attributs dans la nature est un problème qu'on examine plus particulièrement au § 2.15.

l'agent d'un savoir métabolise son savoir-faire, non seulement en tant qu'efficacité qualificative, mais de plus celle-ci en rapport efficacité avec une communauté de raisons participatives. Ce qui justifie à mes yeux de vouloir poser sans prérogative les trois disciplines correspondantes.

## 1.7 SUR LE PRINCIPE D'IRRÉDUCTION DES COORDONNÉES MENTALES

La démonstration du fondement des disciplines afférentes aux trois référentiels de la pensée n'apparaît pas pouvoir être appréhendée par l'examen des lois de composition entre les éléments appartenant à chacune des trois catégories; c'est-à-dire qu'il ne semble pas possible que l'on puisse opérer entre deux des aspects pour démontrer le troisième, tel que des relations:

$$\left\{ \begin{array}{l} \text{significations} \cdot \text{fonctions} \rightarrow \text{grandeurs} \\ \text{grandeurs} \cdot \text{significations} \rightarrow \text{fonctions} \\ \text{grandeurs} \cdot \text{fonctions} \rightarrow \text{significations} \end{array} \right\}$$

pourrait en ressortir le fondement impliquant la réduction au plus petit commun dénominateur. Cherchant à procéder de cette façon on se retrouve dans le même cas que si l'on tente de démontrer une dimension de l'espace: soit l'existence de la coordonnée ' $x$ ' (ou ' $y$ ', ou ' $z$ '), démontrée des lois de composition ressortant des deux coordonnées complémentaires. Concluons de cette impossibilité que **les trois disciplines que sont la mathématique, la sémiotique et la systémique répondent au fondement irréductible des coordonnées du raisonnement.** C'est donc dans leur coordination qu'on est susceptible de fonder une théorie des représentations mentales à *propos* du réel, bien que tout comme la palette des nuances colorimétriques depuis ce qui fonde la trichromatique sur trois couleurs fondamentales pouvant varier selon les espèces, les représentations qualificatives peuvent de cette disposition varier dans la mesure où varient des intentions spécifiques. De ce constat vient l'idée d'une loi de composition assortie des différents niveaux d'ensemblement depuis les trois fondamentales qu'on vient de voir. Elle reste à développer.

## 1.8 LA RELATION D'ORDRE DANS L'APPARITION DE LA CONNEXION ATTRIBUTIVE SPÉCIFIQUE DE L'ENCOURS DU SAVOIR

Avec le principe d'attribution, je fais référence –à l'intention de son usage– au produit du travail mental conditionnant la qualification depuis l'expérience d'acquérir progressivement une représentation qui est l'image mentale de la transformation métamorphique du monde en contenus subsistants. Je n'avance conséquemment pas en soi l'existence des attributs, c'est-à-dire indépendamment des agents du savoir et du savoir-faire, la prédication venant de leurs relations à leur altérité. Et ces produits qui consistent en moyens de représentation des aspects de quelque chose pour quelqu'un, je les avance encore en les décomposant, en référence à l'instance performative, en **notion d'être** (le jugement de dénombrer des étants ainsi que le jugement d'en reconnaître l'étendue en des caractères), en **notion d'avoir** (la mesure de l'état d'acquisition à ce qui est), ainsi qu'en **notion de faire performateur** (comme entendement valoriel du niveau de participation d'un environnement en cours de progression réalisatrice depuis des occasions de réduire dans l'actualisé d'autant le potentialisé).

On comprendra par-là que nombres, significations et fonctions n'appartiennent pas au domaine des individuations exocosmiques soumises à transformation métamorphique, mais aux moyens de subjectivation des agents cognitifs. Le savoir, par contre, advient de la rencontre des deux.<sup>9</sup> L'acte mental, duquel adviennent subjectivement les attributions au monde, reste ainsi inconfondable avec ce que sont objectivement les choses se prêtant à nos attributions. Autrement dit, l'activité sémiotique, laquelle produit la sémosis, est distincte de cela qui se prête à sémantisation; ce dont on rend compte depuis le rapport ensembliste schématisé avec la figure 1.1.

---

9. Comme l'écrivit PORPHYRE, *Ennéades, la vie de Plotin*, 18, «les intelligibles sont en dehors de l'intelligence (ce qui est dans l'intelligence est déjà intelligé)».

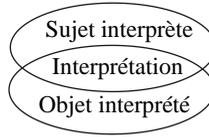


Fig. 1.1 Ensemblement du contenu d'un état épistémique.

L'ordre des connexions [nombres  $\rightarrow$  sèmes  $\rightarrow$  fonctions] peut être proposé comme intuition d'une inférence séquentielle entre le constat d'individuation répondant d'abord au questionnement qu'est-ce qui devient par rapport à son altérité (c'est à constituer relativement les présupposés allant avec l'origine ontologique de l'individué en essence). Disposition à permettre en second temps de répondre au questionnement concernant l'acquisition d'un avoir, dont le produit dans la détermination participative d'échange en substance avec le milieu décide de la compétence d'un faire. Cette notion de production qualificative fait ici référence à la possibilité de surdéterminer le principe de réaction par celui de l'action rattachée au processus de réalisation surajoutant continuellement aux états actualisés de la réalité. Mais ce concept de connexion [nombres  $\rightarrow$  sèmes  $\rightarrow$  fonctions] semble de plus pouvoir s'établir par expérience. D'un point de vue strictement empirique de la **théorie des sensations**, nous pouvons en effet observer que c'est l'appareil sensoriel qui, quantifiant des niveaux d'énergie, en permet leur transduction centrée sur la conscience des individuations (elles vont avec le principe de séparation, donc se prêtent aux dénombrements). De telle façon qu'avec la **théorie de la perception** à faire suite, l'analyse quantitative des flux d'énergies distribués en espaces ainsi qu'en durées, une fois transductés, passent par le processus identificatoire des particularités individuées dans l'environnement, depuis la comparaison à des précédents mémorisés servant de référence. En sorte que sur fonds d'intentionnalités sous-jacentes au processus d'acquisition du savoir en vue d'un savoir-faire, l'entendement des fonctions actales ne peut que se surajouter à ce qu'on a déjà identifié comme étant signifiant. C'est en effet une **théorie de la conception** qui arrive en dernier étant délimitée par des intentions qui sont en première phase séparées de la clairvoyance des valeurs



jacente du principe de conséquence actantielle (déterminisme et indéterminité, condition et inconditionnalité).

### 1.9 VERS LE CRITÈRE FONDANT LA VÉRITÉ DES ÉNONCÉS SUR UNE DÉPENDANCE INTERDISCIPLINAIRE

La coordination intellectuelle des trois codomains dont on vient de traiter est censée générer des qualifications depuis le respect de lois qui sont propres au raisonnement. Dans la construction des représentations mentales de la réalité, on infère que c'est en éliminant progressivement des contradictions se présentant à la raison, qu'on améliore l'état véricitaire des propositions et, par suite, qu'on améliore d'autant la formulation des significations dans les concepts. De façon simple, nombre de ces contradictions peuvent être reconnues si, à partir d'énoncés comportant des contradictions, il est possible d'avancer des contrepropositions, en sorte qu'apparaissent au jugement des éléments paradoxaux.

À l'instigation de la méthode de B. RUSSELL, nous pouvons dire que tout paradoxe devrait susciter le réexamen critique du postulé susceptible de faire apparaître des effets paradoxaux, en ce sens que, par définition, une théorie est réputée contradictoire si dans son énoncé se trouvent cachés des éléments qui contredisent le sens du dit.

Une proposition advenant depuis l'assemblage tenu pour vrai de termes signifiants, dès lors qu'ils comportent à la fois des éléments thétiques ou antithétiques qui sont vrais à certains égards et faux à d'autres, perd tout intérêt aux fins du raisonnement s'ils sont appliqués dans l'absolu, puisque l'objet du jugement logique est précisément de séparer des attribués inappropriés, relativement à des cas particuliers. Par exemple, fonder le concept cosmologique en avançant que de rien à l'origine peut arriver quelque chose, contient implicitement un tel état de contradiction dans les présupposés. En référence à l'exemple ici donné, c'est à l'examen des présupposés qu'on remarque que la cosmologie (pour s'appuyer sur la clôture doctrinale d'une production stochastique du monde de cause à effet), ne distingue pas entre l'origine transformative de l'Univers et son origine ontologique. Le discours scientifique ne

s'occupant explicitement que des transformations métamorphiques, ignore implicitement le mode génératif des existats depuis un précédent existentiel. On sait par la métaphysique que le prédicat des conditions transformatives d'être, d'avoir et de faire, suppose les inconditionnalités d'un antécédent existentiel, auquel succède et se surajoute ce qui devient et acquiert depuis des conditions. De même, et nous l'examinerons plus en détail ailleurs, il est paradoxal de poser un ensemble infini formé de tous les entiers (en tant qu'ensemble contenant un nombre infini d'entiers, les entiers que sont les nombres se prêtant au principe de dénombrement), en raison de ce que le terme 'infinité' exclut le concept d'extension ainsi que celui de dénombrabilité, que l'on conjoint à ce qui est tenu pour limité et indéfiniment agrandissable ou dénombrable.

Tentons de saisir les raisons de ce blocage conceptuel. Ce qui fit l'avènement de la scientificité coïncide historiquement à la volonté de soumettre les idées au moyen de la preuve d'expérience. Mais à cette disposition était sous-jacente une intention faisant référence aux circonstances d'une époque particulière: le diktat du pouvoir religieux dont il importait d'émanciper les raisons du raisonnement. Cependant que l'accumulation des découvertes, à ne se poursuivre que par le moyen soumettant des idées à la preuve d'expérience, sclérose aujourd'hui la progression des connaissances depuis la dogmatisation épistémique instaurant le repli des disciplines scientifiques sur la seule preuve d'expérience. D'où l'avènement d'une métascience tenant au protocole complémentaire fondé sur le raisonnement spéculatif, afin d'émanciper l'intellection d'une soumission à la preuve d'expérience restreignant *de facto* à concevoir l'existence à la phénoménologie à portée opératoire. Les deux exemples qui précèdent sont avancés en vue de faire ressortir l'importance qu'il y a aujourd'hui d'associer dans le travail de la raison, tout à la fois sémanticités, quantifications et fonctions. À cette disposition s'opposent encore l'arrière garde conservatrice des théoriciens contemporains qui tentent, à l'encontre, le cloisonnement des disciplines pures d'intrusion. Comme par exemple, au nom de l'objectivité, expurger l'axiomatique du mathématisable de toute sémanticité. Le dessein de ces puristes du formalisme passant par la réduction du critère de validité à des implications internes au domaine traité repose ici sur le refus d'inclure des éléments de la

logique sémiotique dans l'axiologie mathématique; la sémantique correspondante étant implicitement perçue par les théoriciens des disciplines mathématiques comme une intrusion psychologique depuis des préjugés subjectifs propres au domaine métaphysique. D'où sont leurs satisfactions éprouvées avec les pures abstractions axiomatiques privées de sens, lorsque la modélisation mathématique aboutit à ne plus contenir qu'un élément isomorphe à lui-même. Mais dans un contexte moins dogmatique, il apparaîtra à certains que c'est un meilleur choix que celui de ne pas exclure un moyen, si ce moyen participe de la production véricitaire du donné aux concepts. En tout cas, cette fermeture semble critiquable dans l'avenir, au moins pour les raisons qu'on va exposer maintenant.

Il n'apparaît faire aucun doute que des énoncés strictement limités au formalisme des quantificateurs sont significativement moins riches, sans être plus pertinents pour autant. Mais il y a plus. En effet, pour que la logique du dénombrement puisse s'émanciper de toute sémiotique, il faudrait que chacune des formules qu'on y tient soit proposable sans prémisses dialectiques qui s'en trouvent faire la *definiendum*. En sorte qu'un concept fondant une expression purement quantitativement puisse être appréhendé par la pensée, sans qu'on ait à y associer les références identificatrices que représentent des attribués sémantiques. Or, comme pour toute discipline tenant sa fonction d'un rapport à son altérité, la logique du nombré n'est pas explicitable comme réflexivité sur soi du domaine dont tenants et aboutissants seraient contenus en soi.<sup>11</sup> Ce n'est que par relation transitive au sémantique, que le nombré apparaît applicable au fonctionnement de la réalité.

Si la logique propre au domaine des nombres ne peut s'émanciper de *definienda* sémiotiques, alors elle ne le peut pas plus en ce qui est de la cohérence des définitions de son propos. En tout cas, les faits sont là, dans l'expérience, qui l'indiquent. La mathématique paraît d'autant moins s'émanciper de significations qualifiantes que la logique qui l'édifie est indépendante de l'état véricitaire de ce

---

11. Pas plus que le mode réflexif, on ne peut, semble-t-il, envisager le mode symétrique, c'est-à-dire en sorte que la nature rende compte du principe de quantification comme celui-ci rend compte de la nature (si le domaine mathématique, alors celui de la réalité; et l'implication réciproque).

qu'on y transpose. Et je montrerai cela, précisément, en avançant l'argument qu'on propose si souvent en pédagogie pour démontrer l'indépendance du domaine mathématique. Si l'on reconnaît pour vrai l'usage des nombres dans l'expression ' $2 \cdot 2 = 4$ ', on peut encore, comme certains mathématiciens et certains enseignants s'appuyant sur l'usage des règles de la seule logique avancée précisément sans besoin du raisonnement depuis des applications sémantiques, avancer comme étant également vrai l'énoncé ' $2 \cdot 2 = 5$ '. En référence à sa table de vérité logique, une telle déclaration est, en effet, incontestable. Elle n'en apparaît pas moins paradoxale si on l'introduit en tant que moyen de déstabiliser un mode de réflexion tenu pour désuet par des enseignants, ainsi qu'on vient de l'évoquer. Car ces enseignants omettent, dès lors, de discriminer entre **la vérité d'une expression** et la cohérence en usage de son contenu, c'est-à-dire sa destination. Remarquons seulement, à l'encontre du procédé, qu'un tel 'lavage de cerveau' a le plus souvent pour effet l'embrouillage des cervelles, parce qu'on manque justement de faire apparaître les discriminants entre l'état de la vérité logique du formulé, et l'état véricitaire de ce qui est défini dans la formule. Autrement dit, on y confond signifiants et signifiés, ne distinguant plus entre le référent nombrant et le signe nombré qui a pour rôle de dénoter entre eux les éléments se prêtant à quantification.

Conclusion, une égalité appliquée aux signes qui servent à symboliser des choses, ne peut être apparemment réputée juste que si les symboles qu'on y pose s'appliquent bien à la vérité des choses qu'ils sont censés désigner. Écrire et enseigner que ' $2+3 = 8$ ', fait référence à l'implication logique ' $q \cup p \rightarrow x$ ', par laquelle:

- 'q' est ici '2'. Mais ce '2' peut être remplacé par tout autre référence, exemple 'Pierre';
- 'p' est ici '3', mais peut, de même, être tout autre, par exemple 'beau';
- l'implication 'x' est ici '8', mais peut être encore sans inconvénient remplacé par 'la Lune est rousse'.

Ce qui fait que la déclaration depuis une même implication logique de 'Pierre est beau, donc la Lune est rousse', et ' $2+3 = 8$ ', sont également vrais du seul point de vue des opérations logiques

opérées sur des référents diversifiés (sont tous deux conformes à l'état de vérité logique des propositions), **même si les deux propositions sont dénuées de signification sémantique, ou mathématique.** Or c'est sur ce moyen que les formalistes entendent fonder l'axiomatique des mathématiques dans le but d'obtenir la réflexivité du domaine mathématique sur lui-même. C'est ni plus ni moins à faire que la condition stricte ( $p > q$ ) soit entendue conjointement à l'implication qui a pour forme  $((x)Ax \rightarrow (Ex) Ax)$ . **En sorte qu'on use abusivement, pour établir le calcul propositionnel, d'une implication dans l'application.**

De façon générale, si une proposition repose sur un énoncé qui reste tenu à signification depuis des signes conventionnels, alors la valeur de vérité de la proposition ne tient pas à la seule expression indexicale. Elle est, de plus, assortie à la dénotation des paramètres d'ordre sémantique, mathématique et fonctionnel, de l'application.

Dans une expression logique, nous pouvons substituer des quantificateurs par des qualificateurs. Mais la valeur de vérité ne ressort pas de l'expression logique (elle ne saurait être vraie ou fausse en elle-même), elle apparaît du dénoté dont on convient dans l'application de la règle. Le concept d'universalité de l'application d'une expression logique implique justement qu'elle puisse s'appliquer à une indéfinité de cas d'espèces formant le champ des situations possibles. Et c'est de cette disposition que l'expression logique représente un déclaratif formel qui, sans les déterminants contextuels d'accueil, ne peut seule déterminer une condition véricitaire. En ce sens que l'évaluation des conditions de vérité reste tenue à ce qu'on dit de signifiant, en référence au relationnel précisé et circonstanciel, qui est au minimum implicite, et au mieux explicite.

Il est évident que les assertions de la logique peuvent contenir tous les 'noms' qui nous servent à représenter la réalité, sans qu'il puisse y avoir identité du contenant au contenu. C'est précisément parce que la logique est vide de toute substance qu'on peut distinguer, par exemple, les déclarations «'Paris' est formé de 2 syllabes» de «Paris est une ville qui peut avoir du charme». Il est évident que ce n'est pas la ville de Paris qui est formée de 2 syllabes, mais son nom

seul, comme il est tout aussi évident que ce n'est pas son nom auquel on assigne la possibilité d'avoir du charme. Il doit en être ainsi, semble-t-il, de tout système formel, sous peine de paradoxe.

#### 1.10 EN EXTENSION DES TROIS SUBSTRATS MENTAUX DES REPRÉSENTATIONS DE LA RÉALITÉ

Ces exemples, et les conséquences qu'on en tire, montrent qu'une signification ne peut surgir que de l'idée actualisée par la dépense d'un travail mental reliant même implicitement des éléments fonctifs, nombrants et sémantiques. Autrement dit, le rapport des quantifications dans la mesure à établir les grandeurs relatives des choses ainsi que leur profusion, dans la considération des significations attachées à l'individu se prêtant à dénombrement et à dimensionnement, quand les significations elles-mêmes sont examinées au regard de variables fonctionnelles dépendantes de valeurs relationnelles, sera pour le raisonnement plus profitable que les mêmes considérations maintenues séparées les unes des autres. Autant il apparaît possible d'analyser indépendamment ces moyens qui sont à se compléter mutuellement dans le raisonnement, autant il apparaît que c'est un artéfact de fonder une partie sur elle-même, c'est-à-dire sans la considérer en relation à son altérité. Que le travail mental porte sur une coordination extraceptive, ou qu'il concerne un entendement introspectif de la réalité, dans les deux cas, il semble que les théories d'expérience (l'ensemble des recettes propres à l'intellection) doivent incorporer des *substrats conscientiels* devant rester compatibles les uns aux autres à métaboliser le mentalisé.

On conçoit alors que ces catégories attributives, irréductibles entre elles, peuvent composer une indéfinité de rapports interdisciplinaires. Pas besoin d'examiner en détail les disciplines correspondantes pour voir que les mathématiques sont de loin les plus élaborées, ayant été prépondérantes dans l'avènement des sciences expérimentales. Mais nous pouvons remarquer que des entreprises sont de toutes parts actuellement poursuivies en sémiotique et en systémique. Assurément, le développement de ces deux disciplines, qui apparaissent être complémentaires au domaine mathématique, appartient à un proche futur. En sorte que l'on puisse prédire que de

la synergie des trois domaines devrait ressortir à terme de nouveaux concepts à propos de la réalité du monde. Posons le fondement trisubstantif présentement invoqué en tant qu'instrument de la pensée et évoquons-le dans la disposition holo-ensembliste proposée avec la figure 1.2.

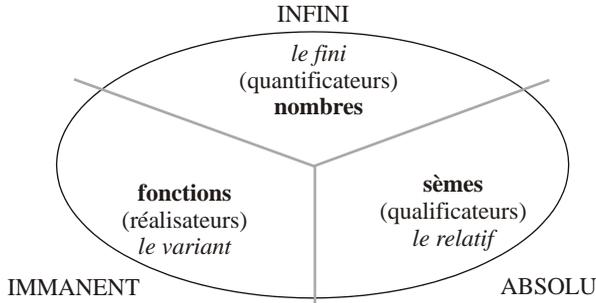


Fig. 1.2 Fondement trisubstantif des extensions aux bornes du réalisé.

C'est en référence à ce fondement trisubstantif que :

**Le concept de limitation** se fonde sur le principe de délimitation de toute individuation du contenu cosmique. D'un point de vue ensembliste, le limité dépend, ou est une partie stricte de l'infinité qui est complémentaires à ne point être limitable. En tant que le caractère d'infinitude ne peut être que complémentaire du caractère de finitude de l'individué, l'infinité ne saurait se concevoir en extension du limité sans paradoxe relatif aux sens qu'on distingue. De même, par symétrie, tout déclaratif à propos des états d'être, d'avoir et de faire des discontinuités individuées (donc à concerner des individuations ni nulles et ni *in extenso*) fait référence implicite à ce qui est censé exister sans limitation dans une continuité infinitaire (le statut unicitaire d'infinitude, complémentaire de la finitude du parcellaire).

**Le concept de relativité** se fonde sur le principe du sens des relations limitées et partielles (ce qui identifie une tension, spatialisée et temporelle, par le moyen de propriétés, de qualités, et de vertus, différentiellement applicables). En raison des mêmes relations de présupposition que précédemment, le relatif est posé comme partie stricte de l'absolu. Comme pour la finitude par rapport à l'infinitude, la conséquence est que de l'absoluité apparaît la source contractuelle de ce qui affère au principe des relativités

antithétiques entre parties. L'absolu se tient complémentirement à tout ensemblement de relativités par delà toute extension attributive. C'est à comprendre que l'absolu ne se prête pas plus aux attributions relatives spécifiques de l'individué, que l'infini n'a possibilité de se prêter à la mesure en grandeur, celle-ci restant une spécificité du limité.

**Le concept de variabilité** répond aux déterminants logiques de la contrafactualité modale (nécessité, possibilité, impossibilité, contingence). Ce qui devient et acquiert, qui par conséquent varie dans ses parties et son tout selon des conditions, dépend conséquemment d'un continuum des inconditionnalités, auquel correspond la notion d'omnipotentialité tenant au statut d'immanence existentielle à être complémentirement plénitude *in extenso* immanente et, donc, ne pouvant ni diminuer, quel que soit ce qu'on en retire, ni augmenter, quel que soit ce qu'on y ajoute de potentialisable au monde.

Les trois catégories étant coordonnées dans notre **expérience de l'existence** au travers d'une pluralité d'individuations dans les critères de limitation, de relativité, et d'accomplissement – expérience conscientielle exprimable par des paramètres de délimitation dans les déixiques d'**être**, de caractères relatifs d'**avoir**, et de relations fonctionnelles du **faire**– se fondent rationnellement sur un principe d'existence *in extenso*, de formule brute complémentirement unicitare {infini • absolu • immanent}. Cela est posé en sorte que les incomplétudes que ces paramètres distinguent appartiennent bien aux ensembles *in extenso* des mêmes catégories, conformément au prédicat d'une théorisation holo-ensembliste, dont on exposera plus loin les premiers éléments.

Avec la disposition qu'on vient de voir, le principe d'existence étant réputé surdéterminer l'instance expérientielle des transformations tensorielles de faire d'être et d'avoir en référence aux discontinuités individuée, fait qu'on distingue une métamathématique propre à fonder le principe des puissances limitées spécifique des domaines bornés. En sorte que la potentialité de ce qui se prête à quantification finie (l'indéfiniment agrandissable et corrélativement diminuable) ressorte bien, comme partie distinguée, d'un ensemblement comprenant l'omnipuissance complémentaire du

continuum d'infinitude. C'est de la même manière qu'une métasémiotique semble devoir surdéterminer l'ensemble des relativités attributives, depuis l'expression ensembliste de son appartenance à un continuum absolu situé au delà de toute expansion attributive. De même, enfin, une métasystémique semble devoir à terme surdéterminer les valeurs qui font référence au principe de fonctions partielles, ou discrètes, depuis l'expression d'une omnicomplémentation dans le genre, pouvant seule être réputée d'espèce continue.

#### 1.11 SUR QUOI FONDER L'EXISTENCE COMPLÉMENTAIRE DU CONTINUUM DES INDIVIDUATIONS BORNABLES

On connaît l'**axiome d'extensorialité**. Celui-ci dit que si deux ensembles ont les mêmes éléments, alors ils sont identiques. Identité tenue en ce sens que les contenus des deux ensembles sont permutables au sein d'une proposition, sans la modifier. Cet axiome a pour corolaire que si deux ensembles ont des éléments différents, alors ils sont inidentiques. Or, si deux ensembles bornés peuvent être identiques ou inidentiques l'un à l'autre, c'est qu'aucun du genre n'est **holo-ensemble** (contenant tout autre en ses parties). Notons que par **ensemble de tous les ensembles**, on a représenté l'ensemble des sous-ensembles qui se contient lui-même comme partie en partant du constant d'expérience des choses individuées,<sup>12</sup> alors qu'introspectivement, c'est par le raisonnement que l'on pose l'holo-ensemble, en tant qu'il est ontologiquement premier parce que nous considérons l'ensemblement de la totalité de ce qui est fini et relatif en tant que dans la complémentaire de la contractualité aux discontinuités *existées* se pose les conditions à en être la source comme continuité existentielle *in extenso*. Nous verrons par la suite que le continuum d'existence absolue et infinie est à permettre la modalité de possibilité transformative dans notre monde depuis l'intermédiaire d'un continuum transfini et subabsolu, en ce que son interface contient les potentialités réalisatrices, ou actualisables dans la catégorie des finités relatives.

---

12. Pour plus de détail, voir § 1.28, où l'on discrimine le concept d'ensemble premier, de celui de l'ensemble de tous les ensembles.

Il ressort de l'axiome d'extensorialité applicable aux transformations bornées et interrelatives que le principe de relativité dans les faits d'expérience d'être, d'avoir et de faire, implique un statut absolu d'existence sous-jacente comme source d'existence, dès lors que le contenu du monde ne peut advenir de rien. En ce sens, le caractère d'inconditionnelle existence (répondant à l'aléthique de nécessité) est implicite dans la déclaration de possibilité d'être, d'avoir et de faire, conditionnellement. Ou encore, l'expérience de subsister dans le principe d'incomplétude, de manière conjointe au principe de progression, ou de régression, exige de concevoir le principe d'une existentialité *in extenso* dans le caractère d'immanence, c'est-à-dire hors instance spécifique de la temporalisation des métamorphoses cosmiques et leur distribution spatialisée.

On connaît l'**axiome d'infinitude** qui garantit indéfiniment la condition de possibilité d'expansion du bornable (le fini). Il est aujourd'hui bien établi en théorie des mathématiques, ce qui justifie de n'en pas rappeler ici l'énoncé, sauf pré-supposés en rendant le raisonnement caduque, dans la confusion entre infinité et indéfinité que nous examinerons ailleurs.

Enfin nous connaissons L'**axiome de choix** qui est par contre encore peu signifiant dans la théorie des ensembles. Je n'en proposerai que l'idée générale en montrant que toute attribution d'ordre sémantique n'apparaît signifiante – en mathématique comme en sémiotique – qu'en référence au principe de fonctions librement appliquées à ce qui est qualifié ou qualifiable, et quantifié ou quantifiable. C'est cette possibilité dans la liberté de choix qui garantit en effet indéfiniment l'expansion des relations fonctionnelles, depuis des applications particulières du principe des valeurs actantes. Mais comme la liberté de choix reste subsumée par le principe de variation, notre expérience d'une possibilité de varier exige la reconnaissance d'une nécessaire invariance complémentaire, donc en laquelle rien ne peut être nouveau ou ancien, perdu ou trouvé. Étant donné la possibilité temporelle de variation, alors il faut la nécessité de l'inamissible et les contingences de l'immanence dans l'ubiquitaire éternité, qui autorisent les actualisations dans le temporalisé. Celles-ci seules sont dicibles, du fait même que ce que l'on peut dire repose sur une indéfinité de

séparations duelles entre le thétique et l'antithétique, ainsi que le moins par rapport au plus en mathématique.

Relativement aux applications de l'axiome de choix, par exemple, c'est en vertu de fonctions de relation appliquées à des propositions signifiantes qu'on peut opérer les formulations en mathématique. En référence au domaine sémantique, c'est en tant que la thèse est distinguée de son antithèse entendue comme formée de la complémentaire à la thèse dans l'ensemble des sémantisables, qu'une fonction rend la relation opératoire. De façon générale, on peut entendre avec l'axiome de choix que si '**f**' désigne l'expérience de la fonction d'un mouvement ayant pour résultat un effet d'ordre dans l'encours organisateur (arrangement, formalisme), pouvant être quelconque à l'intérieur d'un système non vide et limité, ou limitable, d'individuations encore quelconques en nature, alors il existe un seul ensemble '**A**', représentatif d'un état unicitaire, dont l'image est archétype vers quoi tendent (sans cependant jamais trouver à l'atteindre) les états visés dans le réalisé depuis l'un des mouvements susdits. En sorte qu'à '**non-A**' puisse coïncider seulement la déplétion '**-f**'. Ceci de façon à faire corrélativement correspondre un mouvement de désagrégation structurelle qui, de sens opposé, tend vers une entropie infinie, correspondant à l'origine de l'ensemble des états transformatifs (ou état originel, et donc de réalité nulle, en tant que précédent requis dans l'instance réalisatrice considérée); mais cela, sans pouvoir jamais atteindre le statut néantaire, pour peu qu'on se réfère au principe de conservation existentielle du donné à instance métamorphique. Donc, cette liberté de choix relationnel de la partie à son altérité substrative et superstrative, de moins en moins limitative au fur et à mesure qu'on progresse en des réalisations mieux perfectionnées de la nature, constitue, vraiment, le moteur du principe des fonctions (effets d'ordre vers plus d'organisation du formé depuis la malléabilité du métamorphique), indissociable des dysfonctions (effets désorganisateur d'un état donné d'acquisition).

## 1.12 IMPLICATIONS ÉPISTÉMIQUES

Nous partons du présupposé que voici. Dans l'idée d'une complémentarité des inférences qui soit contractuelle d'effet intellectif, on

convient qu'un événement mental a pour réalité des substrats psychiques, dans le même sens disant qu'un événement matériel a pour réalité des substrats physiques. C'est à cette condition que, matières et mentalités en représentant deux domaines de transformation métamorphique, peuvent contracter entre eux une nouvelle catégorie de relations, de laquelle adviennent des événements spécifiques susceptibles de ressortir des ensembles qui contiennent des éléments unissant ce qui caractérise les deux domaines en une réalité mixte nouvelle (nouvelle, et non pas comme prolongement novateur du même, précisément parce qu'on ne fait pas dériver les réalités psychiques du domaine des réalités physiques).

C'est cet agencement qui nous autorise à définir un énoncé comme l'aboutissement améliorable d'une représentation depuis des signifiés, en tant que ceux-ci ressortent dans l'énoncé d'un groupe coordonné de relations signifiantes. Depuis cette disposition, l'énoncement, cet élément de réalisation mentale, doit obéir à des règles afin de satisfaire aux exigences d'une **production d'effets qualifiants**. Il paraît évident que de telles règles sont inconfondables avec les lois d'une **production d'effets propriatifs** propres au domaine de la réalité physique. Mais par analogie aux lois physiques, les événements mentaux, dans leurs activités qualificatrices, ne peuvent être que respectueux des lois psychiques de la qualification. Ce qui entend que, de même que les corps ne peuvent que **réagir** propriativement, dans le respect des lois physiques déterminant des propriétés, de même les mentalités ne semblent pouvoir **agir** depuis des significations, que dans le respect des lois psychiques déterminant des qualifications.

Beaucoup de lois véricitaires propres à l'activité mentale sont à découvrir. La sémiotique semble pouvoir plus particulièrement participer à ce qui est susceptible de montrer certaines de ces lois, tout comme la mathématique l'est plus particulièrement pour montrer les lois régissant l'ensemble des stratifications matérielles. Pour faire évoluer la théorie sémantique des énonciations, il semble qu'on puisse en examiner le contenu dans le cadre du calcul ensembliste de la logique des structures et de la théorie des groupes. J'en donne pour argument que dans une théorie des

ensembles sémiotiques, des opérations de complémentation, de conjonction, de réunion, d'inclusion, etc., peuvent s'appliquer à des signifiés. Nous établirons quelques-unes de ces opérations dans la suite du présent ouvrage. Qu'il me suffise ici de rappeler à propos une tentative de raisonnement synergique dans le cadre de la topologie modale élaborée à la suite de Von WRIGHT (*Deontic Logic*, 1951). Dans le formalisme de ce dispositif posant le cadre de l'intellection, la perspective des logiques déontiques par lesquelles le sanctionnement de la conscience opère au niveau valoriel, recentre le travail mental sur un système d'axes qualificateurs ayant pour coordonnées:

- '*x*', **les connectifs vérifonctionnels**, lesquels procèdent des modalités aléthiques (nécessaire, contingent, possible, impossible);
- '*y*', **les qualificateurs expérientiels** spécifiques des énoncés épistémiques (toutes les attributions dans les catégories propriatives, qualitatives vertuelles, qui sont entre elles contractuelles de faisabilité du réel);
- '*z*', **les déclarateurs d'existence** en rapport aux discontinuités individuées considérées en leurs distributions ensemblistes depuis des quantificateurs qui sont par exemple: l'universel, le particulier, la classe vide, la classe complète.

C'est au centre de ces coordonnées appréciatrices que se situe la procédure de décision du jugement intellectif représentant la notion de choix dans la condition modale d'une liberté déterminatrice des moyens qualificateurs. On fixe par là l'étendue des participations reliant le savoir entre l'actualisé au potentialisé, depuis des raisons causatrices endogènes (les raisons qualificatrices spécifiques d'intentions décidant des tenseurs qualitatifs) en vue d'effets attendus exogènes (le savoir-faire).

L'ensemble des aspects axiologiques des déterminants dits prohairétiques formant la logique des préférences de Von WRIGHT (1963) conduit au tableau que voici, donné en vue d'une métalogue de la spéculation intellectuelle.

<b>aléthique</b>	<b>possible</b>	<b>nécessaire</b>	<b>impossible</b>	<b>contingent</b>
<b>épistémique</b>	vrai ou faux	vrai	faux	vrai et faux <sup>17</sup>
<b>existentiel</b>	$\exists$ <sup>13</sup>	$\forall$ <sup>15</sup>	$\bar{\exists}$ <sup>16</sup>	$\bar{\forall}$ <sup>18</sup>
<b>déontique</b>	permission <sup>14</sup>	obligation	interdiction	conflictuel <sup>19</sup>

Au travers des corrélations de ce dispositif, nous considérons des expressions qui renvoient au *criterium* participatif de la personne humaine. Car, en définitive, semble-t-il, les facteurs de liberté dans le choix des moyens qualificateurs apparaissent subsumptifs aux modalités d'une capacité de pouvoir-faire à l'exocosme (effets exogènes), que coordonnent les modalités de la faculté de devoir faire en raison de l'endocosme (causes endogènes).

Tout travail mental cohérent apparaît régi par des règles susceptibles d'expurger, à partir d'effets véricitaires, l'arbitraire des énoncements. Avec de tels effets véricitaires, on réduit d'autant les incohérences qui se trouvent dans le donné à juger, et cela seulement, semble-t-il. Participant de ce but, le calcul des ensembles sémiotiques représente, étant appliqué aux significations depuis des règles de composition logiques (règles telles que si le signifié '*x*' opère sur un signifié '*y*', il résulte toujours un produit signifiant '*z*'), conduit le jugement épistémique depuis des moyens en vue de résultats toujours provisoires, dont les investissements n'ont pour raison que la volonté de réduire continuellement les états d'incohérence de l'arbitrairement énoncé.

---

13.  $\exists$ : indique un contenant partiel (la déclaration 'il existe au moins un... tel que...' qui exige l'exclusion de la contrepartie du considéré, **relativement à un circonstanciel donné**).

14. Permission: si je me désengage de mon devoir faire (obligation), alors n'importe quoi d'autre peut constituer mon engagement dans les limites du permissif. C'est ce qui pose le libre choix des moyens.

15.  $\forall$ : le quantificateur universel (déclaration 'pour tout..., quel que soit...').

16.  $\bar{\exists}$ : la classe vide.

17. À la fois vrai et faux: déclaration d'indifférence résultant des variables propositionnelles.

18.  $\bar{\forall}$ : la classe de la plénitude *in extenso*. Ce qui est au delà de toute distinction, comme de tout partage, ou de toute ségrégation.

19. Conflictuel: ce qui est indécidable du point de vue déontique, parce qu'étranger au principe de décision, étant alors tout à la fois, ni permis, ni interdit, et qu'on pose en tant que facultativité.

Mais en quoi pouvons-nous voir le crible de ces instruments de la raison? De façon générale, on peut dire que toute activité mentale se poursuit dans un sens associatif, soit depuis des essais arbitraires, soit depuis l'intuition et l'imagination; tel que ce sont ces assemblages qui dans l'instance qualifiante sont passés au crible du travail mental. Cette activité est, par là, censée augmenter le niveau de cohérence des signifiés tenus au sein des énoncements reliés entre eux par des liens logiques. Ce qui a bien pour corolaire que l'augmentation du niveau d'incohérence mentale procède d'un démembrement opéré entre structures signifiantes antérieurement produites, donc un contre travail conduisant à une diminution du préalablement formé. Processus réversible de la dynamique intellectuelle, duquel ressort encore l'aspect d'incomplétude des structurations insuffisamment perfectionnées, en référence à l'instance performative du savoir dans la comparaison entre des données plus ou moins structurées.

Nous tenons l'instance performative du savoir comme résultant d'un *travail mental* ainsi distinctement et de façon inconfondable, ou non réductible aux propriétés physiques. Et depuis la considération ainsi tenue en rapport à une dépense en énergie psychique, il est important de voir qu'entre l'expérience de la réalité extraceptive (les affects propriatifs) et l'expérience de la réalité introceptive (les affects valoriels), nous ne pouvons qu'appréhender des cas particuliers de l'intellection qui sont apparentables à ce que représentent en physique les atomes, les molécules, etc., c'est-à-dire les assemblages complexificateurs de parties signifiantes entre elles, à l'exemple des compositions physiquement élémentaires, en tant que des complexifications corporelles. Ce sont semblablement les assemblages entre éléments bornés de l'intellection qui deviennent représentatifs au travers des dépenses en énergie psychique dans le travail mental portant sur des événements intellectuels, ce qui conduit progressivement à une progression qualificatrice forcément contre-entropique. Par conséquent, une proposition d'ordre général, induite comme résultat d'un travail mental, n'apparaît pas être prouvable sur le lieu de l'expérience extraceptive des propriétés, ni sur celui de l'expérience introceptive des valeurs qu'on peut avoir dans une confrontation personnelle avec les divers aspects de la réalité. Si le savoir se trouve produit

comme 'matière' d'un savoir-faire, alors sa preuve est faite sur le lieu médian de l'expérience qualificative, même à pouvoir s'assurer d'un résultat depuis la preuve indirecte allant avec l'expérience du monde physique, et conjointement la preuve du savoir-faire sur le lieu des réalisations matérielles.

Autrement dit, dans la médiation particulière au domaine de la détermination d'apprendre à apprendre, la preuve véricitaire du savoir se tient, comme lieux et moments particuliers préalables du savoir-faire, **entre** la connaissance relative aux états de la réalité réalisée et la clairvoyance des potentialités en réalisation de la réalité.

Cette disposition ressort claire pour peu qu'on distingue une différence entre un critère de vérité examiné *de facto*, ou avancé *de jure*. J'invoquerai à l'appui l'axiome d'infinité de la théorie des nombres accepté *de jure* sans le soutien de la moindre preuve d'expérience, ou encore les lois de la géométrie, telles que peuvent être celles qui servent à nous représenter les propriétés qu'on applique, par généralisation, à l'ensemble des triangles rectangles naturels. Nul protocole expérimental *de facto* n'est en mesure de prouver l'aspect exhaustif avancé dans les énoncés à propos de l'indéfinité de l'échelle des nombres, ou ceux qui généralisent des règles de la géométrie des triangles réels. Malgré la dogmatique faisant reposer la vérité du dit sur la preuve d'expérience dans l'enseignement contemporain, ces énoncés n'en sont pas moins nécessairement tenus pour vrais, non pas en dépit de la preuve d'expérience manquante, mais à cause de ce que ces lois et règles trouvent leur vérité de leur énonciation depuis la raison, en une forme efficacement supérieure à celle qui résulterait de la simple possibilité expérimentale. Et c'est dans une semblable disposition de l'application au savoir-faire garantissant la vérité de telles lois et règles établissant la pérennité du savoir, que le conçu sous forme de théorie explicative vaut plus que la simple description du perçu. À cet égard, on peut montrer en épistémologie la pertinence qu'il y a à dissocier l'information à permettre la prédication depuis le perçu, du savoir à permettre la prédication depuis le conçu. C'est précisément dans la mesure où le travail de conception pallie l'insuffisance des informations, qu'il représente un bien plus

puissant moyen d'**apprendre** ce qui constitue la réalité, en dépassant le domaine de l'expérience empirique qui est quant à lui limité à ce qu'on peut rencontrer ou expérimenter à portée opératoire.

Il va sans dire, bien évidemment, que cette préséance du conçu sur le perçu dans l'édification d'un savoir-faire, n'implique pas l'aspect contraire. En ce sens que le travail de conception ne saurait s'émanciper de toute application d'un savoir-faire, sans déboucher sur le domaine des utopies. Si à l'objet 'fleur', qu'on abstrait des propriétés aux événements physiques dont on a l'expérience sensible, est appliqué le signifié du terme qualitatif de 'floralité', ce terme reçoit son applicabilité à l'objet, et non de l'objet. En effet, l'objet n'existe intrinsèquement que comme événement sans signification puisque, pour le rendre signifiant, on en détache la séquence singulière d'une continuation des transformations environnementales, à lui donner sens étant transposé dans un contexte culturel, donc à bien rendre des prédicaments inclus dans le contexte signifiant à des fins qualificatrices.

En dernière analyse, un savoir semble advenir avec un certain coefficient de pertinence de la rencontre des événements du penseur avec les événements de son altérité. Mais la preuve de la vérité de ce savoir-là est à distinguer de l'expérience prouvant un savoir-faire correspondant.<sup>20</sup> En tout cas, nous pouvons apercevoir ici la confusion qui semble résulter de la déclaration positiviste de ce que *la feuille d'un arbre remuant dans le vent sur une île déserte n'existe pas vraiment*. Cela dont il est question est bien réel. Par contre, les propriétés de cet événement ne peuvent être considérées en soi, si elles résultent de la rencontre de l'événement-objet (l'agent physique) avec l'événement-sujet (l'agent psychique). C'est exactement ce qu'on peut dire des valeurs qui dirigent nos actions. Elles n'appartiennent pas en propre à l'esprit, mais résultent de la rencontre entre d'endocosmiques réalités spirituelles et des réalités psychiques mésocosmiques. Comme telles, valeurs d'actions et vertus de leur agents représentent une réalité appartenant aux

---

20. Le savoir-faire représente la modalité déterminative, soumise à qualification et s'intercalant entre des déterminants (la détermination des valeurs dans les effets attendus), et les déterminés propriatifs, son substrat.

éléments de la réunion entre mentalités et esprits, à n'être ni spirituelle, ni psychique, mais leur formation mixte.

Pour approfondir la portée du conçu à pouvoir dépasser la simple information résultant du perçu, ce sera probablement un consensus de considérer, qu'en cette disposition, *savoir expliquer* apparaît plus performant que *savoir décrire*; tel que sur le même axe, *savoir la raison des choses* (le 'POURQUOI' de leur entreprise) apparaît qualificativement plus performant que connaître la simple explication sur ces mêmes choses (leur 'COMMENT'). Cela, alors même que le 'POURQUOI' ne saurait être sans les préalables expérientiels débouchant depuis la rencontre du travail mental sur 'COMMENT', et ce comment-là, sans les préliminaires d'une interrogation sur 'QUOI', donnant droit d'existence dans le champ conscientiel à postposer l'autre dans un rapport de complémentarité à soi, depuis l'interrogation 'QUI'.

Le rapport reliant 'QUOI' à 'COMMENT' affère au **principe de généralisation** dans le savoir explicatif. Corrélativement, le travail d'entendement reliant 'QUI' et 'POURQUOI' concerne le **principe d'universalisation** dans la connaissance concernant la raison des choses, raisons pouvant indirectement aussi se fonder sur des expériences relationnelles. Autrement dit, encore, le **présenté** à la conscience par les sens apparaît être moins qualificateur que le **re-présenté** par le mental à la conscience, si le présenté à la conscience passe par le travail mental de représentation ajoutant des effets qualificateurs (la valeur ajoutée à permettre des moyens de qualification débouchant sur des effets attendus). Ces considérations sont avancées dans le cadre pragmatique d'une mesure d'efficacité du savoir-être-fait et du savoir-être-à-faire dans le champ du potentialisé, tenant aux expressions du savoir-faire, relativement aux champs des questionnements posés dans le rapport des croissances en efficacité (rapports qui sont sous-jacents des relations d'appartenance associant le niveau de perception extérieure et l'entendement intérieur) depuis l'expression: [QUOI] < [QUOI • COMMENT] < [QUOI • COMMENT • POURQUOI] < [QUOI • COMMENT • POURQUOI • QUI].

### 1.13 LES TROIS DOMAINES CONTRACTUELS DE L'ENCOURS RÉALISATEUR, PAR RAPPORT À LEUR COMPLÉMENTAIRE INVARIANTE, HORS ENCOURS

C'est en vue de la concrétisation d'une meilleure efficacité du travail mental que nous devons tenter de fonder le principe des attributions sémantiques (les signifiants qualificateurs), ainsi que systémiques (la distribution complexificatrice de strate en strate des vecteurs du raisonnement valorisant le résultat qualificatif et virtualisant les agents de la qualification: c'est la fonction actante de la vectorisation qualificative), sur les mêmes rigueurs que celles des attributions propriatives depuis les mathématiques. En tant qu'outils d'ordonnement logique servant nos conceptions de la réalité, il est souhaitable que des découvreurs entreprennent l'élaboration de la théorisation du principe de fonction et de celui de signification, jusqu'à devenir associable à la théorie des nombres. Mais pour cela, il faut qu'on cesse de croire que les mathématiques sont l'unique source de véridiction, pour donner droit de cité à d'autres habitants de l'univers épistémique. Dans ce but, considérons que à l'apriori d'une théorie existe: 1° des termes; 2° des propositions tenues pour vraies par définition, ce sont les axiomes.

Une structure rationnelle portant sur l'association de plusieurs sens est à distinguer des ensembles signifiants (ce pourra être, par exemple, la structure associant des aspects appartenant aux trois domaines de relation que représentent les propriétés, les qualités, les vertus). De même une structure systémique est à distinguer des valeurs de variation d'état et entre des catégories de relations, en tant que fonctions actantes. Par conséquent ces structures se conçoivent comme rapport aux instances de réalisation avec effet attendu, au même titre que la structure des grandeurs en mathématique.

Nombres, sèmes et fonctions, apparaissent être les trois codomains de représentation que la pensée communique à son moyen d'expression, en relation avec l'expérience des transformations métamorphiques de l'Univers. Et de cela même, il semble possible d'ériger une sémiotique pure, ainsi qu'une systémique pure, par analogie à la mathématique pure. Ces disciplines s'occuperaient de

la modélisation théorique des significations et des fonctions actérielles de l'usage attributif aux événements de la réalité. On peut encore définir autrement les prédicats des classes d'individuation entre étants, ayants, et faisant que le travail qualificateur abstrait d'une réalité métamorphique passant par des instances réalisatrices. À cette fin, considérons à nouveau l'univers des transformations métamorphiques, constitué d'un agrandissement indéfini (et non pas infini) des pluralisations d'entités limitées qu'il est possible de mettre en relation. Dans la suite complexificatrice des sens conduisant au principe d'identification d'entités métamorphiques, toute signification non nulle est associable à une signification quelconque, tel que le  $n$ ème terme de l'association reste encore associable aux termes issus des associations antérieures. De même, nous montrerons que les relations entre ces entités sont comme des fonctions d'efficience partielle qui sont indéfiniment organisables en direction d'une omnipotentialité jamais atteignable, ainsi que le sont les grandeurs dans le principe des nombres en direction d'une infinité restant indéfiniment inatteignable pour la même raison faisant qu'en extension du bornable, du partiel, du relatif (le limité), ne peut arriver que ce qui est même.

Cette distinction entre l'illimitation du limité, corrélative de l'invariabilité de l'infini en mathématique, renvoyant à la théorie des ensembles (idem pour la sémiotique des signifiants et la systémique des relations), étant importante pour la compréhension du propos, examinons-en le raisonnement, avant d'en définir les conditions théorétiques. Depuis l'articulation d'une démarche ensembliste (ou l'usage qu'on en peut faire dans le concept des attributions complémentaires), nous pouvons dire que, s'agissant du caractère de grandeur, le nombre, dans son application aux nombrables, exprime la limite des nombrés. Le principe de limitation du nombré n'est pas contournable puisque, précisément, sans limitation, aucune délimitation ne saurait être avancée. La complémentaire de la quantité discrète des discontinuités de tous les êtres et choses finis représente alors une continuité donnée en existence, à laquelle aucune mesure relative ne peut coïncider, puisque, en vertu de son absolutité non relativable, le principe des quantificateurs ne peut s'y appliquer. Et par transposition, de

même, le principe des mouvements relatifs entre ce qui est manifesté, puisque corporellement borné, a pour complémentaire ce qui existe de manière 'incorporelle',<sup>21</sup> donc qu'il est virtuellement possible de se représenter tout à la fois infiniment véloce et absolument immobile, pour cause d'immanence dans le non bornable.

Aux fins de ce qu'on cherche à faire entrevoir ici, nous pouvons dire que la théorie des ensembles concerne la discipline renvoyant à l'intégration du parcellaire dans tout ensemble surdéterminatif. Cette disposition représente une application aux différences telles que, dans la complémentaire des totalisations de tout ensemble fini (bornable), **on représente effectivement l'expression de ce qui est d'espèce complémentaire à l'assemblage dans le caractère de parties distinctes, donc discrètes (limitées)**. Avant d'aborder plus précisément certains des aspects de la problématique de la théorie des ensembles, considérons ici quelques exemples, dans le seul but d'imager notre propos. Si de 10 on distingue 2, nous dirons qu'il reste 8 dans la complémentaire. Avec la représentation de VENN, cela donne le diagramme de la figure 1.3.

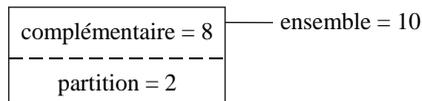


Fig. 1.3 Représentation d'un ensemble mathématique partiel.

Procédons de la même façon, mais cette fois sur un ensemble qualitatif, avec la figure 1.4, et dans lequel cas la signification sexuée constituera l'ensemble, tandis que le distingué sera le caractère mâle. Dans la complémentaire est alors le caractère femelle.

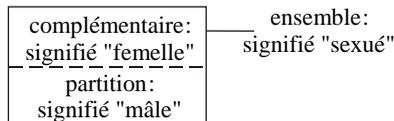


Fig. 1.4 Représentation d'un ensemble sémiotique partiel.

21. Dans cet aspect d'incorporalité se trouve inclus la notion de corporéité continue, distincte de la corporéisation discrète reconnue dans les corps individués, et non pas la notion de privation dans le concept d'une capacité corporelle, que désigne l'acorporalité.

Nous pouvons surdéterminer ces ensembles par un autre qui les contient comme partie. Considérons donc, avec la figure 1.5, l'ensemble le plus complet dont on vient d'abstraire en particulier deux aspects. C'est alors de la complémentaire unicitaire ainsi qu'invariable de 'tout autre que la totalisation des chose distinguables', que l'on peut extraire quelque chose d'autre à distinguer en particulier.

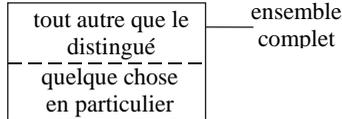


Fig. 1.5 Représentation d'un ensemblement général le plus complet (*in extenso*).

Cela montre la possibilité de poser la relation générale disposant l'ensemble des variables individualisatrices particulières, en tant que classe contenante (ni vide et ni complète), entre une classe vide et une classe *in extenso*; ces extrêmes étant, elles complémentaires invariables:

classe 'vide'	classe 'contenante' (ni vide et ni complète)	classe 'complète'
nul	ensembles finis (nombrables)	surensemble infini
neutre	ensembles relatifs (signifiants)	surensemble absolu
inopérant	ensembles d'effets (fonctions)	surensemble immanent

De cette disposition, nous pouvons entrevoir, déjà, le terme d'une métathéorie, en ce que tout prérequis sémique, nombratif, ou fonctif, en raison d'une scissiparité intrinsèque, renvoie, même implicitement, à un référent fondationnel. Plus tard, il apparaîtra que la notion d'unité contractuelle de l'Univers ne semble pouvoir advenir qu'entre un absolu spatial, existant sans attribution (l'Infini inconditionné), source de tous les possibles auxquels s'appliquent nos questionnements sur le propos 'QUOI'; un absolu temporel surdéterminant 'l'*existé*', source de toutes les possibilités de nos questionnements 'QUI'; et un absolu cosmique en tant que source des possibilités réalisatrices de la modalité centrale 'COMMENT-POURQUOI' [faire être et avoir] du continuum spatiotemporel médian, possédant seul la faculté de varier.

D'emblée, la classe médiane de ce qui acquiert et devient, ou désacquiert et dédevient (continuum d'impermanence variant entre corruption et organisation complexificatrice dans le principe de transformation), apparaît contractuelle des extrêmes invariables dont on vient de montrer les expressions. La classe des choses intermédiaires se pose alors comme mouvement transformatif, dans l'image de ce qui appartient aux pôles oppositifs (ils sont reconnus comme des natures complémentaires l'une à l'autre). Afin de mieux comprendre ce rapport, il est important de considérer ce qui tient aux inconditionnalités des extrêmes, dont on développera le propos dans la suite de cet ouvrage. Pour l'essentiel, il est possible de poser dès à présent l'énoncé que voici :

L'une des propriétés contractuelles aux extrêmes susdits est d'être complémentaire au fait que le contenu de toute attribution relative change, y étant ajouté, ou bien retiré. Spécifiquement au continuum de l'Univers, un contenu de sorte quantitatif, qualitatif, associatif, semble de cela à jamais doué de la faculté de varier. Cela est à dire que, quelles que soient les opérations d'accroissement ou de décroissement effectuées, il reste toujours quelque chose de borné (un contenu à la fois non vide et non complet), susceptible de se prêter à une quasi indéfinité de variations. En tant qu'expression de la réalité, cette propriété, qui fonde l'individuation sur la participation à son altérité, est alors le mixte tenant d'une symétrie aux deux aspects opposés que sont l'existence *in extenso* et l'inexistence, auxquels la tentative d'ajouter, ou bien de retirer, ne change en rien, le continuum restant invariablement sans borne dans un cas, autant que vide dans l'autre.

Ce qui varie relativement entre le pôle néantaire et celui des illimitations *in extenso*, reçoit ainsi d'une absoluité universelle la capacité de s'accroître en réalisation vers un continuum subabsolu, ou de diminuer à la rencontre du chaos en interface à l'Infinité inconditionnée (d'être déréalisé). Cela d'une façon toujours bornée, dans un principe généralisé de conservation indéfinie du statut d'existence sous-jacente aux relativités des faits d'être et d'avoir. De façon générale, on conçoit qu'une chose quelconque, du fait même que cette chose se prête à quantification, à qualification,

ainsi qu'à association fonctionnelle, n'apparaît pas pouvoir, à la fois devenir rien (aller au delà de toute diminution), ni atteindre à l'*in extenso* (aller au delà de toute possibilité d'adjonction). Et pour complémentaire, la continuité en existence est qualitativement absolue, ainsi que quantitativement infinie, ne pouvant ni diminuer, ou se trouver amoindrie, ni augmenter, ni se parfaire, sans contredire la signification tenue avec l'énoncé de ce qui se trouve par là distingué. C'est de cette façon contractuelle que l'on conçoit encore le pouvoir d'immanence de cette absolue infinité d'une réalité existentielle, distincte de toute transformation parcellaire en des états individués d'être, de faire, et d'avoir (ce qui advient comme étant représentatif, en quelque sorte, d'une existence relative, équilibrant tensoriellement une existence absolue, depuis le pouvoir d'extension illimité en relativisations, propre à l'univers des êtres et des choses qui sont des espèces bornées et variantes).

Le principe référant à des réalités mixtes ressortant par réunion de deux catégories se complétant mutuellement, fait que nous concevons encore, entre l'incomplétude indéfiniment complétable et la complétude indéfiniment immanente, le principe d'une interface qui exprime un pouvoir d'accroissement illimité, au delà du fini, et en deçà de l'infini. En sorte que ce continuum spécifique d'une existence transfinie contienne les potentialisations de l'illimitation en extension du fini –le potentialisé qui s'appuie sur cette possibilité du limité de faire, d'avoir et d'être sans limite assignable en variation. Sémantiquement, le transfini se fonde sur le fait que le contenu de l'infini comporte, dans son caractère invariant, la négation du principe de limitation et, simultanément, aussi, l'impossibilité de varier; cependant que le contenu du limité inclut, dans sa possibilité variative, le principe de développement illimité. D'où le principe corolaire d'un perpétuel phénomène d'hystérésis instaurant l'égalité constitutive entre la temporalisation du développement illimité du bornable et l'éternelle impossibilité variative d'une illimitation *in extenso*, les deux sortes représentant existentiellement entre le continuum des indéfinies discontinuités individuées et le continuum d'une unité continue les deux aspects opposés et complémentaires du même.

Le même raisonnement peut être tenu en ce qui est d'un continuum subabsolu et transfini à être le mixte en interface du relatif et de l'absolu, du fini et de l'infini. En tant que parfait par constitution intemporellement originelle ce continuum mixte est continument rejoint par l'achevé épuisant ses potentialités de perfectionnement, c'est-à-dire à former la condition mixte entre l'ensemble des parties douées d'entropie non nulle et non infinie, et le statut immanent et omnipotent du continuum absolu d'existence, comme subabsoluité endocosmique au Cosmos. En d'autres termes, le subabsolu peut se concevoir comme la rencontre entre le statut conditionné d'achèvement perfectionné par épuisement des potentialités de perfectionnement, et le statut inconditionnel complémentaire de perfection par nature constitutive originelle. En sorte que de ces dispositions nous puissions saisir par la pensée un ensemble de contractualités dont les conditions sont définies par les aspects que voici:

- si les lois de composition effectuées sur ce qui est mathématiquement nul, sémantiquement neutre, et systémiquement non fonctionnel, maintiennent l'état de vacuité dans le résultat opéré à l'intérieur de la classe vide;
- si les lois de compositions entreprises sur ce qui est mathématiquement limité, sémantiquement relativable, et systémiquement variable, entraînent des changements, mais sans que les résultats obtenus ne puissent jamais atteindre à l'entièreté de la classe pleine, ni à la vacuité de la classe vide;
- et si ce qui est ajouté ou bien retiré dans le continuum caractérisé ainsi que la complétude *in extenso*: c'est-à-dire si ce qui est réputé d'existentiellement {absolu•infini•immanent}, ne change pas le résultat des termes qui restent invariablement pléniers et qui, consécutivement, s'instaurent d'une façon non extensive;

alors peuvent être posées des relations contractuelles entre continums, relativement aux trois paramètres attributifs d'être, d'avoir et de faire. Et plus précisément, peut être posée l'expression d'un rapport aux trois coordonnées de la pensée propre à définir le constat de ce que toute intermédialité est seule relativable, tel que

l'ensemble des intermédiaires s'inscrit entre deux extrêmes non relativables. En sorte que l'on trouve en correspondance:

---

**sur l'axe des quantifications**

**Statut plénier d'être** (possibilité de progression en devenir)

↑ Sens des progressions en devenir

ÉTATS PERFORMATIFS D'ÊTRE

↓ Sens des régressions en devenir

**Statut nul d'être** (possibilité de régression en devenir)

---

**sur l'axe des qualifications**

**Statut d'infini-té d'avoir**

↑ Sens des progressions en acquisition

ÉTATS PERFORMATIFS D'AVOIR

↓ Sens des désacquisitions

**Point de vacuité attributive**

---

**sur l'axe des fonctions**

**Statut omnipotent**

↑ Sens associatif des activités vers l'infiniment uni

ÉTATS PERFORMATIFS DE FAIRE

↓ Sens d'action dissociative, vers l'infiniment divisé

**Statut de fonctionnalité nulle**

---

Notons que de telles classes catégorisent le parallélisme des états et des statuts depuis trois axes à définir les catégories d'être, d'avoir et de faire, cependant que les prédicats que nous en faisons sont représentatifs, non pas de la réalité, mais des abstractions nécessaires à la fonction qualificatrice de la pensée. Cela est à dire que, par exemple, le statut unicitaire d'un Absolu, considéré au delà de l'*existé*, est insécable d'une étendue infinie dans l'attribution de possessivité, ainsi qu'inséparable d'un état d'immanence dans l'attribution d'omnipotentialité. En sorte qu'une progression dans le sens du devenir n'apparaît pas dissociable d'une croissance attributive d'avoir depuis des qualificateurs propres à identifier des significations; ces progressions-là n'apparaissent pas non moins produites sans activités synergiques, et tel qu'une activité poursuivie à l'inverse dans le sens dissipatif d'un état des substrats antérieurement organisés, n'apparaît pas sanctionner autre chose que des déterminations dans l'infime, en tant que diminution en

propriétés, qualifications, et vertus, tenues pour être préalablement acquises (soit la variation en direction de l'infinésimalité concernant la possibilité désattributive dans le sens de l'infiniment décroissant). C'est sur cette base que nous déduisons que toute variation en direction d'une déréalisation s'effectue au prorata d'une augmentation correspondante en potentialité, de ce qu'une réalisation coïncide à une diminution conséquente des potentialités de réalisations. Ce qui peut être avancé étant infiniment divisé existe toujours, bien que privé de réalités équivalentes aux potentialités en réalisation depuis un état vacuitaire d'être, d'avoir et de faits réalisés. Avec l'épuisement des potentialités de réalisation, c'est à l'encontre ce qui existe d'individué à être parfaitement uni, corrélé et intégré, qui représente l'état de complétude dans les caractères d'être, d'avoir et de faits réalisés.

Cette dernière disposition apparait confirmée par l'expérience, en ce qu'on observe toujours une augmentation d'attributions relatives proportionnelle à l'activité synergique formée entre des éléments relatifs et individués. D'où la règle systémique spécifiant que l'organisé est plus que la somme de ses parties, alors qu'une comparaison entre milieux organisés et inorganisés d'une strate quelconque de complexification montre un contenu substratif quantitativement inchangé, même à remonter jusqu'à l'état d'hétérogénéisation la plus séparative. Cette règle est à établir, de fait, la différence entre effets réactifs et effets actifs, en tant que l'organisation ajoute sans cesse de nouvelles réalités, au détriment du potentialisé dans l'agitation anarchique, ou désordonnée, des parties individuées. Il existe donc des lois de composition entre une activité dépensée dans le sens synergique (diminution du niveau entropique du milieu considéré), la croissance d'un progrès, et la diversification attributive en devenir, en acquisition, ainsi qu'en pouvoir d'agir.<sup>22</sup> Afin de cerner plus aisément de telles lois de composition, dont je tenterai le développement par la suite, nous disposons donc pour ces trois sortes d'aide à la conception, d'un fondement unicitaire de théorisation. En voici l'expression: nous

---

22. Par pouvoir, on entend ici le résultat de la tropicité accompagnant l'unité vectorielle des mouvements propres aux parties. Il se surajoute à la puissance tenue avec la notion d'entropie, qui est, elle, à régir la simple addition des mouvements désordonnés dans la dynamique des parties substratives.

savons qu'en une suite convergente et divergente de nombres, toute suite d'intervalles fermés et emboîtés  $I_n$  possède une intersection vide qui est inatteignable, pour la raison que le point nul commun à tout intervalle  $I_n$  est fictif. Cette condition, qui a conventionnellement pour expression:

$$\bigcap_{n \in \mathbb{N}} I_n = \emptyset$$

peut être, avec KANT, représentée comme suit:

$$\bar{\infty} \leftarrow \dots \left[ \dots \left[ \dots \left[ \dots \left[ \dots \mid \dots \right] \dots \right] \dots \right] \dots \right] \dots \rightarrow \infty$$

-n   -2   -0,75   -1   0   +1   +0,75   +2   +n

Or, il est avantageusement possible d'exporter ce formalisme sur l'axe des sémanticités, ainsi que sur celui des fonctionnalités. Cela permet de poser la notion relationnelle entre attribués sémiotiques fondée sur le principe d'antithétie, et les résultantes actantielles sur le concept d'effets attendus. Le tableau de la figure 1.6 distingue pour cela les paramètres distributifs des sortes mathématiques, sémiotiques, systémiques, relativement à leurs intervalles de variation spécifiques.

quantités négatives	quantités positives	MATHÉMATIQUE grandeurs des individuations
$\bar{\infty} \leftarrow \dots \left[ \dots \left[ \dots \left[ \dots \left[ \dots \mid \dots \right] \dots \right] \dots \right] \dots \right] \dots \rightarrow \infty$	point nul	
antithèses	thèses	SÉMIOTIQUE relativités diversificatrices
$\bar{\Lambda} \leftarrow \dots \left[ \dots \left[ \dots \left[ \dots \left[ \dots \mid \dots \right] \dots \right] \dots \right] \dots \right] \dots \rightarrow \Lambda$	intersection neutre	
entropies	contre-entropies	SYSTÉMIQUE relations réalisatrices
$\bar{U} \leftarrow \dots \left[ \dots \left[ \dots \left[ \dots \left[ \dots \mid \dots \right] \dots \right] \dots \right] \dots \right] \dots \rightarrow U$	point afunctionnel	

Fig. 1.6 Paramètres distributifs.

On en fera ressortir trois échelles appropriées correspondant respectivement aux figures 1.7, 1.8 et 1.9 qui suivent.

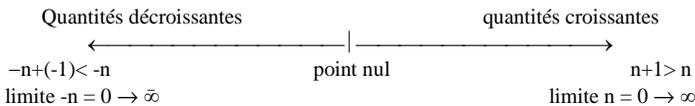


Fig. 1.7 L'échelle des quantificationnels.

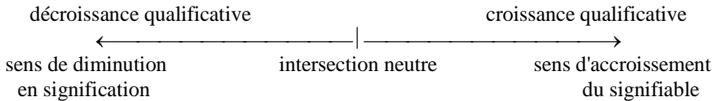


Fig. 1.8 L'échelle des qualificationnels.

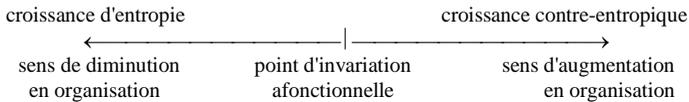


Fig. 1.9 L'échelle varificationnelle.

Ce fondement commun au principe des nombres, des sèmes, et des fonctions étant posé, nous pouvons le soumettre à l'axiomatique de la théorie des ensembles, en sorte qu'on ait les expressions:

- du fondement métamathématique de la mathématique, en tant que le surdéterminant de la logique du codage numérique des caractères quantitatifs;
- du fondement métasémiotique de la sémiotique, en tant que surdéterminant de la logique du codage syntaxique des significations des caractères attributifs;
- et du fondement métasystémique de la systémique, propre à surdéterminer le codage opératif des caractères de variabilité.

Aussi est-il souhaitable que les éléments de la théorie dont on usera à cette fin soient expurgés, autant qu'il se peut, des aspects contradictoires. Notamment qu'on puisse y discriminer clairement l'existence d'une continuité propre à l'infini, du continuum des choses *existées*, limitées par nature, et dont l'extension n'est que virtuellement illimitée en direction d'une entièresité *in extenso*, puisque le principe d'une illimitation, pour rester actualisable, est inatteignable au limité.

Par ailleurs, le projet d'élaborer une métathéorie à vocation unificatrice ne peut prendre forme qu'étant libre d'interaction conflictuelle du [vouloir•savoir•pouvoir] humain, pour ce qui est de son expression en extension de l'anthropomorphique. Cela est à considérer dans le sens où l'événement 'savoir humain' est non seulement pas susceptible d'advenir en soi détaché de la réalité cosmique et du potentialisé en elle, mais encore, ne peut être sans incidence épistémologique *pour soi*. Autrement dit sans contractualité à des réalités passées, présentes et futures s'édifiant comme

partie incluse à l'encours performatif et en vue de la réalisation compétente du continuum dont l'activité cosmique est le moyen, en référence au continuum dans lequel on considère ainsi qu'un tout insécable, à la fois le perfectionné (cela qui est achevé par épuisement des potentialités de réalisation), et l'autre face du rapport: le parfait par constitution originelle. Il me semble en effet important de faire apparaître que les moyens d'interaction mentale à ces codomains ne peuvent se considérer ainsi que des artéfacts en référence à la connexion advenant entre les réalisations cognoscibles accordant:

- le travail vectorialisateur des spiritualités : valeurs → virtualisations;
- le travail coordinateur des psychés : significations → qualifications;
- le travail manifestatif des corps: choses → propriétés.

#### 1.14 RELIER LE SAVOIR EXOCOSMIQUE À UNE CONNAISSANCE ENDOCOSMIQUE

À l'examen de ce qui précède, nous posons le produit de l'animation humaine de formule brute: [vouloir • savoir • pouvoir], comme le résultat des activités organiques non dénuées de raisons d'interagir, mais en tant que fonction contractuelle à l'édification de la réalité (la réalité considérée dans son entièreté: le réalisé, auquel s'ajoute les potentialités de réalisation), donc relativement à des effets attendus.

C'est en référence à cette approche non prise en considération dans le discours scientifique qu'on usera d'une discipline particulière, nommément la théorétique, depuis un système de propositions vraisemblables et continument améliorables surdéterminant les théories fondées sur la simple observation du monde. La **théorétique** garantit le champ des théories en ce que, si les résultats s'y jugent encore à la réussite (la réussite comme critère de pertinence expérimentielle), ils ne sont plus soumis au déduit depuis les seuls événements physiques reconduits et à portée opératoire. La réalité en cours d'instance performative implique en effet des critères métaphysiques que l'entendement véridictif permet **comme induction heuristique surdéterminant l'occasion**

### **d'une pertinence aux cas particuliers de l'expérience donnés à généralisation.**

De manière formelle, nous poserons le moyen théorique de préhension de la réalité en cours de réalisation, encore une fois non pas en soi, mais à pouvoir rendre compte qualitativement d'une expérience personnalisable de l'existence, dans le rapport à ce qui surdétermine cette expérience.

Dans ce cadre, les éléments du contenu d'un savoir sont composables comme parties d'un système d'axiomes, tel que toute proposition réticulatrice des signifiés soit tenue pour vraisemblable si la structure d'un langage 'L', conteneur des significations 'S', se trouve reliée par des fonctions de valeur 'f<sub>v</sub>' à des propriétés réalisatrices 'p', tel que:  $f_v L_{(S)} \rightarrow p$  représente effectivement une progression du savoir-faire participant d'une **réalité continument en cours de réalisation depuis ce qui est potentialisé tout au long de ses actualisations**. Ce dispositif montrant que le jugement qui construit des énoncés signifiants en vue d'effets qualificateurs coïncidant à des raisons, n'exclut pas son moyen par lequel ce jugement remodèle continuellement son contenu en s'appuyant sur un formalisme et, tout à la fois, s'en affranchit au fur et à mesure que de nouvelles significations entraînent l'entendement de nouvelles valeurs. Nous pouvons concevoir qu'un tel langage, et en particulier l'énoncement d'un système de propositions soumises au principe de l'alternative véricitaire, s'inscrive dans le processus ayant la forme:

Affects cognitifs (pathos propriatif à l'exocosme et valoriel à l'endocosme) →

{idées → énoncements → jugements → sanctionnements}

→ effets de l'agent d'un savoir-faire particulier.

Il apparaît de l'examen de ce simple enchaînement présidant à la qualification que les idées ont pour matériaux, certes, l'évaluation des affects, mais en vue d'un résultat qualificatif tenant à des motifs. Si le jugement représente l'opération portant sur l'appréciation d'un effet attendu allant avec des possibilités qualificatrices à partir d'une confrontation de l'idée aux significations déjà réticulées dans l'épistème, alors l'énoncement de la chose jugée représente seulement la mise en forme communicable des

représentations tenant à un usage particulier. Et c'est en raison de motilités sous-jacentes à la conversion du faire-savoir en savoir-faire, que le sanctionnement qui marque l'arrêt provisoire de la pensée sur des raisons suffisantes peut prendre l'une des quatre formes que sont la vérité, l'indifférence d'exclusion (privation), la fausseté (opposition), et l'expectative de réunion (ce qui peut être à la fois vrai et faux, par extension, à permettre l'ouverture idéale sur des aspects complémentaires ultérieurs).

Le moteur de cette disposition qualificatrice concerne ainsi des raisons, et ces raisons, bien évidemment, peuvent être particulières à une personne, comme l'être à une communauté de personnes. Dans les deux cas, elles peuvent se former depuis l'examen du particulier, tout en étant détachées des incitations endocosmiques visant à l'universel, comme à tenter d'y répondre adéquatement. Ce qui fait que l'accroissement autonome du savoir depuis la seule expérience phénoménologique au monde, peut n'être pas dénué de représentations aberrantes à n'être pas de plus relié à l'entendement d'une finalité depuis des effets attendus. Or, il apparaît très important de remarquer que ce qui démarque le moteur actuel du savoir scientifique refermé sur lui-même concerne précisément un mobile particulier au sein de l'universel. Comme cela n'est pas évident dans le contexte des épistémies contemporaines, considérons le processus d'édification d'une science refermée sur la seule préoccupation qualificative auprès des propriétés instrumentalement exploitables dans l'environnement. Ce savoir est à servir l'homme dans un rapport au Cosmos considéré en tant qu'objet appropriable. Aussi est-il aisé de montrer à l'aide de la figure 1.10 que les sciences évoluent seulement (ou exclusivement) au moyen d'évaluations successives, et opportunément aux manifestations d'un environnement extracectif.

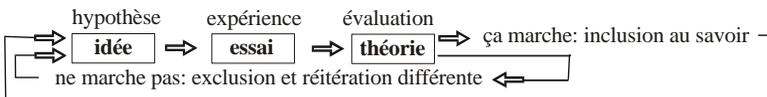


Fig. 1.10 Circularité du processus d'acquisition en science.

C'est donc une évidence que depuis ce processus de formation du savoir la science n'a possibilité d'être pertinente qu'aux **apparences manifestées**. Le résultat visé par ce moyen concerne uniquement

une 'probabilité de vérité'. D'où il advient qu'un tel savoir peut devenir signifiant relativement à un certain nombre de circonstances qui sont spécifiques de la **reconduction des événements** du monde, tout en restant nul, ou inadéquat, relativement aux activités transformatrices desquelles arrivent des événements nouveaux en rapport au potentialisé. Événements nouveaux, non pas en tant que jamais rencontrés, mais comme suite de la progression en réalisation de l'instance performative de l'Univers.

Nous voici donc entre deux sources du savoir qui s'ignorent par tradition. L'un, entièrement spéculatif s'occupe du questionnement POURQUOI en rapport à QUI, pouvant rencontrer les limites de son moyen avec une aperception exclusivement endocosmique; l'autre entièrement empirique de ne se préoccuper que du questionnement COMMENT en rapport à QUOI, trouve les limites de son moyen à déléguer des fonctions épistémiques de véridiction aux seuls phénomènes exocosmiques. Du simple point de vue pragmatique de la qualification du genre humain considéré ainsi qu'un élément participatif du devenir de l'Univers, on améliore d'évidence l'épistème de chercher à coordonner les deux sortes. Car c'est de la synergie entre la connaissance spéculativement introceptive et le savoir empiriquement extrareceptif que ressort normalement un degré accru de qualification du relationnel humain visant son altérité, **en ce que la cognition résultante ordonne des états advenus du monde à ses potentialités de devenir.**

Depuis l'actuelle séparation des appréhendements endo- et exocosmique, le rôle humain sur les planches du grand théâtre de l'Univers reste comme improvisé. On s'y trouve qualifié, dans une certaine mesure, mais sans pouvoir coordonner l'expression de cette qualification à celle d'autres acteurs travaillant la pièce qui s'y joue. En sorte que pour agir en harmonie avec le reste de l'Univers, notre action personnelle sur les propriétés de notre environnement requiert une connaissance complémentaire, celle des vertus d'être et des valeurs d'action, depuis la communion endocosmique à l'esprit palliant, depuis des adjuvants, le défaut de communication exocosmique à d'autres acteurs de l'encours d'une organisation superstrative. Pour le comprendre, relier une coordination fonctionnelle de trois aspects complémentaires avec la figure 1.11 :

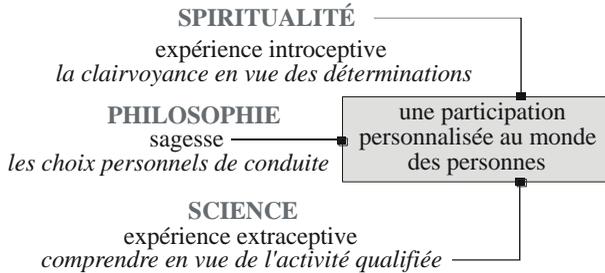


Fig. 1.11 La coordination synergique entre spiritualité, philosophie et science.

Bien sûr, cette disposition ne peut se trouver acceptable par nombre de mentalités contemporaines que dans l'exacte mesure où un nouveau regard s'exerce à ne plus considérer la nature humaine comme le nombril du monde. Il s'agit conséquemment de considérer en référence à notre époque une situation semblable à celle qui était au temps de Galilée pour faire accepter l'héliocentrisme comme paraissant plu viable que le géocentrisme. Hier l'Univers tournait autour de la Terre, aujourd'hui la nature humaine est prise pour épicycle d'un Cosmos considéré ainsi qu'un objet appropriable, pas encore participable.

Cette disposition fait ressortir que c'est dans un rapport à l'exocosme que nous sommes renseignés sur les propriétés d'une suite d'actualisations de la réalité cosmique. Mais ce l'est dans un rapport mésocosmique, celui des pures spéculations philosophiques, que nous concevons progressivement l'univers des réalités à permettre le meilleur choix qualificatif des conduites humaines, à ne pas séparer l'expérience exocosmique d'une relation via l'esprit à l'endocosme, par laquelle on peut espérer connaître les vertus de devenir personnellement au monde, dans une coïncidence aux raisons des événements cosmiques.

Ce n'est pas le même regard que celui qui advient d'un rapport au seul substrat physique du Cosmos. Il s'agit ici d'induire la communion participative des personnes en vue de leur coordination à des de réalités superstratives. Avec ce dernier appréhendemement, la personne humaine entre dans l'âge qui mobilise l'entièreté de ses moyens naturels en coordonnant un esprit, un mental et un corps, depuis le relationnel personnalisé qu'on peut se représenter avec la figure 1.12.

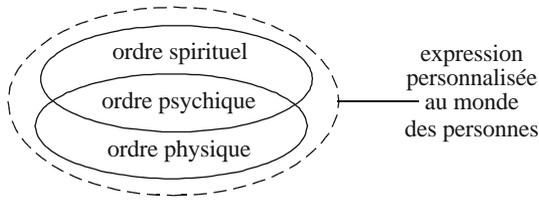


Fig. 1.12 Intégration des trois coordonnées de la participation personnalisée.

Ce dispositif se prête à la division naturelle des fonctions logiques du jugement subsumant la compréhension de la réalité. Quoiqu'il y eût de multiples systèmes catégoriels ébauchés depuis l'antiquité jusqu'à la présente époque, tous sont critiquables et n'ont pas manqué de l'avoir été. C'est que, discriminer des catégories sémantiques reste une opération arbitraire dont le procédé ne se fonde sur aucune méthodologie, à défaut d'une structure naturelle. En sorte que s'il appartient à chacun d'en adapter la teneur, c'est que de telles divisions se posent à seule fin d'être associables entre elles comme représentation améliorée de la réalité, et en vue des objectifs qu'on tient par intention participative.

Dans son rapport à l'aspect tripartite d'une réalité en cours de réalisation, il semble qu'on puisse accorder au principe de personnalité au moins un effet sous-jacent aux expressions du libre-arbitre personnel opérant dans la coordination d'acquis vertuels à un système de qualifications investi en des moyens propriatifs de réalisation. Relativement au système catégoriel propice aux présentes propositions, j'appellerai donc :

- **propriété**, ce qui caractérise une relation du type déterminée, propagée depuis des réactions inertielles, et qui participe à l'identification que nous faisons de l'effectué (la maintenance des états métamorphiques intermédiaires à la réalité en instance de réalisation);
- **qualification**, ce qui caractérise une relation déterminatrice depuis des actions engagées entre un niveau d'information de l'effectué et une aperception des effets attendus pour actualiser, selon des occasions, le potentialisé;
- **vertu**, ce qui caractérise une relation proactive de détermination. Par conséquent ce qui antécède et promeut vectoriellement l'activité déterminatrice (la proactivité se définissant en

tant que vecteur de l'action faite en vue d'un effet attendu dans un avenir plus ou moins lointain).

C'est par rapport à ces types de relation que la **quantité** fait référence au rapport de grandeur appliqué aux mesures relatives qui peuvent concerner: 1° des acquisitions dans les états actualisés de la réalité en cours de réalisation; 2° des rapports de fonctions actantielles dans la variation des états métamorphiques; 3° des dénombrements d'entités individuées, et leurs grandeurs relatives (ce qui constitue l'usage des numérations ordinales et des nombres cardinaux); quand la **qualité** fait référence au rapport d'identité applicable aux mesures des états d'un devenir, ou ceux d'une acquisition, en référence à des abstractions opérées arbitrairement dans la suite ininterrompue des transformations métamorphiques de la formation de l'Univers; et que la **valeur** de l'activité renvoie au rapport de progression, comme mesure de l'écart entre l'effectué dans l'encours performatif et la possibilité d'effectuation tenant au potentialisé.

Enfin on posera, sans pouvoir le démontrer ici, que dans la mesure où une chose devient et acquiert, cette chose est constituée, évidemment, d'un substrat qui en assure la substance, mais aussi d'un superstrat qui, de même, lui communique son essence. Cette disposition reste compréhensible en tant que ce qui devient et acquiert comprend, dans son encours déterminatif, des déterminés ainsi que des déterminants, distincts de l'indéterminisme par fortuité dans un milieu à entropie finie (ni nulle et ni *in extenso*).

#### 1.15 L'EXHAUSTION DES CAS PARTICULIERS DE SUBSISTENCE EN DES CLASSES CONTRACTUELLES D'EXISTENCE RELATIVE

En dernière analyse des relations collectivisantes depuis des démonstrations d'appartenance dans le respect de 'l'univers des éventualités' on a représenté, à l'aide du tableau ci-dessous, les classes d'attributions relatives auxquelles se réfèrent les faits d'être et d'avoir, de manière à ce qu'on discrimine le **nombre** et le **nom** qui régissent le principe d'individuation, de la **signification** qui gère, au travers du **prédicat**, le principe de singularisation identificatrice; enfin la **fonction** actantielle par le moyen de

laquelle le **verbe** commande, une fois l'individué singulièrement identifié, le mode d'expression dans le principe de relation de l'individué à son l'altérité.

QUANTIFIANTS	QUALIFIANTS	TRANSFORMANTS
<i>chiffres</i>	<i>lettres</i>	<i>fonctions</i>
nombres et formules	mots et phrases	relations et séquences
<b>grandeurs</b>	<b>sens</b>	<b>valeurs</b>

Examinons séparément le fondement de ces classes. Le concept de croissance quantitative que nous représentons avec la figure 1.13 entre une quantité nulle et une plénitude *in extenso* est bien connue. L'étendue du mathématisable montre que la suite des nombres croît positivement et négativement autour de zéro, établissant ainsi des rapports de grandeur, en sorte qu'une grandeur positive se trouve annulée par une négative de même abondance.

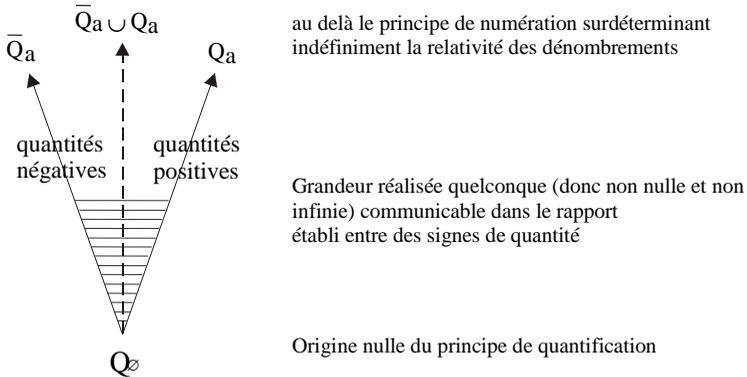


Fig. 1.13 Étendue du mathématisable.

Pour ce qui est des significations, si 'S' représente un assemblage de signes significativement non vides, dans l'inférence signe-sens appartenant aux conventions d'un langage 'L', alors, tout théorème devient signifiant dès lors qu'il combine, selon des lois de composition propres au raisonnement, une suite finie de signes dans 'L<sub>(S)</sub>', telle que:

$$S = (S_j) \emptyset < j < \infty$$

Comme le principe des significations s'établit sur le fonctionnement duel de la pensée dans une opposition entre thèses et antithèses, une démonstration semblable à celle des quantités peut être avancée à définir le rapport des croissances significatives (voir la figure 1.14). Sur cette base, un segment quelconque du discours signifiant '(S)<sub>i,f</sub>' se trouve initialisé en 'i' et finalisé en 'f', tel qu'à tout moment une définition peut être remplacée par un nouveau signe simple 'j' utilisable pour être signifiant dans le langage 'L(S)'. Tout autre membre signifiant peut, s'il est majorant, lui-même remplacer un membre mineur déjà en place, à la seule condition d'être soumis aux règles du raisonnement afin de conserver un sens unique dans la progression du rapport de complexification des significations. Cette disposition correspond à la possibilité indéfinie d'accroissement des significations susceptibles d'investissement qualificateur.

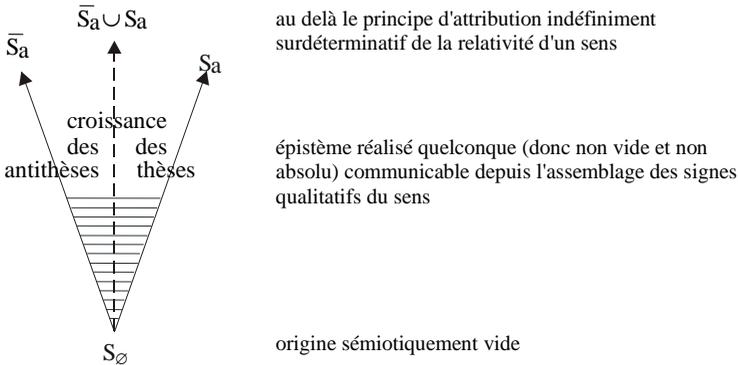


Fig. 1.14 Étendue de la sémiotique.

On voit immédiatement qu'une sémantisation nulle se définit comme l'intersection d'une thèse à son antithèse, exactement comme une grandeur nulle, notée 'zéro', se définit comme intersection entre une grandeur positive et sa valeur négative.

Pour compléter le principe de ces inférences aux trois aspects contractuels de la formation des représentations mentales à propos de la réalité, reste les fonctions de progression réalisant le potentialisé depuis la possibilité de varier dans le principe de transformation à partir de deux sens opposés que représentent les

progressions et les régressions opérant sur tout substrat, que celui-ci soit d'espèce physique, psychique et spirituel. Ce qui régit l'entropie entre microcosme et macrocosme, au plan des états organiquement réalisés donnant des propriétés matérielles, des qualifications mentales et des vertus spirituelles en l'esprit (figure 1.15).

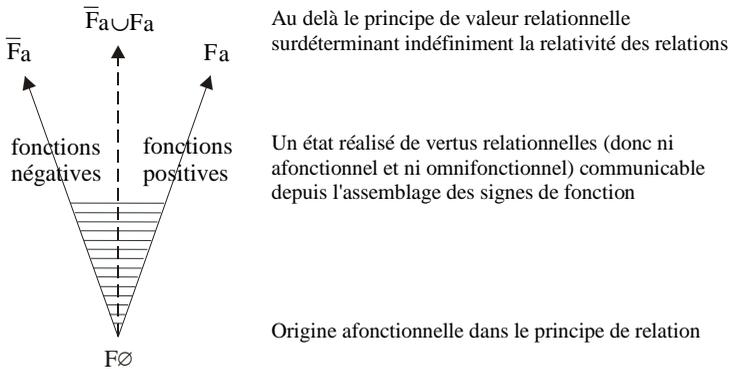


Fig. 1.15 Étendue de la systématique.

C'est bien le concept d'entropie qui gouverne l'organisation entre ces trois plans contractuels de réalisation que représentent les codomains de la physique, du psychique et du spirituel, puisque toute action peut avoir sa contrepartie qui l'annule dans les effets en s'opposant à elle. Un milieu dans lequel les parties interagissent en désordre, donc sans fonction au tout, aura un niveau de réalité nul –sauf à subsister libre en raison d'un état de réalisation substrative–, par rapport au même se trouvant organisé depuis des fonctions interrelatives. Ces aspects contractuels de la représentation qu'on a de l'instance performative de l'Univers apparaissent ainsi semblablement liés à une origine nulle d'être, d'avoir et de faire, à partir de laquelle progressent, depuis le principe d'opposition, la réalisation graduelle en grandeurs, attributs, fonctions. Mais grandeurs, attributs et fonctions qui sont ensemble **représentatifs** d'un degré ou pallier de réalisation du potentialisé concernent l'interface du penseur agissant depuis un savoir-fait comme agent d'un savoir-faire à son altérité relationnelle. Ceci pour dire que ce ne peut être que par erreur que nous projetions ces aspects sur les états du réalisé.

## 1.16 NOTIONS DE DOMAINES CONTRACTUELS DANS L'ENCOURS DES RÉALISATIONS COSMIQUES

Rappelons le champ d'application qu'on donne au principe d'individuation depuis la théorie des ensembles. Des applications simples de la théorie des ensembles posent l'évidence que s'il existe des partitions propres à un domaine fondé sur des substrats physiques, alors le codomaine qui le complète représente l'ensemble de ce qui existe étant tout autre que physique. En sorte que la complémentaire du continuum physique contient, non seulement les codomaines du réalisé d'une autre nature que physique, mais encore l'inépuisable potentialité des associations mixtes qu'on peut former entre ces codomaines qui sont réputés pour être contractuellement irréductibles entre eux. C'est ainsi que parmi ces continuums autres que le continuum physique, il en est un qu'on appelle spirituel, simplement parce qu'on le définit comme étant fondé sur des substrats propres à l'expérience qu'on a de l'esprit. Il apparaîtra évident que le contenu de ce continuum-là ne peut être tenu pour tangible selon des propriétés physiques, c'est-à-dire que, sauf en référence au dogme matérialiste, ce serait un non-sens d'en chercher des preuves d'existence tenues à des manifestations physiques puisque, par définition, **il s'agit d'un contenu en éléments desquels, précisément, on discrimine la nature particulière de celle propre au domaine de la physique.** Il en est de même pour la réalité psychique qu'on définira en rapport à des substrats propres à l'expérience de la psyché, et non sur ce qui est du domaine de la physique, ou celui de la spiritualité.

Ceci posant les aspects contractuels des trois codomaines fondamentaux du processus de réalisation métamorphique du Cosmos, abordons ce qui en découle à être riche de nouvelles possibilités conceptuelles. Il s'agit des **contractualités** de seconde espèce, c'est-à-dire celles advenant comme conséquence des réunions opérées entre certains aspects appartenant aux ensembles formés de caractères contractuellement irréductibles. Dans le principe, rien n'empêche, apriori, de définir les caractéristiques d'autres **modes d'être** depuis des **propriétés d'avoir**, qui adviennent de réunions diverses entre tous les modes d'existence déjà réalisés. Autrement dit, concevoir d'autres domaines

intermédiaires, depuis le seul examen des réunions entre des ensembles déjà connus, ou bien discriminés. Par exemple, pour attribuer des caractères spécifiques à des modes d'être avec un certain **avoir** dans les caractéristique pouvant résulter en particulier de l'intersection des réalités physiques aux réalités spirituelles, il suffit de réunir des éléments appartenant à chacun des deux domaines, pour former de nouveaux ensembles susceptibles de caractériser des domaines mixtes intermédiaires, réalisés ou potentiels. En sorte qu'on puisse concevoir, de la réunion de certains des caractères antagonistes appartenant à chacun des premiers domaines, la capacité d'être et d'avoir se retrouvant dans les caractéristiques attribuables au mixte. C'est le cas par exemple de la vie, de la personnalité, comme de toutes choses données aux progressions depuis le moyen de transformations métamorphiques organisant des caractères élémentarisables appartenant aux ensembles primaires.

Avant de considérer le principe des différentes associations en substances et en essences qu'on peut former par exemple entre **ayants** matériels et entre **étants** spirituels, il paraît important de remarquer que la disposition n'implique pas la relation: «Si le domaine matériel, aussi tout autre domaine...», car il faut encore que ces autres domaines soient potentialisés à pouvoir compléter l'état du réalisé. Cette disposition ressort de la relation:

$$(\forall y) (\exists x) Rz \text{ vraie.}^{23}$$

Le résultat logique est à dire qu'étant donné la réalité du domaine matériel, il existe au moins un autre domaine à lui être opposable, en l'occurrence, le domaine spirituel. Cela peut être démontré en ce que la disposition  $(\forall y) (\exists x) Rz$  vraie, n'implique pas que la déclaration  $(\forall x) (\exists y) Rz$  soit également vraie. Par contre, il importe de remarquer que l'on peut écrire:

$$(\forall x) (\forall y) R \rightarrow (\forall y) (\forall x) R, \text{ et } (\exists y) (\exists x) R \rightarrow (\exists x) (\exists y) R$$

Relation que l'on mettra en parallèle avec le concept de l'inépuisabilité des potentialités de réaliser tout domaine d'espèce

---

23. Relation qu'on peut lire: «Étant donné tout objet-événement 'y', il existe au moins un 'x' tel que la relation 'z' soit tenue pour vraie.».

finie, variable et relativable, en raison de ce qui le fonde se pose complémentirement [absolu-infini-immanent] en existence. Dès lors la subsistence de l'**étant par essence** dans l'**être substantialisé** soumis à son **devenir accidentel** au travers de son relationnel individué participatif d'une entropie ni nulle ni, infinie, autorise les références du propos aux conditions de nécessité et de contingence, de possibilité et d'impossibilité, faisant que les sortes d'états d'être et d'avoir sont subsumables par un donné en existence quant à leur subsistence, en tant que l'existence échappe à toute espèce d'attribution des sortes thétique et antithétique, autant qu'à toute fonction relationnelle et toute mesure relative de grandeur. Si la relativité de l'étant (ou du devenant) se manifeste par un **faire** auquel il est possible d'apposer des attributs révélateurs de son avoir (son acquisition), l'existence, elle, ne se fonde pas sur le principe de manifestation. Il s'agit en conséquence de tenir la notion d'existence, ses classes de dimension, et leur cardinalités, d'une manière qui soit antérieure à toute occurrence verbale d'une quelconque copule à un quelconque prédicat.

#### 1.17 LES INSUFFISANCES DE LA DISCRIMINATION LOGIQUE DANS LES LANGUES NATURELLES

Avec le *Cahier 4* concernant l'ontologie, nous aborderons ce qu'il faut discriminer entre être et exister, et que l'on a confondu dans la doctrine de l'existentialisme. Pour l'immédiat, il est possible d'apercevoir cette insuffisance de discrimination jusque dans les textes de l'Antiquité. Par exemple avec la Bible (*Exode 3, 14*), quand Yahvé se désigne lui-même par l'expression: 'Je suis celui qui suis', c'est-à-dire comme étant non seulement distinct de la déclaration d'être spécifique des 'créatures' qui sont susceptibles, pour **être**, de passer par les effets d'une instance performative s'instaurant du non-être à l'être, tel que  $\bar{\mathbb{E}} \rightarrow \mathbb{E}$  en exprime le devenir, mais encore du **non-être de l'être**  $\bar{\mathbb{E}} \subseteq \mathbb{E}$ , et de l'intersection vide **ni être et ni non-être**  $\bar{\mathbb{E}} \cap \mathbb{E}$ ; en sorte que la plénitude formée du rapport entre **être et non-être**,  $\bar{\mathbb{E}} \cup \mathbb{E}$ , puisse aussi se trouver affirmée. Autrement dit, c'est en référence à ce dernier rapport que l'inconditionnalité ontique de l'absolument en soi distinguant la déité se pose

primordialement à toute relation, comme à toute genèse. Donc cela de quoi seul procède toute quantité, comme toute qualité, d'abord en tant que source du continuum divin *existé* au continuum de l'expérience de l'existence qui se trouve quant à lui conditionné à des états de faire être et d'avoir desquels procèdent les archétypes de réalisation cosmique, puis le créé au Cosmos, et enfin les réalisations ultérieures depuis le moyen complexificateur de relations entre microcosme et macrocosme dans le principe des individuations de faire, d'être et d'avoir au monde. Cette disposition entendue telle que le subabsolu auquel convient l'expérience de l'existence se trouve être le destinataire du perfectionné au monde depuis le procès réalisateur dans la possibilité d'épuiser continument des potentialités de réalisation. Ce continuum mixte entre l'absolu et le relatif, le fini et l'infini, le variable et l'immanent, représente l'inconditionnelle union subabsolue intemporellement instaurée entre le parfait par constitution et le perfectionné passant par son instance performative de réalisation.

Déjà, pour ARISTOTE, il y eut des déterminations qui appartiennent à l'**étant** sans être l'**être** et sans être non plus le **non-être**. Il donnait ainsi les quantités, les qualités, les relations (actions et passions), les situations (être dans le temps et être dans l'espace indirectement par son avoir), et tout ce qui se surajoute à l'**être** pour former l'**étant**. On saisit mieux ce discriminé à l'aide des deux nuances de la négation du grec classique qui permettent de distinguer ce qui n'est pas, tout en restant possible ( $\mu\eta$ ), de ce qui ne sera jamais ( $\omicron\upsilon$ ), et donc impossible. Notons que lorsqu'on dit qu'untel est cela ou comme ceci, on infère ce qui le fait être, non qu'il est. Ce faisant nous avons à discriminer d'un côté des attributs partageables par interrelations fondées sur le principe de substance entre tous les êtres, de l'autre l'individuation opposable en essence à son altérité depuis un donné en existence.

Combien donc ces anciennes notions que nous tentons d'approfondir depuis la théorie des ensembles ne sont pas nouvelles! Et l'on ne sait ce qui en est la principale cause –l'insuffisance du langage, le manque de formalisation du concept, ou les deux–, pour que cela ne fasse pas encore l'unanimité dans l'épistème contemporain. Cependant, s'il est vrai que la plupart des questionnements

philosophiques traversent les siècles, se renouvelant, s'étoffant, dans un discours continument perfectionné, et depuis lequel état, jamais, on ne peut apercevoir le terme, alors il n'est certainement pas vain, aujourd'hui encore, de chercher des supports conceptuels susceptibles de mieux cerner des sens et d'élargir continument leurs sphères de relations dans l'**étantité**: ce caractère de l'étant, ou ce qui fait qu'on pose l'**étant** par rapport au **non-étant** au travers du processus qui sous-entend la substance comme sous-jacente aux faits de *devenir* en vue d'*être*. Cette substantialité qui perdure comme substrat au niveau microcosmique en dépit de la perte des *faits d'être* au niveau macrocosmique (substance qu'on peut poser comme existant à l'origine à passer au travers des substrats, et donc aussi au terme des complexifications permettant les relations d'être accompagnant les strates systémiquement réalisées entre microcosme et macrocosme), se situe à l'opposé de la nature de l'**étant** dans l'intégration de son essence propre, tout en consistant en des apparences subsistantes d'**être** depuis des effets substantifs durant l'instance performative d'acquisition.

Dans l'immédiat, force est de conclure de ce que le principe d'organisation systémique, établi entre un certain nombre de strates substratives et superstratives, représente une condition pour *être* qui semble différencier l'**être** de l'**étant**, mais que les insuffisances du langage laissent dans le vague, entraînant de surcroît les insuffisances de portée des conclusions logiques. La pertinence du propos demande donc encore à se trouver fondée étant confortée par les aspects de la prééminence temporelle des agents dont on a possibilité de prédiquer, car l'unique relationnel dont on use en logique est invariable. Ce qui entraîne que le relationnel est en logique invariable vient de ce qu'on pose dans l'absolu le rapport à des instants actualisés détachés du procès réalisateur, ce qui ne permet pas de suivre, au travers les variations réelles d'objet, **une vue unitaire du tout à surdéterminer la totalité individuée intermédiaire**. Le constat d'un instant de l'état auquel il est fait implicitement référence reste en effet étranger à la **chose vraie considérée en référence à la somme des variations d'état**. Autrement dit, si la logique est séquentielle depuis l'examen de ce qui s'actualise en série, il manque à la surdéterminer de ce qu'on aperçoit du potentiel des relations entre chaînes parallèles de

conséquences temporalisées. Et cette aperception du tout à surdéterminer la phénoménologie du total n'apparaît possible que si l'on distingue ce qui n'est pas, mais qui reste possible ( $\mu\eta$ ), de ce qui ne sera jamais ( $\omicron\upsilon$ ) pour être seulement virtuel, ou non potentialisé. De même des affirmations à distinguer les formes relatives qui sont conditionnellement abaléitiques, d'un absolu, source aséitique nécessaire du relativable.

De plus il est une autre notion souvent omise des opérations logiques circonscrites au phénoménologiquement actualisé: l'état de vacuité tenant au domaine du prédicable à l'instant originel des actualisations spatiotemporelles de faire, d'être et d'avoir, n'est pas interchangeable sans incidence avec le statut de ce qui est vide de toute présence existentielle, **ou de tout donné en existence en vue d'être**. S'il y a bien *tabula rasa* à l'origine  $t_0$  de la temporalité tenant aux prédicats applicables aux transformations du contenu métamorphique du Cosmos, il n'y a pas, aussi, absence de contenu. C'est là, essentiellement, la distance sémantique pouvant discriminer le concept de néant de celui du chaos (distance semblable à celle qui discrimine entre l'anexistence en deçà du non-être). C'est en continuité que la sous-jacence existentielle des êtres et des choses qu'implique à permettre l'expérience de l'existence, semble-t-il sans ambigüité, qu'êtres et choses se forment par relation (Cf. § 4.15); l'ainsi formé pouvant investir le manifesté, mais pas obligatoirement.

C'est en tout cas de cette disposition relationnelle qu'il advient qu'on puisse attribuer différentiellement aux êtres des caractères en rapport à leur altérité. En sorte qu'il semble qu'on ne puisse faire l'économie d'une notion d'ensemblement depuis le degré de cardinalité de l'**étant**. Pour pouvoir être par sa seule présence, dans une distinction à l'être qui advient pour cause de son relationnel à l'altérité, la condition de l'étant se pose dans le monde par procession entre l'unicité originelle et un énième fractionnement dans le principe d'une pluralisation nominale, toujours dénombrable. Cela dit, bien évidemment, dans le cas où les instruments véridictionnels dont on use pour orienter des opinions sur la réalité n'aient pas conduit la pensée à la conclusion de la génération des êtres et des choses *ex nihilo*, c'est-à-dire originellement depuis rien,

dans la confusion sémantique entre le processus de génération et celui de la transformation subséquente du généré.

On distingue ici l'individuation essentielle à constituer des pluralités d'être nommables en soi hors ce qui distingue chacune par son relationnel à l'altérité, ou bien numérotées, en tant qu'advenant depuis le niveau hiérarchisé des relations. En sorte qu'on conçoive que chacun puisse être le 'énième' dans la nomenclature ayant pour référentiel une instance temporelle de telle expansion spatiale, et simultanément 'un tel' étant pris en soi sans référence de présupposition à son altérité. Parallèlement, l'individuation en des substances –ce qui devient en acquérant depuis un **faire** singulier– se prête à prédication attributive. Ici, on privilégie le principe d'identification (distinct du principe d'identité de la nominalisation) depuis tout relationnel de l'individué à son altérité. C'est de cette disposition qu'on vise en logique déclarative le relatif depuis l'usage d'un référentiel pseudo-absolu de la déclaration '**A est**, par rapport à l'opérateur '**A est différent**. La discrimination à permettre par exemple de distinguer 'le ciel est bleu' en identifiant la relation d'être bleu du ciel, sans que ce bleu soit le ciel, n'est pas sans conséquence d'omettre qu'il en va ainsi de toutes les attributions octroyables à chacun, en ce que celles-ci ne peuvent appartenir en propre aussi à chacun; comme il n'est pas plus sans conséquence de confondre le devenant particulier causé depuis son devenir à l'altérité, de l'être nommable étant individué par scissiparité de l'originel Un.

Nous inférons de cette disposition que l'**individuation substantielle** a une expansion extensive tenant aux propriétés de l'espace, quand l'**individué essentiel** a une expansion intensive tenant aux propriétés du temps. On retrouve là une notion nécessaire, à savoir l'inséparation du côté pile d'avec le côté face dans la considération existentielle sur l'axe endocosme /exocosme, en ce que l'expansivité dans le sens extensif fait référence au principe des richesses différenciatrices dans le relationnel interrelatable, alors que dans l'autre elle tient à la profusion disséminatrice du généré depuis l'absolu. Il apparaît que si toutes ces notions sont aussi inutiles en physique, que les concepts de quanta peuvent l'être en métaphysique, les unes comme les autres apparaissent d'une

importance extrême en vue d'une métascience encore à construire. Nous les évoquons ici dans la mesure où certains lecteurs seraient intéressés de les approfondir, notamment à la lumière d'une richesse encore insoupçonnée de l'application du domaine du sémiotique dans la théorie des ensembles.

#### 1.18 LE CHAMP DU PRÉDICABLE ET LE DOMAINE DE L'INDICIBLE

Le problème de la vérité des propositions confrontées à l'état des connaissances, qui ne peuvent cesser dans leur progression, vise à démontrer le fondement de nos structures attributives. Nous cherchons dans ce but à établir formellement que la structure de nos attributions est non contradictoire, au sens large du terme. C'est ainsi que dans la théorie des ensembles, on peut définir, en tant que moyen d'appréhension, un ensemble borné quelconque, en situant celui-ci comme élément appartenant à un ensemble plus général. De cette disposition vient l'idée de la nécessité d'énoncer un axiome holistique de la théorie ensembliste, par lequel tout surensemble formé d'éléments formant discontinuité d'espèce finie, relative et variable, a pour borne inactualisable un contenu complémentaire *in extenso*, de continuité non relativable et immanente.

Pour bien saisir cette proposition, on avancera l'analogie de la possibilité indéfinie de nombrer, comme suite transfinie, quand cette possibilité indéfinie dans le transfini se pose en raison de l'entendement d'une nécessaire infinitude, non pas fictive par analogie au zéro qui, lui, est contingent à l'intersection entre grandeurs négatives et positives, mais bien comme inépuisable source existentielle des discontinuités d'être et d'avoir. Tout comme le cas particulier du nombrable permet d'atteindre au concept général de transfinitude dans le champ indéfini du limité, ce n'est que de l'entendement d'universaux que le caractère de subabsoluité permet le concept de singularité dans le relativable.

Une telle théorie holo-ensembliste a pour application l'étude de la structure globale du principe d'ensemblement, de façon à autoriser l'analyse critique des fondements métathéoriques du principe des nombres (les quantificateurs), du principe des sémanticités (les

qualificateurs), ainsi que celui des fonctions (les fonctions depuis des indicateurs valoriels ou tensoriels de variation d'état). Pour ce faire, on avancera le lemme que voici, précision nécessaire à poursuivre notre raisonnement:

Soit 'D' un certain domaine de la réalité bornée, et 'A' le formalisme attributif appliqué à 'D', en sorte qu'à un objet 'd' de 'D' s'applique une proposition 'A<sub>(a)</sub>' qui soit tenue pour vraie par rapport à 'D'. Existe alors dans l'univers du discours sur la réalité, un formalisme attributif supplétif de 'A' qui s'applique à la complémentaire de 'D'.

C'est en partant de cette proposition que l'on doit pouvoir montrer que si la réalité représente le partage d'un ensemble partiel 'Q' en 'n' classes disjointes  $C_1 \dots C_n$ , (toutes composantes intermédiaires issues des contractualités irréductibles que représentent les domaines de la physique, de la psychique et du spirituel,) alors existe pour complémentaire dans un holo-ensemble 'H' une classe comportant **un unique élément** noté  $C_H Q$ , auquel s'applique un contenu qu'on ne peut borner et qui échappe au formalisme oppositif d'espèce thétique (thèses /antithèses), nombrée (diminution /augmentation) et fonctionnelle (effets attendus contre effets stochastiques).

Proposons-nous, avant de poursuivre, de concrétiser la notion de ce domaine existentiel ayant comme partition l'ensemble de la réalité bornée à laquelle est applicable notre système des attributions fondées sur la polarité entre thèses et antithèses. Que montre l'observation de la nature? Qu'il se produit progressivement un surcroît de réalité advenant avec l'écoulement de la temporalité, et cela, proportionnellement aux systémations d'un substrat qu'on supposera, jusqu'à preuve contradictoire, toujours donné originellement en existence (référence au principe de conservation et non à celui de la génération spontanée). Ou, moins prosaïquement, qu'il existe le partage d'un ensemble donné en existence parcellaire s'énonçant dans le prédicat de finité en 'n' classes disjointes telles que la suite  $C_1, C_2, \dots, C_n$ , et en tant que chacune de ces classes peut comprendre indéfiniment 'n' éléments; en sorte qu'on puisse toujours poser en partage les ensembles finis en 'n' classes disjointes de 'n' éléments chacune.

On constate que ce partage est dans la nature effectué en 'x' strates de systémicité, dont le nombre reste indéterminé, mais ne peut être que fini en référence à toute actualisation. Et ce nombre est indéterminé, non seulement eu égard à la considération de l'ensemble de l'Univers (le potentiel et le réalisé), mais encore en considération de la seule présente actualisation de l'Univers, puisqu'on n'a pas l'expérience du terme **omicron** susceptible de marquer la borne inférieure dans le microcosme, ni du terme **omégon** censé marquer la borne supérieure en organisation, dans le macrocosme.<sup>24</sup>

Constituons cependant un ensemble de cette totalité d'éléments systémisés entre une limite infinitésimale et la limite de la plus grande organisation possible (celle qui se trouve potentialisée avec la croissance en organisation des individus intermédiaires investissant dans chaque sorte des éléments de complexification du réel). La chose est possible puisque l'on considère la réalité comme la somme des réalisés, à laquelle s'ajoute les potentialités du 'à réaliser' susceptibles de caractériser une réalité achevable, et que cette somme est toujours bornée, quelle que soit l'ampleur de son devenir. Alors existe pour complémentaire de la somme des ensembles finis 'f', un unique élément 'non-f' qui ne se prête pas à partage, et vis-à-vis duquel la totalité des ensembles finis 'f' assure le rôle d'élément neutre; un rôle semblable, nous le verrons plus loin, à celui que tient le zéro vis-à-vis des quantités limitées.

Seul, semble-t-il, ce concept a la capacité de supprimer l'effet paradoxal d'après lequel la coordination d'un nombre fini d'axiomes, exprimé dans un langage formel également limité, est incomplet vis-à-vis de l'ensemble intuitif d'une entièresité du relativable. En effet on peut poser:

ensemble des thèses  $\leftrightarrow$  incomplétude du relativable,

si la condition 'ensemble des thèses' est interchangeable avec l'ensemble des énoncés compatibles à **propos** du domaine des réalités visées qui sont finies à indéfiniment progressives. Le

---

24. Omicron marque l'ultime degré de division 'réalisé' dans la substantialisation de la réalité. Omégon représente la borne opposée de la réalité réalisée, et désigne par conséquent l'organisation susceptible de transcender le niveau de réalisation de notre propre strate de réalités.

rapport de l'ensemble des thèses (prédicats de définité dans la relativité), et sa complémentaire (l'absoluité dans l'infinité), est exprimé dans la relation suivante (si '•' représente tous les connecteurs de la **condition de possibilité** à la **condition de nécessité**):

thèses • antithèses  $\leftrightarrow$  complétudité du relativable.

Dans cette expression, la complétudité du relativable dans la condition de possibilité indéfinie du fini, réfère à la condition de nécessité d'une complémentaire absolue et infinie.

La cohérence dans les attributions relatives des énoncés exprimés dans un langage fini doit évidemment comprendre, de façon implicite ou explicite depuis toute possibilité de partitionnement effectuée ou effectuable, à ce qui est sous-jacent d'une entièresité complémentaire *in extenso*. En ce sens que chaque prothèse aux concepts de l'univers des existants individués, doit être conforme aux signifiés déjà inclus dans les sémanticités définissant les attributions d'être, d'avoir et de faire de ces existants-là. Ceci dans le but évident que les rapports à un terme nouveau ne constituent pas une contradiction au contenu épistémique qui s'en trouve être l'antécédent. Par contre, ce qu'on mettra dans la complémentaire à l'ensemblement des individués finis, relatifs et variatifs, ne saurait être par nature que complémentaire. Dans cette disposition, il apparaît évident que ce qu'il est possible de connaître, soit ' $\sum_{\infty}^{\infty}$ ', est distinct du connu, soit (a, b, c..., x), pour répondre à la relation:

$$(a, b, c, \dots, x) \subset \sum_{\infty}^{\infty}$$

Mais, selon DAMASCIUS,<sup>25</sup> le fait que l'on puisse ajouter l'ensemble du connu, à l'ensemble de l'inconnu connaissable (les potentialités cognoscibles), autorise de surdéterminer cet ensemblement par l'inconnu inconnaissable qui seul pose la condition d'incognoscibilité à fonder le domaine de la cognition. On comprendra que l'intention d'une semblable disposition est de faire en sorte que ce soit bien le connu qui appartienne à l'univers du connaissable, et que l'actuellement potentialisé, qui est susceptible d'accroître le connu actuel, soit bien pris sur l'inconnu actuel de l'espèce

---

25. *Traité des Premiers principes*, édition 'Les belles lettres', tome I, première partie.

cognoscible. Ce qui permet d'entendre que l'activité mentale, qui consiste à clôturer un épistème particulier, implique la notion d'incomplétude du clôturé, et que c'est l'ainsi clôturé par la pensée qui comprend pour partition extérieure au clôturé quelque chose qui est réputé complémentaire dans le même caractère. Par suite, si le clôturé par la pensée comprend ce qui est de nature relativable, finie, variable (ce qui a la faculté de se prêter à transformation), alors sa complémentaire ensembliste comprend ce qui est de même nature en l'état de non individualité, que surdétermine encore l'incognoscibilité en existence du domaine transfini, subabsolu et invariant: il est à distinguer, par rapport au dicible, le domaine de l'indicible. Cela est avancé en sorte que, quelles que soient les extensions énonciatives en direction de l'infini, de l'absolu et d'un terme d'achèvement du savoir, le dernier état atteint reste toujours d'espèce finie, relative, et pouvant encore varier par l'adjonction d'une expérience énonciative qui en complète encore le sens, qui soit bien évidemment en deçà de l'indicible coïncidant au statut omniscient.

Considérons, relativement au propositionnel épistémique, quelques aspects déduits du rapport qui précède. Selon l'énoncé de LEIBNIZ,  $x \leftrightarrow y$ , ( $x$  est interchangeable avec  $y$ ) si tout ce qui peut se dire de ' $x$ ' peut se dire aussi de ' $y$ '. Alors, plus particulièrement aux 'coordonnées' du travail mental dont on a déjà invoqué les inférences, on distinguera:

**Dans les opérations effectuées entre des nombres**, ' $x$ ' est réputé **égal** à ' $y$ ', seulement si la quantité ' $x$ ' est égale à celle de ' $y$ ' (la comparaison est déclarée inégale dans le cas contraire);

**Dans les opérations effectuées sur des sémanticités**, ' $x$ ' est **identique** à ' $y$ ' seulement si chaque attribution (propriétés, qualités et valeurs) afférente à ' $x$ ' a nommément son exacte contrepartie dans ' $y$ ', ce qui fait que la signification dans ' $x$ ' est indistinguable de celle qui accompagne ' $y$ ' (il y aura inidentité dans le cas contraire);<sup>26</sup>

---

26. S'il fallait se convaincre de l'avantage à discriminer ainsi ce propos, qu'il me suffise de relever l'illogisme d'enseigner à l'université que «l'infini actuel représente le paradoxe

**Dans les opérations effectuées sur des fonctions relationnelles**, on déclarera que ' $x$ ' est causalement **remplaçable** par ' $y$ ', seulement si tout effet produit par une quelconque relation à ' $x$ ' est le même qu'avec ' $y$ ', (ils seront irremplaçables l'un par l'autre dans le cas contraire).

Le constat d'égalité et d'inégalité, d'identité et d'inidentité, de remplaçabilité et d'irremplaçabilité, concernent les types d'opérateurs propres aux codomaines du clos, donc à pouvoir définir ce qui est d'une nature processuelle, parcellaire et différenciée. Il est alors capital d'en considérer l'ensemblement à être métaphysiquement complet. Sériions les domaines de cet ensemblement réputé complet. Il peut ressortir de l'univers des opérations propositionnelles, qu'on effectue au premier degré de simplification :

- $\{=\}$ , suivant la coordonnée lue : égalité, identité, remplaçabilité;
- $\{\neq\}$ , la face opposée du premier cas dans les trois référentiels particuliers, soit inégalité, inidentité, et irremplaçabilité;
- $\{=\cap\neq\}$ , ni l'un et ni l'autre, comme interface vide, restrictivement à ce qu'on examine ici: cela qui se place comme intersection néantaire entre l'épistème et sa complémentaire;
- $\{=\cup\neq\}$ , c'est-à-dire l'un et l'autre à pouvoir exprimer la plénitude in extenso entre le complémentairement unicitaire du continu, coordonnée à l'ensemblement généralisateur de la discontinuité de tous les cas particuliers.

D'où l'univers épistémique (figure 1.16), en sorte que l'affirmation d'une thèse sous-entende de nier l'antithèse depuis le rapport:

$$(x \neq y) \rightarrow (x \neq \bar{x}) \text{ et } (x \neq \bar{y}), \text{ tel que } x \subset \bar{y} \text{ et } y \subset \bar{x}.$$

---

d'*inégalité des infinis*». D'évidence il y a confusion dans les contenus donnés à examiner, puisqu'en l'occurrence il s'agit d'**inidentité** entre au moins deux infinis par ailleurs **égaux** entre eux.

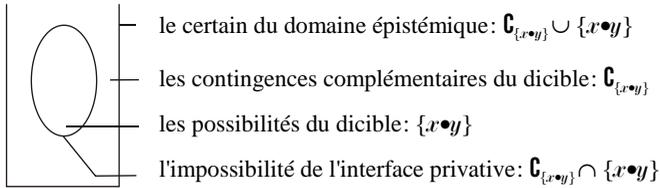


Fig. 1.16 Diagramme de VENN de l'univers épistémique.

Là se tient en effet le principe de discrimination sémantique. On peut dire quelque chose de ' $x$ ', à la condition d'avancer des éléments du savoir qui puissent distinguer ' $x$ ' **de ce qui ne constitue pas ' $x$ '**, c'est-à-dire ' $\text{non-}x$ ', comme ensemblement de tout ce qui n'est pas à distinguer ' $x$ '. En sorte qu'en posant ' $x \neq y$ ', on surdétermine cet énoncé avec l'implication que ' $y$ ' est contenu dans ' $\text{non-}x$ ', (que ce qui est autre se trouve à l'extérieur de l'épistémiquement distingué; autrement dit le distingué qui, pour advenir comme tel, s'oppose à l'ensemble de son altérité). Car ' $y$ ' est élément de ' $\text{non-}x$ ', tel que si l'on considère ' $\text{non-}\{x \bullet y\}$ ', ce ne peut être que dans le rapport à distinguer ' $x$ ' et ' $y$ '.

Il apparaît alors que la relation primordiale à retenir comme la plus complète afin de définir le champ du travail de discrimination intellectuelle est  $\{x \bullet \bar{x}\}$ , en ce que ' $\text{non-}x$ ' caractérise de façon indistincte **tous les autres éléments qui n'appartiennent pas à ' $x$ '**. En sorte que c'est depuis un tel rapport en particulier que peut être déplacé un élément appartenant à ' $\text{non-}x$ ' susceptible de poser le rapport contrastant les caractères distingués dans ' $x$ '.

La raison de la disposition qu'on évoque est dans l'intuition que le rapport  $\{x \bullet \bar{x}\}$  implique, quel que soit le contenu de ' $x$ ', un surensemble auquel appartient ' $x$ ' et sa complémentaire ' $\text{non-}x$ '. Si l'ensemble ' $x$ ' peut contenir un seul élément à l'origine métamorphique du savoir, ou une indéfinité d'éléments considérés avec la potentialité de son devenir (au moins une signification et au plus une pluralité de concepts dont on ne peut déterminer le terme), alors la proposition  $\{x \bullet \bar{x}\}$  est propre à

définir, en tout moment intermédiaire, la relation du couple contractuel quelconque de ce qu'on examine. D'où il ressort en l'occurrence que le caractère de pluralité du délimitable est issu d'une contrepartie indéterminée contenant l'illimitation d'espèce sémantiquement étrangère à ce qu'il est possible de résoudre dans la pluralité indéfiniment agrandissable du sens. En définitive, pour pouvoir poser l'attribution ' $x$ ' distincte de 'non- $x$ ', il faut qu'un ensemble ' $\mathbb{H}$ ' surdétermine les deux espèces séparées l'une de l'autre. Cet ensemble ' $\mathbb{H}$ ' est par définition l'ensemble plein, ou l'ensemble d'entière *in extenso* répondant à l'expression:

$$\mathbb{H} \setminus \{x \cup \bar{x}\} = \emptyset$$

' $\mathbb{H}$ ' signifie, selon la coordonnée aspectée par la pensée, soit infini, soit absolu, soit invariante plénitude. Mais ces conditions doivent être considérées comme étant séparées seulement à cause du processus discriminatif inhérent à la pensée. **Car ' $\mathbb{H}$ ' se tient en réalité d'une façon unicitaire au delà des trois caractères séparés les uns des autres, en contrepartie des discriminés indéfiniment pluralisables caractérisés par les faits individués d'être fini, relatif et conséquemment de pouvoir varier.** Donc en rapport à une toute autre signification que le rapport circonscrivant dans la pensée à l'état séparé l'infini, l'absolu et l'immanence, depuis le lieu des considérations expérientielles de ce qui est relatif, variable, et limité. Pour conséquence immédiate, c'est 'non- $x$ ' qui contient en existence transfinie et subabsolue la potentialité des fonctions et des attributions relatives, ainsi que leurs grandeurs. Mais pour cause de considérer négativement en existence le tiers exclu, la doctrine matérialiste qui prévaut aujourd'hui avec l'avènement des technosciences rejette hors le réel ce qui répond par non, basant la prédiction du conséquent dans les limites du phénoménologiquement reconduit. Disposition intellectuelle qui entraîne de devoir considérer ailleurs et au futur seulement cela qui se réduit au prolongement du même.

Les significations qu'on peut assigner aux termes utilisés apparaîtront au fur et à mesure que de meilleures discriminations en contrasteront les différences de manière signifiante. Dans

l'immédiat, nous pouvons nous contenter de concevoir ce qui est réputé transfini dans l'interface entre l'infini et le fini. Ce continuum mixte préside alors à l'agrandissement indéfini du limité, en tant que réalité concrète. De même nous pouvons concevoir que le domaine subabsolu, source de la poursuite indéfinie des acquisitions attributives depuis des relations entre toutes individuations, se pose de façon concrète comme le mixte entre le relatif et l'absolu. Enfin, nous concevons que le domaine des perfectionnements (les transformations métamorphiques du monde dans le sens des progressions) marque le champ des fonctions dans l'inépuisable diversité des limites actantielles.<sup>27</sup> Au contraire du présupposé de quelque chose depuis rien, cette disposition a pour conséquence que les potentialités de perfectionnement prennent leur sources dans ce qui est perfection par constitution propre, ou invariative, d'où est que l'épuisement du potentialisé apparaît pour toujours une quasi impossibilité, en référence à l'une quelconque des actualisations spatiotemporelles.

Comme '*x*' contient ce qui existe étant fini (bornable), relativable, variant (qui se prête à transformation, autant qu'augmentation et à diminution en raison son statut d'incomplétude), il apparaît que c'est de 'non-*x*' qu'arrive la phanicité d'une indéfinité d'éléments finis, à la manière d'une relation sans terme d'une *trans*-formation inachevable dans son tout (les parties complexifiées apparaissant seules localement achevables). D'où l'on fait reposer *a minima* le fonctionnement de la réalité du Cosmos par l'intermédiaire de domaines mixtes entre les deux extrêmes que représentent la classe néantaire et celle de l'entièreté *in extenso*:

ABSOLU	INFINI	IMMANENT
subabsolu	transfini	perfectionné
<b>RELATIF</b>	<b>LIMITÉ</b>	<b>VARIANT</b>
sub-relatif	sub-fini	imparfait
<i>neutre</i>	<i>point</i>	<i>indifférent</i>

---

27. Actantiel: référence à la nature de l'activité. L'activité comme produit de l'actant, pouvant être apriori de toute nature à composer des proactions, actions et réactions dans le domaine des contractualités intermédiaires entre les réalités physiques, psychiques et spirituelles.

## 1.19 SUR LES TROIS COORDONNÉES DU RAISONNEMENT

Il y a, peut-être, une seconde manière d'aborder le problème pour parvenir à la compréhension des mêmes significations. On a pour habitude, dans le but de décrire la réalité, d'user de signes propres à définir:

- des termes de relation, au travers des fonctions actantielles;
- des termes de quantification, avec les nombres;
- des termes de qualification, avec les sémanticités;

C'est de cette disposition que nous pouvons dire d'une manière générale qu'une proposition répond:

- à la problématique QUI et CE QUI (impliquant la notion d'être et de ce qui est) depuis le dénombrement des sujets donnés en subsistance, et leur nominalisation distinctive, en ce sens qu'êtres et choses sont en eux-mêmes dénués d'attribution, mais sont les sujets de cela qui se prête à prédication;
- à la problématique QUOI et EN QUOI (impliquant la notion d'avoir à l'être et à ce qui est) par le moyen des distributions sémiotiques (la représentation du possédé par les individualisations examinées) et sa répartition en grandeur depuis des estimations relatives: comme telles apparaissent les propriétés, les qualifications, les vertus, distribuées et mesurables relativement entre porteurs d'attributions;
- aux signes de fonctions de relations transformatrices entre sujets et objets vus en tant qu'agents et patients en référence au principe de variation des prédicables, que représente le mode explicatif (implicite ou explicite) du questionnement POURQUOI et COMMENT (ce sont les deux volets du questionnement corrélant l'implication de faire).

Notons que depuis un propos métascientifique, l'Univers est considéré comme relation intégrative de QUOI à QUI, laquelle considération est à tenir que la chose (individuation nommable) ne peut être sans aucun être (l'être entendu de même comme individuation nommable, et en tant que ce qui est s'instaure comme le produit de l'être), et réciproquement, l'être ne peut obtenir sa réalité relationnelle sans avoir à permettre la prédication de son relationnel. En sorte que considérer séparément en pensée les deux

sortes doit être regardé comme une abstraction. Tout autre est la vue physicaliste qui considère l'Univers ainsi qu'un objet sans raison d'être, en répondant aux seules interrogations du questionnement limité à QUOI, auquel reste uniquement subordonné le COMMENT des théorisations.

Voici tracé le cadre général d'une pensée inclusive et intégrative. Mais l'imprégnation des mentalités contemporaines incarne tant une préhension des seuls aspects physiques d'un environnement exocosmique, que la disposition qui précède demande un éclairage nouveau pour ne pas rester un inutile verbiage. Pour l'essentiel, il s'agit de comprendre que ce n'est pas la substance soumise à accident dans le corporel qui est responsable de la nature insécable à établir l'individué, mais son essence soumise à détermination grâce au substrativement corporéisé. De sorte que c'est de la conjonction d'une substance soumise à accident dans le principe de transformation à entropie ni nulle ni infinie, et d'une essence soumise à détermination par dissémination ontologique, que résulte le formé en réalisation dans le tissu de l'Univers passant par le moyen des transformations métamorphiques orientées. Les forces de la maintenance environnementale du formé en substance sont alors à permettre l'épanouissement du **spécifiquement formé** en essence avec l'individué. AVICENNE déjà sut que l'individualisation des âmes, et donc aussi leur multiplication générique, dépend en cela du corporel depuis leur incarnation, quand la finalité de l'animique arrive de déterminations incorporées dans la vie individuelle. Le même principe de formation d'entités en différents domaines de réalité entend par exemple que les idées représentent des *atomisations* par la substance de la psyché depuis des dépenses en énergies spécifiques, dans une analogie aux substrats moléculaires des corps matériels depuis la substantialisation physique, mais qu'on ne les tient pas, ainsi que les autres aspects de la nature, autodéterminées. C'est donc en considération de ce que le devenir d'un être (nature naturée naturante), ou d'une chose (nature naturée), n'a pas de réalité relationnelle sans un avoir passant par la corporéité d'un agent spécifique, que nous reprenons la démonstration engagée supra au § 1.18.

Soit 'A' et 'B', un dénombrement à propos de l'élémentarisation du questionnement portant sur 'QUI', avec 'x' et 'y', deux discriminés distributifs du questionnement 'QUOI'. Posons:

$$(B \mid y) A \text{ et } (B \mid x) \rightarrow (x \mid y) A$$

L'expression impliquant 'A' un sujet et 'x' un prédicat, demande à être reliée par une copule, par exemple '∪'. En sorte que l'expression:

$$A \cup x \neq \emptyset$$

soit vraie, seulement si le sujet existe et que quelque chose de prédicable dans les possibilités d'être, d'avoir et de faire puisse lui être attribué. À noter que la **relation est possible entre sujets possédant des attributs distincts (autres), ou identiques (dans le cas du même, puisqu'il y a alors distribution relative)**. Dans les deux cas, 'x' passe par le prédicat attribué à l'être 'A'.

La problématique du questionnement édifiant l'épistème d'un savoir, circonscrit dans son champ uniquement les propositions spécifiques de concepts formés depuis des contenants délimitables de réalité. Ce peuvent être des quantités non-nulles, mais toujours finies (bornées), d'attributions non-neutres, et jamais avancées par l'absolu (restant relatives), impliquées en des relations qui ne sont pas afonctionnelles, sans pour autant être jamais omnifonctionnelles, c'est-à-dire dont la résultante est limitée en tant qu'effet moindre que celui allant avec une action qui serait omnipotentielle, sans être cependant totalement privé d'effet. Autrement dit en sorte que, étant rapporté au savoir, le contenu épistémique et son fait qualificatif se distinguent bien d'un vide à propos de la réalité, autant que d'une plénitude omnisciente complémentaire donnée en coïncidence à l'existence subabsolue, transfinie et invariative, comme source du relativable (rappelons qu'à ce niveau on relie ce qui est parfait par constitution, à ce qui épuise ses potentialités de perfectionnement). C'est dans cette disposition que l'on connaît les conditions de l'adéquation intellectuelle que sont:

- **la complétude**, en tant qu'au terme des travaux conceptuels restreints à un contenu borné de l'Univers n'est censée subsister aucune différence entre ledit contenu réel et sa représentation;

- **la finalisation** de l'actualisable comme spécifique de la possibilité de finir l'énonciation de la représentation d'un état borné de réalités;
- **la compatibilité**, par lequel terme on désigne la cohérence au sein du même discours, en sorte que l'on puisse poursuivre l'adéquation conceptuelle entre signifiés et signifiants.

Soit, en référence à ces conditions, la coordination entre une théorie des nombres appelée mathématique, une théorie des sèmes appelée sémiotique et une théorie des fonctions actantielles, nommément la systémique. En tant que des moyens convergents d'approche et, donc, comme moyens conflués en un concept synthétique à propos du réel, on peut proposer le fondement du théorème de **la condition de complétude des énoncements** de la façon restrictive que voici. Pour que la représentation holiste d'une réalité limitée advienne, il faut en impliquer l'expression depuis le concours de termes quantificationnels, qualificationnels, et varificationnels, de manière à ce que les résultats des opérations de la raison, qui consistent en la synergie entre de tels éléments dans le raisonnement, restent toujours provisoires et améliorables vis-à-vis de l'entièreté de l'Univers.

En tant qu'application aux vertus des fonctions, desquelles arrivent des valeurs de relation opérées entre le principe quantitatif du dénombrement des individuations, ainsi que la mesure dimensionnelle de leurs étendues, et le principe d'attribution assignable depuis des cas particuliers, chaque élément de la transformation métamorphique se trouve, à tout moment de l'instance performative de l'Univers borné (fini), étant subordonnable au raisonnement d'une instance parallèle, de sorte nombrative (les variables quantifiantes) et qualitative (les variables qualifiantes), en des implications varificatrices (les variables fonctionnelles), s'installant entre des antériorités, qu'il est possible de temporellement remonter jusqu'à l'origine du premier effet, et dans l'autre sens, atteindre des postériorités jusqu'à un dernier **effet performatif** sanctionnant l'état finalisé de la compétence acquise, restrictivement à l'épuisement des potentialités de perfectionnement en référence au considéré.

## 1.20 DE L'APPARTENANCE DU PARCELLAIRE DANS L'ENTIÈRETÉ D'UNE UNICITÉ *IN EXTENSO*

Examinons ce qui fonde le concept d'individuation, ou plus précisément, les discontinuités de faire être et avoir sous-jacentes d'une continuité existentielle. De façon générale, nous pouvons appuyer la proposition sur le lemme pouvant ressortir de la théorie des ensembles. Soit 'E' étant un ensemble, {E} est une partition de 'E'. Un ensemble des parties de 'E' autre que {E} représente une partition de 'E' si aucune de ses parties n'est vide, si la réunion de telles parties est 'E', et si deux parties distinctes quelconques sont disjointes. Car au premier abord, c'est en référence à ce lemme, qu'il paraît possible de rendre homogène le discours sur la réalité exocosmique. Ou plus précisément, le discours à propos de la réalité phénoménologique, discours censé représenter la subsistance plus ou moins éphémère des individuations fondées sur des substrats s'échelonnant en strates de complexification progressive du microcosme au macrocosme. Mais nous avons montré au § 1.15 que cette réalité ressortant du principe de transformation n'a en soi aucune existence. Sa subsistance ressort des oppositions dans le principe de transformation autour d'une origine nulle pour les quantifications, une origine sémiotiquement vide pour les qualifications, et une origine afunctionnelle (entropie infinie) pour l'organisation. Il faut donc considérer une source ontologiquement existentielle du donné à transformation: ce qui se fait étant et ayant à reposer sur des interrelations se prêtant à hétérogénéisation dans un milieu spatialisé. Afin de rendre compte d'une telle antécédence existentielle à permettre des évolutions dans le principe de transformation depuis la théorie des ensembles, considérons l'axiome que voici:

Il existe un élément noté '0' (zéro), tel que pour tout 'x',  $x \pm 0 = x$ . Cet élément nul est le seul jouissant de la propriété de neutralité. En sorte que si l'on ajoute ou que l'on retire cet élément nul à ce qui est individué étant borné, cela n'en change pas le résultat.

Considérant qu'un ensemble borné a pour cardinal un nombre fini d'éléments –nombre indéfiniment extensible, mais qu'il est toujours

possible de décompter—, alors existe pour tout ensemble formé en tant qu'actualisation bornée quelconque, la complémentaire dans l'ensemblement auquel ce sous-ensemble appartient. Une complémentaire qui, précisément pour être complémentaire, est à devoir surdéterminer les possibilités actualisatrices. On peut montrer d'un point de vue global (holiste) qu'il existe un seul ensemble contenant un élément unique qui n'est élément d'aucun autre, et que cet ensemble a pour propriétés complémentaires d'être: 1° **Infini**, autrement dit, auquel il est possible d'appliquer pour cardinal un substitut au nombrable, en tant que terme propre à définir ce qui existe au delà le transfini particulier du dimensionnement indéfiniment agrandissable du bornable; 2° De n'être **pas relativable**; 3° De n'être **pas subordonné au principe de variation**. D'où l'axiome complémentaire au précédent, par lequel il existe un unique élément de contenu *in extenso* noté '∇' (pour représenter la classe unicitaire, non bornable (le contenant illimité), domaine de l'absoluité et de l'immanence), vis-à-vis duquel aucune opération ne change le contenu:

$$\nabla \pm x = \nabla.$$

En sorte que toute quantité bornable 'x', et ce, quelle que puisse être sa taille, ajoutée ou retirée à l'ensemble *in extenso* '∇', n'en change pas le terme. Vis-à-vis de l'ensemble *in extenso*, un ensemble se prêtant à extension (n'étant pas entier, puisque relativable), joue alors la fonction d'élément neutre. Par ailleurs il peut être posé que  $\bar{\emptyset} = \nabla$ , **ce qui permet de définir la classe de l'entière in extenso comme la seule qui soit opposable à la classe vide**.

Aussi, avec pour convention les signes:

- '∅' = classe vide (sans contenance);
- '∴' = classe des sécables, toutes choses individuées bornées (contenants limités) du domaine des propositions relativables se prêtant à variation;
- '∇' = la classe unicitaire, non bornable (le contenant illimité), domaine de l'absoluité et de l'immanence;

les relations qui précèdent ont pour résultat capital l'expression générale d'inclusion:

$$\emptyset \subset \therefore \subset \nabla$$

Jugeons de ce en quoi le donné à transformation du réalisé –ce qui est, a et se fait en référence à la modalité de partiellité– est l'image incomplète procédant d'une source plénière d'existence *in extenso*. Intuitivement, le concept de partiellité quantitative, comme celui d'attribution qualitative, conjoint la notion de partiellité à celle de possibilité variative dans le sens du complétable et le sens inverse d'une diminution, cela entre les interfaces que sont, dans un sens l'adimension d'une existence *in extenso*, continue non bornable, et son opposition nulle dans l'autre. Avec le principe de finitude, le limité se pose comme une partie propre de l'infinitude de l'infinité. De même dans le principe de fonction actante, la notion de mutabilité progressive, inscrite dans le principe d'une limitation des effets, ressort comme liminairement coexistante d'une omnipotentialité. Et enfin, faisant référence au principe attributif des propriétés, des qualités et des vertus: la somme indéfiniment complexifiable des attributions relatives appliquées à la subsistence des discontinuités relatives de faire être et avoir ressort encore comme ensemble inclus dans le statut unicitaire d'existence auquel s'applique le substitut non relativable de l'attributivité.

Au contraire de concevoir l'origine des évolutions dans le principe de transformation sur une existence nulle, les conditions qui précèdent, par lesquelles on pose rationnellement l'existentialité ontologique du donné à transformation, ressortent encore logiquement de la disposition que voici. Si 'I' désigne l'infinité de la modalité existentielle d'entière *in extenso*, et 'F' la finité de la modalité de partiellité appliquée au caractère relativable de la subsistence individuée, avec 'V', la déclaration d'universalité, et 'E' la déclaration d'existentialité, alors on peut poser en écriture logique ce qui définit rationnellement **la condition d'appartenance de toute partiellité existentielle à une plénitude du même genre, et non pas son appartenance originelle à la classe vide de toute existence** depuis l'expression:

$$\forall_x [I_{(x)} \rightarrow F_{(x)}] \cap \exists_x [I_{(x)} \cap \neg F_{(x)}]$$

À partir de la déclaration 'a' existe par expérience, fait suite l'induction nécessaire à la compréhension de ce que 'a' est une

partie, en tant qu'image partielle de 'A', tel que si ' $a < A$ ' et ' $a \in A$ ', alors ' $A \rightarrow a$ '. En clair, si pour tout sous-ensemble 'a' plus petit que 'A', tel que 'a' soit une partie de 'A', alors les propriétés de 'a' dérivent et sont conséquemment déclinables depuis l'existence à permettre 'A'. D'où l'énoncement de ce que l'expérience des transformations d'existence parcellaire 'a', déduite du manifesté aux sens, **implique le concept d'existence complémentaire phénoménique 'A', et tel que cette existence se définisse comme la source des propriétés dans 'a'**.

On peut encore par expérience du limité, qui est à varier relativement à son environnement, concevoir un ensemble constitué de la totalité des individuations dans le genre. Soit comme variable 'x', la propriété d'être et d'avoir relativement, et avec  $E (P_{(x)})$  l'ensemble des parties ayant cette propriété. On conçoit alors que l'ensemblément propriatif se démarque à reposer sur une unicité existentielle *in extenso*. La jouissance d'une unicité existentielle *in extenso* appartient à la complémentaire de 'E', en raison de ce que l'on peut toujours donner en extension des membres d'une famille de la façon suivante. Si 'x' est une propriété des éléments de la discontinuité dans les apparences relatives d'être et d'avoir de l'ensemble 'E', et que nous en limitons la déclaration à soit 'x' vrai, soit 'x' faux; nous pouvons définir un ensemble 'H', ainsi que schématisé avec la figure 1.17, dont la partition 'E' implique  $C_H E$ , assimilé à 'non E'.

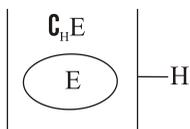


Fig. 1.17 L'ensemblément *in extenso*.

Notons qu'avec le déclaratif 'x vrai' ou 'x faux', on assimile communément deux aspects dont l'un va avec la dynamique qualificative des idées dans le principe des antinomies signifiantes (elle concerne la production des identificateurs au travers des sémanticités consistant en thèses et antithèses, **qu'on traduit en tant que manque ou absence de ce qui adhère à l'idée**), relativement à l'autre aspect faisant le continuum des multiplicités individuantes discontinues, par lequel on considère une dynamique

des idées individualisatrices en tant qu'effets quantificateurs, positifs et négatifs du même: l'augmentation nombrée et la diminution corrélatrice des nombres négatifs autour de zéro. Aussi il importe de garder à la pensée que dans les deux cas considérés, **il ne s'agit aucunement de ce qui arrive par manque d'existence à l'origine, mais de cela qui est produit en opposition dans le principe de l'annulation des conséquences**: la chose parcellaire apparaissant négative seulement en opposition positive à autre chose de parcellaire.<sup>28</sup>

De ce qui précède, il semble important de considérer la problématique d'appartenance relative à pouvoir décider de ce qui *est* et *a* au monde. Si dans un ensemble, 'non-x' représente la complémentaire de 'x' en tant que partition, d'une façon inconfondable avec la classe de contenu nul, et tel que tout autre que 'x' se trouve contenu dans 'non-x', alors, la notation de quelque chose en extension du domaine 'x' est à pouvoir déclarer 'y', à partir de la notation d'inclusion 'y  $\subset$  non-x'; **étant de plus entendu que 'x' se prête encore aux discriminants logiques d'être définissable comme 'x vrai' ou 'x faux'**, dans le domaine des contradictions qualificativement véridictives et des oppositions propriatives.

En effet, l'intersection  $E \cap \mathbf{C}_H E = \emptyset$  est vide, puisqu'il n'y a pas un élément qui puisse à la fois appartenir à 'E' et à  $\mathbf{C}_H E$ ; alors que la réunion  $E \cup \mathbf{C}_H E = H$  est exhaustive. À cette condition, si  $\mathbf{C}_H E = (y \mid y \in H \text{ et } y \notin E)$ , alors ' $\mathbf{C}_H E$ ' désigne la complémentaire dans 'H' de 'E' qui contient l'ensemble de 'y' et de 'non-x' appartenant à 'H' sans appartenir à 'E'.

Le raisonnant étant appliqué en référence au contenu de l'Univers, si 'E' était vide, sa complémentaire serait 'H', en raison de ce que la  $\mathbf{C}_H \emptyset$  ne peut qu'être 'H' lui-même. Mais 'E' **n'est pas vide puisqu'il contient les éléments d'existence limitée** qu'on reconnaît de l'expérience de nos relations dans le principe d'individuation, ou de partiellité existentielle. Si 'E' était plein, 'E' serait 'H' lui-même. Alors ce serait la complémentaire qui serait vide. Mais l'ensemblément 'E' **ne saurait représenter une plénitude in**

---

28. Cf. KANT, *Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeurs négatives*.

***extenso*, puisqu'on lui reconnaît la propriété d'extension.** 'H' représente alors l'existence qui surdétermine conséquemment et effectivement 'E', **même si, par principe, il est impossible de l'actualiser en référence à n'importe quel moment des expansions en notre continuum des individuations variables, relatives et partielles.** Par conséquent, cette disposition implique de concevoir que le continuum en lequel les discontinuités de ce qui existe partiellement, étant de contenu limité, relatif et variable, constitue un contenu à jamais partiel de ce que contient le continuum d'existence *in extenso*, dans la continuité modale d'infinité, d'absoluité et d'immanence.

## 1.21 COMPRENDRE LA RÉALITÉ CONTRACTUELLEMENT

Comme avec ce que nous venons de définir supra il s'agit d'un concept qui aura des répercussions essentielles tout au long de cet ouvrage, mon lecteur m'accordera de vouloir en développer la compréhension. Il m'apparaît en effet important de saisir que, pour être limitée et relative, la subsistance fait référence à **des éléments discrets d'attribution dans les prédicats aux individuations d'être, d'avoir et de faire**, quand ce qui en est le surdéterminant absolu et infini fait à l'encontre référence à une continuité inattributive d'existence, comme source de toute discontinuité distribuée d'attributions dans les relations d'être et d'avoir qui sont à permettre **l'expérience de l'existence**.

De cette disposition, si l'*existé* au monde des relations n'est pas parfait par constitution originelle, alors il est dans la condition de perfectibilité tenant au prédicat de performance, en vue d'un statut de compétence, jusqu'à achèvement en réalisations d'être, d'avoir et de faire, par épuisement des potentialités de perfectionnement. L'inachèvement antériorisant l'achèvement implique, sans quiproquo, une capacité de varier autant dans le sens d'un accroissement interne de réalisation, que dans celui d'une expansion externe. Ce qui fait que ni l'achèvement, ni l'inachèvement, ne représentent des caractères qu'on peut appliquer à l'existence complémentaiement absolue. Cette existence absolue n'a conséquemment en elle-même aucune potentialité, tout en ne pouvant pas ne pas être la source des potentialités de chaque

individuation performative dans les prédicats parcellaires de devenir et d'acquérir depuis un **faire** approprié. D'où est que le caractère d'immanence existentielle puisse nous apparaître comme surdéterminatif des attributions varifonctionnelles de toute expérience parcellaire de l'existence en référence au temporel. À un contenu non spatiotemporalisable d'espèce [infinie-absolue-immanente] s'opposent l'adimensionnalité de l'instant et de l'espace nul, comme absence en contenu existentiel. En sorte que, médiativement aux deux sortes invariatives, tous les éléments sont spatiotemporellement finis, relatifs et variatifs. Et pour conséquence, ils sont seuls à être quantifiables, qualitatifs, et fonctionnels (effets attendus dans leurs variations des états métamorphiques). Pour situer le potentialisé en l'interface entre une existence inconditionnée conditionnatrice et une existence soumise à des conditions, voici un exemple tout à fait concret afin de souligner le caractère de continuité pseudo-unicitaire allant avec la complémentaire de tout ensemble délimité, seul à se prêter à prédication sous forme d'éléments discrets spécifiques du réalisé. Si nous en croyons ARISTOTE, la voix peut être soit audible, soit inaudible, comme le regardé peut être visible, ou bien invisible. Ce faisant, c'est à concevoir qu'on ne puisse, sans mélanger les genres, appliquer le caractère d'invisibilité à la voix et le caractère d'inaudibilité au vu. Cependant que depuis les conditions d'appartenance circonscrites plus avant, l'ensemble partiel de ce qui est audible à pour complémentaire tout autre. Conséquemment cette complémentaire contient l'inaudible d'une façon encore homogène aux caractères de **visibilité et d'invisibilité**, en tant que formée du tout autre que l'audible. Arrangeons, pour le comprendre plus aisément, un ensemble des deux sortes sémantiquement discrètes et disjointes. En examinant le diagramme de la figure 1.18, nous pouvons voir que l'audible et le visible, ces deux sous-ensembles qui sont ici discriminés, ont bien pour complémentaire l'état informel aux caractères tenus dans leurs antithèses.

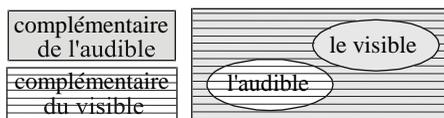


Fig. 1.18 Exemple montrant le statut isomorphe d'inclusion dans la complémentaire antithétique d'un ensemble discret.

Les conditions sont, avec 'A' pour 'audible' et 'V' pour 'visible':

$$A \setminus V = \{x \mid x \in A \text{ et } x \notin V\}$$

Sachant que  $\bar{A} \cap A = \emptyset$ , en sorte que  $V \subset \bar{A}$ , on a le cas d'un ensemble inclus dans la complémentaire d'un autre ensemble. Aussi, en discriminant l'audible de l'ensemblement d'au moins une autre sémantacité et d'au plus toutes, l'inaudible comprend tout à la fois l'ensemble des différents sens déjà discriminés à être autre que l'audible, et ceux potentiellement discriminables. Par conséquent, étant donné une thèse quelconque, nous pouvons généraliser le présupposé prévoyant que des relations collectivisatrices lui sont applicables depuis des démonstrations ensemblistes d'appartenance.

Assurons-nous qu'un tel ensemblement vérifie la structure complète conforme à 'l'univers des éventualités' de BERNOULLI. Soit 't' une thèse pouvant être quelconque, et  $\bar{t}$  son antithèse. Par construction  $t \neq \emptyset$ , tout comme  $\bar{t} \neq \emptyset$ , c'est-à-dire que ni la thèse et ni son antithèse ne représentent des partitions vides. Par conséquent, dans l'univers des éventualités, la thèse n'est **événement certain** seulement qu'en relation à son antithésie, et cela tel que l'univers des éventualités rapporté au propos est représentable par l'ensemble des combinaisons:

$$P_E = [\{t \cup \bar{t}\}, \{t\}, \{\bar{t}\}, \{t \cap \bar{t}\}]$$

Dans cette expression,  $\{t\}$  est la thèse et  $\{\bar{t}\}$  l'antithèse. Or, si l'on peut, sans inconvénient, se suffire des seules thèses et antithèses dans les usages qu'on fait des langues naturelles, en métascience, les relations signifiantes des deux autres aspects sont indispensables en ce que  $\{t \cup \bar{t}\}$ , qui représente 'E', l'union de la thèse à son antithèse, est inévitable par rapport à l'introduction de  $\{t \cap \bar{t}\} = \emptyset$ . L'intersection vide identifie en effet l'événementialité réputée être ni thèse et ni antithèse. Ces dispositions sont rapportées sur le diagramme de VENN de la figure 1.19.

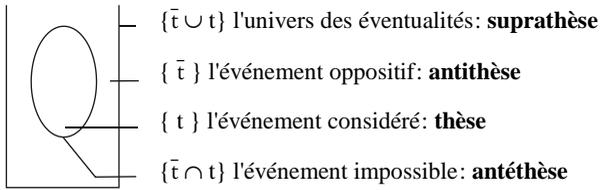


Fig. 1.19 Structure d'un sens.

Il est encore possible de concevoir que, si toutes les relations collectivisantes en 'x', avec 'x' n'appartenant pas à la thèse, sont comprises dans l'ensemble complémentaire depuis la relation logique ( $x \mid x \notin T$  et  $x \in E$ ), alors l'antithèse à chaque thèse considérée contient bien l'inépuisable champ des sémantisables. Notons que ce qui est ici avancé en rapport au champ du sémantisable peut l'être en ce qui est des fonctions et des propriétés arrivant entre agents spécifiques d'un faire particulier.

Ces choses étant précisées, nous pouvons maintenant commencer d'introduire rationnellement le raisonnement susceptible de dépasser la logique du tiers exclu. En partant de la structure du sens soumise à 'l'univers des éventualités' de BERNOULLI, il suffit de recourir à une méthode connue pour, depuis le constat d'existence partielle dans le principe d'opposition et de contrariété relative du multiple, arriver à déduire l'entière *in extenso* dans le principe d'unicité existentielle. Nous avons montré (Cf. figures 1.13 à 1.15) que les étendues mathématiques, sémiotiques et systémiques représentent les aspects cognitifs du moyen performatif de réalisation allant avec la dynamique des oppositions et des contradictions individualisatrices. Mais c'est à ne pas omettre l'autre face visant les effets attendus de contractualités et synergies de l'individué dans l'organisation visant le tout au delà de la totalité. Or, remarquons que l'analyse des caractères, qui peuvent être quelconques dans un treillis de BOOLE, se pose en association avec les aspects contraires d'une image miroir. Depuis l'exemple de la représentation allant avec la figure 1.20, considérons donc un treillis constitué de trois ensembles limités nommés (P, Q, R), et leurs oppositions ( $\bar{P}$ ,  $\bar{Q}$ ,  $\bar{R}$ ).

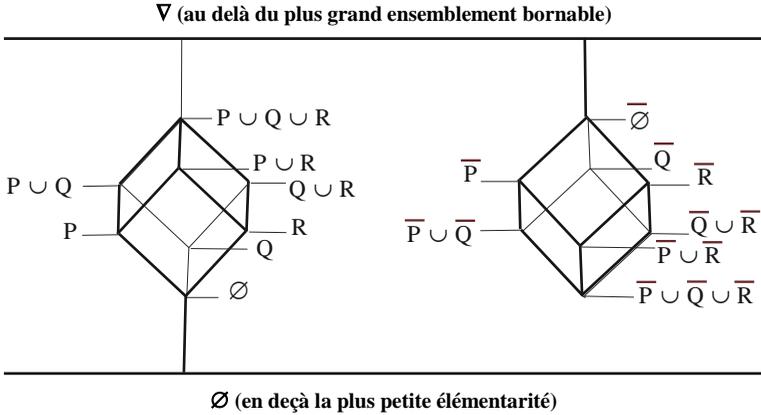


Fig. 1.20 Treillis de BOOLE des données variables entre  $\emptyset$  et  $\nabla$ .

Ces ensembles bornés sont délimitables par les termes ' $\emptyset$ ' de la classe vide et ' $\nabla$ ' de la classe complète, au sens de son inextensivité. Et toute suite d'ensembles limités qu'on peut ajouter ou retirer à ceux qui sont présentement actualisés avec (P, Q, R), s'inscrit entre les deux barres parallèles représentatives, respectivement, d'une classe vide et d'une classe complète *in extenso*. Plutôt que de compliquer le graphe en ajoutant une grande quantité de variables connues, éliminons au contraire un par un les termes de chaque ensemble distingué. Cela, évidemment, dans la simultanité du retrait de ce qui se trouve partiellement complémentaire des parties distinguées. Au terme de l'opération ne subsistera que ' $\nabla$ ' répondant au prédicat de nécessité, et de façon contingemment complémentaire, la classe vide ' $\emptyset$ '.

Deux extrêmes invariables délimitent le champ des possibles variations entre ce qui est absolument plein (le certain) et ce qui est absolument vide (le contingent). Ces extrêmes ne se prêtent à aucune transformation. C'est dans l'interface mixte que se trouve potentiellement générable une indéfinité d'individuations limitées, qu'il est possible, encore, de suivre depuis une indéfinité de transformations relatives, c'est-à-dire en tant que le contenu n'a de 'réalité relative' **que par rapport à une contrepartie manquante donnée en opposition.**

Mais la génération des possibles, fut-elle innombrable, et sa transformation subséquente, fut-elle immense depuis le relationnel contractuel entre éléments finis et leurs compléments oppositifs, ne constitueront toujours qu'une interface variable en contenu, interface posée comme le mixte à mi-chemin de l'ensemble plein *in extenso* et de l'ensemble vide opposé. Au delà du plus grand ensemblement d'éléments limités, rien n'est discriminable, tout nous apparaît isomorphe, voir amorphe (sans forme), ou informel (s'opposant au formel); cependant que nous pouvons parcourir le chemin contraire au précédent depuis des actualisations oppositives dans le principe des quantités, des significations, ainsi que des valeurs actantes, spécifiques du domaine variatif médian. En sorte que si l'on réunit en un seul ensemble fictif la totalité des éléments ainsi discriminés – ce qui est posé et sa contradiction – nous nous trouverons dans la situation de la figure 1.21.

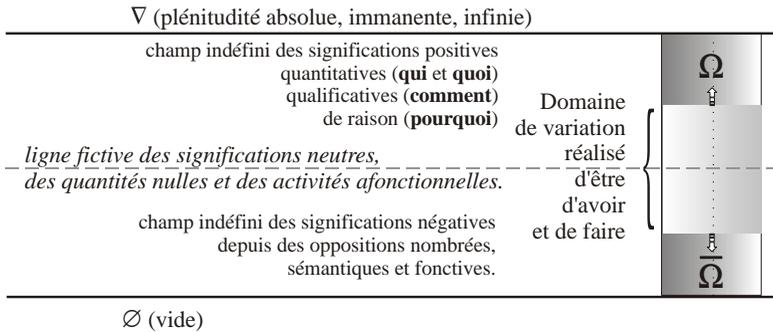


Fig. 1.21 Graphe du domaine des possibilités de varier.

Comment peut-on maintenant faire apparaître que le contenu mixte donné à mutabilité ne peut en aucun cas se trouver fondé sur lui-même? Ce ne peut être que l'impossibilité de réduire à elles-mêmes les quantifications, qualifications et fonctions actales qui est à pouvoir le montrer. Et cela peut se réaliser semble-t-il depuis la considération que voici. Pour tout ensemble ' $\Omega$ ', on peut définir une fonction de choix ' $f$ ', en sorte qu'on associe une partie **non-vide et non-complète** (c'est-à-dire limitée) ' $x$ ', à ' $\Omega$ ' qui est de nature limitée pour être constituée d'éléments du même genre. Cet élément distingué ' $x = f_{(x)}$ ' dans ' $\Omega$ ' appartient à ' $X$ '. Mais la seule opération consistant à distinguer l'aspect relatif de ' $x$ ' implique de

distinguer l'aspect complémentarément relatif que représente ' $\bar{x}$ '. Plus particulièrement, ' $x$ ' peut être un nombre positif, et dans ce cas ' $\bar{x}$ ' est le même nombre négatif. ' $x$ ', peut être une thèse, alors 'non- $x$ ' est son antithèse. Cela peut être encore une valeur d'action ' $\bar{x}$ ' (ce qui fait la raison d'agir comme vecteur en force, effort, ou lutte, et qui détermine une activité), alors ' $\bar{x}$ ' correspond au mouvement inverse en tant que condition qui s'y oppose positivement.

Notons que la simplification graphique du diagramme ci-dessus ne met pas en évidence la différence entre la ligne d'intersection fictive entre oppositions relatives, par rapport à la classe vide en opposition à la plénitude *in extenso*. Quoique apparentable par certains égards, la ligne fictive marquée 'zéro', neutre et afunctionnelle entre oppositions relatives, est différente de la classe vide ' $\emptyset$ ', conséquente de l'opposition à ' $\nabla$ ' qui représente la plénitude absolue, immanente et infinie. Mais c'est de la même façon que le domaine de la pluralité des individuations relatives indéfiniment agrandissable en quantité, en signification, et en fonctions actantes, diffère à la fois de la classe unicitairement pleine ' $\nabla$ ' et de la vide ' $\emptyset$ '.

## 1.22 LA TRADITION ÉSOTÉRIQUE ET LES RACINES DU PRÉSENT PROPOS

Il peut apparaître intéressant de se demander, maintenant que nous voici parvenus au résultat qui précède, s'il n'existe pas un rapport entre la tradition ésotérique de la métaphysique classique et le propos dont on tente une approche métascientifique. Cela dit dans le sens où l'on constate aisément semblable coïncidence entre une reconnaissance ancestrale, inductive et intuitive, antérieurisant l'expérimentation scientifique, tant peuvent être troublants certains rapprochements. Un exemple flagrant de cette disposition est la connaissance des propriétés octroyées aux plantes médicinales. Certains des plus avancés des laboratoires pharmaceutiques vont jusqu'à faire aujourd'hui l'inventaire des ressources traditionnelles auprès des indigènes des contrées les plus reculées de la planète, exploitant ainsi le fonds des intuitions remontant la nuit des âges, aux fins d'une économie en expériences technoscientifiques de laboratoire. Donc de même en métascience, il serait possible par

hypothèse, non pas à user des matériaux du passé en vue de l'historicité du domaine métaphysique, mais les utiliser comme levier des progressions théorétiques du sémiotisable, en opérant des déductions rationnelles basées sur d'intuitives inductions antérieures, qu'on trouve éparses dans les cultures.

Qu'il me suffise de citer le curieux rapport à ce qui précède du savoir des cabalistes! Pour autant que j'en comprenne les significations, les cabalistes connotent les *sefira* –ces premiers strates d'êtres *existés* de la Source Unique de toute existence– par la notion de finitude au sens de:

- *mispar*, le dénombrable et le mesurable;
- *sipour*, ce qui se prête à narration signifiante;
- *safar*, qui veut dire frontière, mais qu'on pose en tant que seul l'interfaçage entre ce qui est différemment individué est à permettre le principe de relation, que celle-ci procède du fonctionnel ou de l'accidentel.

Formalisme que l'on retrouve avec les compositions ensemblistes de la constitution tripartite de l'âme humaine, en tant qu'organisation médiane donnée homologue de ce qui relie en nature le macrocosme au microcosme avec:

- *néchama*, l'esprit, ou souffle divin (les âmes nommables et dénombrables);
- *rouah*, la psyché mentale réticulant les significations entre agents de la qualification;
- *néfech*, l'âme somatique, ou vitale, qui remplit le rôle d'interface manifestable aux autres êtres.

En chaque religion, semble-t-il, on peut apercevoir une continuité processuelle entre l'Un, émanateur originel, et le multiple, l'émané, qui montre une réalité parente du principe des compositions génératrices indéfinies du mixte dans le processus d'individuation, mais qu'on distingue dans une différence ontologique radicale depuis le processus de dissémination. Il semble que l'on puisse connaître d'expérience le contenu des choses finies et relatives, ainsi que le formalisme des rapports entre les êtres et entre les objets, mais que nous ne pouvons connaître aussi par l'expérience sensible le rapport d'une totalité des choses individuées à leur tout uni, ni le rapport aux multiples aspects de cette unité du tout à

l'édifice qui s'en trouve être la source complémentaiement existentielle l'Un absolu. Disposition qui représente l'abîme entre la possibilité de savoir chaque chose (les choses en leur continuité discrète d'être, d'avoir et de faire), et l'impossible connaissance complémentaiement d'une existence continue.

Dans ce sens, il semble introspectivement et introceptivement possible de concevoir du divin et des êtres divins pour cause de Dieu, sans pour autant qu'il soit possible d'apercevoir Dieu lui-même. Si le rayonnement émanant du Soleil prouve son être, sans qu'on ne puisse jamais avoir la perception du Soleil lui-même, nous faisons semblablement l'expérience de *l'existé* et non celle de la source du donné à exister. On peut dire encore que l'infinité est inexpérimentable au travers de l'infinitude, bien qu'elle puisse être conceptuellement indispensable comme source de finité du fini dont nous faisons l'expérience. Dans un même sens et semblable raison, l'incommensurabilité du vouloir échappe à l'expérience aux limites du voulu, en tant qu'il n'apparaît pas plus possible de se représenter le voulu sans des limites, que la source des conditions du limité sans une inconditionnelle illimitation. Au dire de PLOTIN, PLATON formula divinement une intuition apparentable en disant que: «De l'indivisible essence toujours identique à elle-même, et de la divisible substance en opposition dans le corporéisé, le démiurge fit, les mêlant, une troisième espèce: la complexification, source de toujours plus de réalisations au travers le principe d'individuation.»

Il semble bien, de ces exemples, que les classiques de la métaphysique peuvent fournir des matériaux se prêtant à théorisation moderne. Pour preuve de cette disposition, il me suffit de rappeler encore PLOTIN (*Ennéades IV, 3-2*), qui, voici bientôt deux millénaires, considérait deux sens du partitionné qui n'ont pas encore aujourd'hui reçu de discriminant lexical dans les langues naturelles, ni d'identification dans la théorie des ensembles. Plus précisément, de quoi s'agit-il? Dans son étude des âmes individuelles qu'il considère comme parties individuées de l'âme du Cosmos, il distingua le sens courant par lequel on parle des parties; 1° comme d'un assemblage du corporéisé (dans ce cas, elles sont inhomogènes au tout, quand l'homogénéité reste possible dans le rapport des parties entre elles); ou dans l'organisé (dans ce cas les

parties sont non seulement inhomogènes au tout, mais encore sont hétérogènes entre elles); 2° dans le sens d'une homogénéité au tout transmise à l'hétérogénéité des parties (à l'exemple des théorèmes considérés comme parties homogènes à la science). En sorte que cette disposition lui donne à distinguer le cas où l'âme individuée contient en puissance toute autre en procédant d'une homogénéité à l'âme cosmique, par rapport aux différences à tout autre de l'altérité à conditionner oppositivement son individuation séparée.

Aujourd'hui nous dirions qu'entre la divine présence intérieure restant insécable à l'Un, étant au centre de chaque âme personnalisée en de multiples séparations individuelles, le rapport est semblable à faire que tous les points d'une holographie sont identiquement impressionnés, alors qu'ils produisent chacun dans l'image obtenue de l'ensemble un effet différent. Le propos sur les âmes personnalisées par lesquelles est susceptible en chacune de passer **toute** la lumière de Dieu est en cela apparentable. Elle est distincte de l'image faite de grains de bromure d'argent diversement impressionnés, en analogie aux individuations exprimant une image **distribuée** du divin. Ce qui fait qu'une **entité** peut être individuée depuis sa substance, si par **identité** nous considérons cette individuation déixique à laquelle s'ajoute une distribution distinctive par morcèlement hétérogénéisateur des caractères individualisateurs, quand chaque **personnalité** représente l'autre facette que constitue cette identité à laquelle s'ajoute encore l'homogénéité au tout depuis une essence commune, celle de l'Un.

C'est semblable disposition qui permet à PLOTIN de rapprocher dans un même concept l'éternelle émanation des êtres dans le temps, en tant que les êtres assument l'unicité de leur créateur, et le concept d'émanantisme, au sens des stoïciens qui est morcèlement hétérogène du créateur sur le créé. Cette distinction suffit à saisir que Dieu puisse unicitairement rester intégralement dans l'absolu, alors que depuis cette continuité il s'effuse de façon discontinue en une indéfinité de présences individuées nécessairement complètes de lui-même: elles sont adimensionnalisables, notamment comme 'noyaux' subabsolus, transfinis, et invariants, dont les êtres sont les 'écorces' indéfectiblement finies, relatives, et variatives. Comprendre ainsi les conséquences d'une homogénéité du fini dans sa relativité

subséquente à l'infinitude et l'absoluité est une application suprathétique dont nous avons précédemment posé le fondement ensembliste au paragraphe 1.19.

Dès lors que nous reconnaissons le principe de ces implications ensemblistes, il convient de réexaminer quantité de nos présupposés. Très succinctement, par exemple, on peut évoquer les propriétés spatiales en tant que limitations en étendue ressortant d'un appréhendemement exoeptif de relations topologiques. Ces propriétés nous apparaissent maintenant comme des propriétés partielles et limitatrices, que surdétermine un niveau ubiquitaire des propriétés du principe d'étendue dans le subabsolu. Cela dit à éclairer que **l'étendue à l'infini ne représente que la modalité de transfinition du fini indéfiniment extensible en dimension, et non l'infinité elle-même, dont la nature complémentaire reste non spatialisable**. Le concept d'ubiquité discrimine à cette occasion les discontinuités localisées du limité, par rapport à l'existat inlocalisable du continu, en sorte que le principe de répartition spatiale se pose justement comme propriété limitante spécifique du discret (l'espace continu, réputé absolu, trouvant sa raison d'être en rapport à la modalité d'inconditionnalité existentielle).

Il en va de même du principe de temporalité par rapport à l'éternité. Pour être non-séquentielle et non-parcellaire, nous pouvons maintenant concevoir l'éternité au delà de la propriété d'ubiquité durative, c'est-à-dire englober un présent illimité, dans lequel arrive, comme étant partitionnable, la succession des actualisations, leurs durées séquencées entre une origine dans le passé et un futur indéfiniment poursuivable; alors même que l'absolu en existence ne se prête pas à temporalisation. Autrement dit, l'éternité permet la propriété de durée relative, celle qu'on exprime de façon circonscrite et translimitable dans les prédicats dont le principe de séquencement représente le caractère de limitation spécifique du temporalisé.

Comptant revenir sur ces notions de déixiques existentielles avec le *Cahier quatrième*, je ne m'étendrai pas plus sur ces aspects d'appartenance du partiel dans une entièreté surdéterminatrice depuis des applications de la théorie des ensembles aux qualitativités, quantitativités, et fonctions de relations. J'en évoque

ici le principe dans le but de faire apparaître la richesse des possibilités de générer des significations dans la théorie des ensembles, comme c'est déjà l'usage en mathématique.

### 1.23 STRUCTURE DES CONCEPTS QUI CONCRÉTISENT LE PROPOS MÉTAPHYSIQUE

Pour résumer le cadre holo-ensembliste évoqué dans les pages qui précèdent, notons que :

- **le concept de limitation** représente l'inclusion du limité dans l'illimité, tel que l'infinitude puisse discriminer l'attribution à l'infini du principe de finitude du limité. Si le fini est ce auquel, y étant ajouté ou retiré, change la dimension du contenu, qui restera toujours borné quelles que soient les grandeurs et les opérations envisagées, alors l'infini est ce auquel ces opérations ne changent pas le contenu qui reste invariable et non-bornable (donc de nature non spatialisable);
- **le concept d'identification** vise la relativité attributive allant avec l'individué, d'une façon inclusive dans la continuité du continuum absolu, nécessairement non relativable, le relatif s'appliquant à toute attribution du prédicat d'être, d'avoir et de faire entre interindividuations parcellaires appartenant aux incomplétudes du continuum particulier au discontinu;
- **le concept de réalisation** représente non seulement le contrat actantiel entre l'incomplétude du contenu réalisé depuis des occasions antécédentes et ce qui reste de potentialisé en réalisation complémentaire, mais aussi l'inclusion du réalisé et du à réaliser, en tant que compétence finalisée de l'Univers à finalement pouvoir permettre l'expérience de l'existence, qu'on pose en tant que partition expérientielle de la complétude existentielle immanente (intemporalisable) et *in extenso*.

En rapport au principe de durée, liminairement au procès réalisateur du monde, il y a, au travers des êtres, prééminence des potentialités réalisatrices sur le réalisé, pouvant donner l'illusion de ce que l'attraction du 'poids' du futur dans le travail de réalisation agissait sur les forces inertielles actualisées depuis l'effectué au passé. On conçoit ainsi un pouvoir vectoriel du temps d'être sur l'espace

d'avoir: l'occupation spatiale des choses. Le temps d'être s'accorde à la puissance spatiale, comme tenseurs indissociables du continuum spatiotemporel. On dénommera conséquemment **champ de gravité du temps** vis-à-vis d'un faire être toute suite adjacente au demi écoulement contenant l'effectué depuis la flèche du temporel allant du passé vers l'avenir. Rapporté aux bornes temporelles d'un état réalisé de quelconque nature, c'est-à-dire comportant une origine processuelle dans le passé, le potentialisé apparaît limité au futur, mais tel que la réalité finalisée par épuisement de son potentiel de perfectionnement soit illimité dans le futur. Cette illimitation applicable à la transduction du potentialisé dans le finalisé passant par ce qui advient au monde comme produit des êtres, bien sûr, ne concerne pas ce qui épuise le potentialisé dans l'instance de réalisation performative, puisque l'être, son avoir et son fait se transposent dans la continuité compétente succédant à cette instance.

Depuis ce schème, le champ de gravité du temps est à faire que la prépondérance du potentialisé à l'endocosme par l'esprit sur les inerties des états advenus à l'exocosme conduit le perfectionnement à contrebalancer les effets entropiques dans la dynamique des réalités réalisées. Mais cela qui se prête à variation dans le champ de gravité du temps peut s'étendre en direction de l'immanent, sans jamais atteindre au statut d'invariance. C'est dans ce sens que l'on peut concevoir, en systémique, le caractère indéfini de complétude actantielle, postérieurement aux instances performatives des réalisations cosmiques, cependant que, même par ce moyen, c'est-à-dire en tant que parachèvement indéfiniment poursuivable de la réalité par croissances successives aux univers, donc postérieures à leurs croissances en expansion, l'ensemble de la réalité interrelationnelle dans les prédicats d'être, d'avoir et de faire ne peut que rester pour toujours en deçà du contenu existentiel du continuum absolu-infini-immanent. En sorte qu'on puisse considérer une égalité algébrique entre l'existence *in extenso*, absolue et invariative en contenu, et l'indéfini du potentialisé en expérience de l'existence. En effet, cette égalité est pour toujours inactualisable et se conçoit pour être semblable au phénomène d'hystérésis entre les deux aspects d'un même contenu.

Le concept moderne de génération spontanée dit que le Cosmos s'autoproduit depuis un néant originel. Ce concept subsiste contre raison, à l'encontre de la logique des sémanticités dont on use à le montrer, puisque la moindre attribution au néant en dénature le sens, alors qu'on ne peut le confirmer par la moindre preuve d'expérience à en soutenir le dogme. C'est pourquoi nous tirons l'idée de fonder une théorétique applicable au domaine d'existence métaphysique, de l'application des théorèmes holo-ensemblistes, comme étant plus vraisemblable. Par ce moyen, tout énoncé sur notre expérience limitée d'une transformation métamorphique d'un donné à exister au monde reste soumise à la logique des complémentaires ensemblistes, et tel que nos concepts d'une expérience partielle fassent bien référence au principe d'être issu, en tant qu'éléments limités, d'un ensemble *in extenso* d'existence nécessaire, comme source des existats possibles.

La prémisse de la théorie métascientifique peut être trouvée en ce que l'on conçoit que l'utilité de la théorie des ensembles est d'avoir une applicabilité générale, et plus particulièrement, que se prêtent à la théorie autant des éléments quantificateurs depuis les nombres, que des éléments qualificateurs depuis les attributions, et des éléments réalisateurs depuis les fonctions. Ayant fait apparaître, plus avant, que le limité qui est tout à la fois indéfiniment agrandissable et diminuable avait pour complémentaire l'infini qui ne saurait ni augmenter, ni diminuer, sans contradiction sémiotique, je ne reviendrai pas sur l'axiologie des ensembles, relativement à l'application au domaine métamathématique, car des énoncés connus garantissent déjà l'existence d'un ensemble illimitatif fondant le concept des nombres. En sémantique se fait également sentir le besoin logique de garantir la pertinence des significations identificatrices des états individués d'être, d'avoir et de faire, dans un ensemble absolu d'existence. Sans cette disposition, nous ne pouvons, de même, appréhender aucun fondement ensembliste de la théorie des relativités sémantiques susceptibles d'exprimer des significations discrètes. Et de même en systémique nous verrons que, de façon semblable, on peut garantir l'existence du principe des variables actantielles par l'existence d'un invariant incausatif, pourtant cause du monde, comme résultat de la

loi de commutativité entre termes thétiques et antithétiques (Cf. § 2.6). Ceci afin de fonder la théorie des fonctions discrètes pour toujours complétables qui sont à rendre compte des seules transformations métamorphiques du monde.

Nous nous représentons un ensemble infini comme ayant la propriété d'inépuisabilité –ce auquel, y étant ajouté, ou retiré, ne change pas la mesure–, spécifiquement au prédicat quantitatif d'extension. De même un ensemble absolu a la particularité de ne pas se prêter à relativité attributive, tout en constituant l'inépuisable source des individuations se prêtant à relations expérientielles. En systémique, la considération d'un ensemble immanent fonde ce qui se prête à transformation progressive (ou régressive) des éléments en état d'association, depuis des moyens limités, seulement potentiellement illimités en référence à la flèche du futur (remplissant en cela le même rôle que le transfini par rapport à l'illimitation des nombres). Aussi, dans le cours d'une expérience d'être, d'avoir et de faire limitée et relative, ce qui **devient** et **acquiert**, ou l'inverse, ce qui **dédevient** et **désacquiert**, paraît tendre seulement, au travers des transformations relatives, vers l'organisation, ou son opposé, comme moyen. Le principe d'organisation du limité possédant le statut de compétence par épuisement des potentialités de perfectionnement dans l'incomplétude expérientielle interne, se prête ensuite, de fait, à parachèvement illimité. Ce processus de parachèvement qui est, semble-t-il, indéfini dans son tout comme intensivité endocosmique, représente (par rapport à une extériorité inachevable par expansion exocosmique) comme une image incomplète du statut d'unicité fonctionnelle donné pour omnipotentialité de **ce qui est par immanence** (le continuum d'invariance).

Par définition, un contenu a pour continuum l'absolu et l'infini si une application injective du contenu sur lui-même n'est pas surjective. Autrement dit, s'il peut y avoir une application bijective de l'ensemble dans l'une des partitions propres à cet ensemble. Cette propriété, nous le verrons plus tard, appartient encore à l'ensemble du contenu achevé depuis les évolutions des transformations métamorphiques épuisant les potentialités de perfectionnement. Il s'agit alors de l'individuellement ordonné dans

le tout, à constituer l'ensemblement réputé subabsolu et transfini, en interface entre le continuum du relatif-variant et le continuum de l'absolument immanent. Disposition qui rend compte d'un continuum caractérisable selon des critères spécifiques tenant à la subabsoluité, dans la transfinition du contenu postorganisé (intégration du même dans les différences de l'autre, statuant l'unicité dans l'Ultime), en tant que résultant de l'union **réalisée** entre l'absoluité existentielle du continuum unicitaire d'entière *in extenso* et celle d'un nombre immense, mais cependant limité, d'individuations finies et finalement interagissantes en un état perfectionné par épuisement des potentialités de perfectionnement au tout.

BOLZANO, *Logique des ensembles infinis*, montra que dans un ensemble infini, et par extension dans un ensemble transfini, une fonction montre l'équipollence dudit ensemble avec l'une quelconque de ses parties, en ce que cette partie-là distinguée reste toujours également infinie (ou transfinie), quelle que soit la taille du partitionné. De la démonstration découle le caractère adimensionnel du domaine des transfinitions, et son impossibilité actualisatrice durant le cours de l'instance performative. En ce sens que dans un système homogène de coordonnées, la transfinitude est reliée à la perpétuité, comme la finitude l'est à la temporalité ou l'infinitude à l'éternité (pour peu qu'on discrimine l'ubiquité durative dans l'éternité, de la perpétuité arrivant comme condition sububiquitaire **composant** avec l'indéfinité de la successivité durative dans le temporel).

Ceci étant d'un rapport aux quantifications, si l'on examine maintenant le principe des attributions qui opèrent en vue de qualifications, on voit que chaque structure sémantique représente le nœud d'une arborescence de relations hiérarchisées dans un réseau distributif des relativités attributives. Ce sont alors les intersections à ces relations d'un réseau signifiant qui contiennent les sens relatifs discriminés en opposition de sens. Dans la théorie ensembliste, la notion d'entité signifiante (constituée des dites connexions) apparaît substituable à la fonction de relation des variables sémantiques. En référence au domaine des sémanticités,

on dira que sont équipollents deux ensembles 'A' et 'B', quand l'on peut concevoir une application injective de 'A' sur tout 'B'.

Dans la logique restreinte aux ensembles du principe de mesure quantitative, 'équipollence' signifie un même nombre d'éléments. D'où est qu'un ensemble fini ne peut être équipollent à l'une de ses parties. Cependant qu'une partition quelconque effectuée sur un ensemble infini (ou par extension sur un ensemblement dans le transfini) conserve l'égalité en grandeur de la partie à l'ensemble. En sorte que, par analogie, dans la logique des ensembles propres au principe d'identification, 'équipollence' signifie: mêmes propriétés, qualités et vertus. Et l'on conçoit qu'un ensemble relatif d'identités sémantiques ne peut être équipollent à l'un de ses sous-ensembles propres. Par hypothèse, si 'A' et 'B' contiennent des éléments discrets d'attribution, 'A' peut être déclaré identique à 'B' depuis des deixis<sup>29</sup> singulières qui les identifient distinctement. Mais 'A' ne saurait à la fois contenir 'B' comme partie stricte, et cumuler cette identité. Sauf –et voilà la raison de cet exposé– s'il s'agit d'un contenu subabsolu, pour cause de tenir le statut de subabsoluité d'une extension déplétive de l'absolu. Seules les synonymies vraies, dans la langue et entre langues, marquent l'interchangeabilité en passant par le test de substitution des lexèmes permettant d'établir la relation d'identité signifiante entre termes.

Comment rendre mieux compte de cette disposition? Soit deux ensembles sémantiques 'A' et 'B'. Nous dirons que  $B \subset A$  seulement si  $b \in B$  entraîne aussi  $b \in A$ . Mais pour que  $A \subset B$ , il faut aussi que  $A \setminus B = \emptyset$ , afin que la réunion entre 'A' et 'B' soit exhaustive. Le rapport reste attributivement invariant seulement si les attribués aux termes sémantiques considérés sont absolus (ou subabsolus), donc suprathétiques, c'est-à-dire si, pour être spécifiques du continuum absolu du relationnel par lequel l'unicité entre des aspects thématiques concerne des attributs non relativisables.

---

29. La deixis représente une notion concrétisable par cela qui marque la localisation (temps métaphysique et espace physique, ou topologies et successivités aphysiques) de toute individuation à son altérité relationnelle. En pratique la deixis marque le fait d'être ici ou là, en tel moment ou bien en tel autre, donc comme présence à laquelle se surajoute le fait d'être comme ceci ou comme cela d'un rapport aux attributs distribués.

Concernant la totalisation des significations interrelativement thétiques et antithétiques, on peut dire que de proche en proche, des ensembles sémantiques se prêtent à définition comme éléments de relation signifiante dans un ensemble d'ordre supérieur. En sorte qu'on puisse arriver à la notion d'ensemble exhaustif, en tant que cet ensemble n'est élément d'aucun autre et en même temps l'ensemble de toute partition. Cet ensemble étant unique, il jouit, d'évidence, de propriétés propres et peut être assimilé à la condition de subabsoluité.

Considérons maintenant le point de vue systémique des fonctions actantes. Un organisme, en tant que partition des relations fonctionnelles au niveau énième des stratifications en organisation au sein de 'Univers' considéré en tant qu'événement d'une instance performative épuisant progressivement des potentialités de réalisation, jouit d'un ensemble de fonctions à jamais bornées, relatives et perfectibles, fondées sur le principe de **relations proprioquali-valorielles interindividuelles dans l'organisé**. Ces fonctions limitées apparaissent ainsi croître proportionnellement aux investissements en organisation des substrats individués en des relations d'être, d'avoir et de faire se prêtant à association complexificatrice. Cependant que, posant une troisième classe de réalités identifiables, celles qui concernent les fonctions immanentes connues en tant que semblables aux transfinitions de l'application aux nombres, on puisse en concevoir l'expression (expression qui soit propre à la classe des identités invariables, comme continuum des relations surdéterminatrices du système reposant sur des fonctions réalisatrices). Cette classe est de sorte constitutivement achevée et donc compétente par suite de l'épuisement des potentialités dans l'activité performantielle. L'individuation s'y trouve alors achevée dans son rapport au tout, ce qui la rend indépendante de la substance d'un substrat, avant qu'elle ne le devienne vis-à-vis de son essence depuis le superstrat, devenant par là indéfiniment parachevable dans la compétence relationnelle d'être et d'avoir indéfiniment poursuivable au sein de l'Univers des univers depuis l'existence en soi. On rend compte ainsi du devenir et des acquisitions tenant aux relativités relationnelles passant par le processus d'organisation en tant que

moyens d'être et d'avoir comme suprématie du finalisé, dont la fin est la surréalité advenant d'une intégration dans l'ultime.

C'est depuis semblable disposition que l'on peut concevoir que l'être atteint le terme d'un achèvement endocosmique dans l'expression d'un ensemble de parties organisées jusqu'à entropie interne nulle. Mais son étantité parachevant sa raison d'être devenu au terme des transformations métamorphiques substratives, restant contractuelle d'une structure superstrative, ne se peut que conjointement à l'épuisement des potentialités de relation et d'organisation à l'exocosme. **Le principe d'évolution spécifique de l'Univers reste alors ouvert**, car, l'être, comme partie se prêtant à intégration (depuis un ensemble de fonctions indéfiniment complexifiables au sein même du continuum des pluralisations individuatrices), la réalité reste continuellement poursuivable avec le principe d'expansion. Ceci veut dire encore que, depuis un statut d'achèvement, toute individuation peut arriver au terme finalitaire d'une liaison fonctionnelle endocosmique vers sa source d'existence, via sa réalisation au travers les différentes strates systématiquement corporéisées, mentalisées, spiritualisées, tout en étant indéfiniment parachevable vis-à-vis des extensions indéfiniment poursuivables de sa propre altérité exocosmique.

Maintenant que nous avons défini le cadre conceptuel d'une expansion ouverte des réalisations cosmiques, effectuons un retour sur le propos de la structuration des formes de nos sémantisations. On peut dire que l'assignation opérée par la fonction mentale est toujours partielle, en tant que le contenu mental reste parcellaire en focalisant une fraction signifiante distinguée, prise dans l'ensemble des sémantisables. Une application nombrée consiste à désigner une quantité par le moyen d'un nombre approprié pris dans l'ensemble indéfiniment extensible des nombres positifs (analogue au thétique), ou des nombres négatifs (en analogie au formalisme antithétique). Et c'est de même qu'une application sémantique consiste à partitionner des attributions relatives par le moyen de significations prises dans l'ensemble indéfiniment extensible des complexifications conceptuelles.

Pour saisir plus aisément cette relation, considérons une signification en particulier, prise dans la chaîne des sémanticités.

Pour l'exemple, considérons, parmi l'ensemble des engins de locomotion, le sous-ensemble des bateaux, qui comprend l'ensemble des voiliers, en lequel est, comme élément, le sous-ensemble des goélettes, etc. D'évidence, le processus reste ouvert. Une arborescence élémentarisatrice peut encore s'abstraire de cette séquence événementielle-là en discriminant depuis des critères d'époque, de pays, d'architectes. On conçoit alors une indéfinité de considérations, jusqu'aux plus arbitraires, telles que peuvent être, par exemple, des considérations prédictives allant avec des aspects astrologiques de mises à l'eau.

Cela est à dire que les partitions signifiantes entreprises dans l'ensemblement complexifiable des attributions sont *de facto*, tout comme les applications de ces discriminants attributifs, arbitrairement effectués depuis tout travail mental maniant du sens, des fonctions, et des grandeurs. Réalités nouménales à pouvoir rendre compte des phénomènes physiques, ces réalités restent étrangères au monde physiquement matérialisé.

En effet, considérant que nous pouvons discriminer arbitrairement d'autres relations sémantiques pouvant aboutir jusqu'aux moindres composés organiques de telle goélette en particulier, il nous apparaîtra que nous pourrions encore rattacher celle-ci, par le moyen de structures sémantiques opérées dans le sens opposé des complexifications, à toutes les attributions partielles déjà discriminées. Donc ces sens sont encore arbitrairement applicables par le moyen de nouvelles relations propageables de proche en proche, jusqu'aux choses des confins de l'Univers actuel, voire jusqu'au terme du projeté par la pensée sur des réalisations de l'Univers. Cependant que, et il semble important de le souligner, **quelle que soit la complexité du relationnel sémantique établi, celui-ci reste à jamais relatif, autant que borné et pouvant encore se prêter indéfiniment à amplification.** Cela pour cause d'arriver **par relation signifiante**, et non pas pour raison d'absoluité, c'est-à-dire en soi, dans l'équipollence de partitions suprathétiques. Autrement dit, exactement comme on peut toujours ajouter un nombre à un autre nombre, quelle qu'en soit la grandeur, en vue d'augmenter une quantité, ce qu'on ajoute ainsi ne pouvant jamais affranchir le nombré du caractère de dénombrabilité allant avec la

finitude, c'est de la même façon que le principe d'identification depuis des sens ne peut s'affranchir d'un état de relativité attributive. Ou encore, le contenu sémantique d'aucun sème, quelle qu'en puisse être la portée signifiante, ne saurait être donné par absolu, c'est-à-dire dans un rapport aséitique à lui-même susceptible de coordination aux événements de la transsubstantiation des thématiques subabsolues.

Rappelons que nous proposons la notion de terme sémantique en tant qu'individu distingué par le moyen d'un ensemble de relations qui, au niveau de la strate des réalités humaines, sont concrètement concevables avec l'ensemble des déterminismes propriatifs tenant aux modalités qualificatrices de détermination depuis des vertus réalisatrices. Ces trois aspects contractuels entre eux représentent les afférences humaines aux événements des transformations métamorphiques du monde durant l'instance temporelle de réalisation performantielle. Par conséquent il apparaît que, depuis l'application des règles de la logique, ces termes se prêtent à développement algébrique. Une algèbre comportant des opérateurs logiques à même de rendre compte des lois de composition sémantique, en sorte que ces opérateurs spécifiques servant d'instruments d'analyse et de synthèse dans le domaine des significations indéfiniment complexifiables depuis l'application de règles découvertes ou à découvrir, usent de connecteurs appropriés à établir des relations signifiantes entre les attributions de la sorte finie, relative et variable. Cela étant postulé, nous supposons que :

Un terme sémantique est un assemblage singulier pour lequel il existe –au moins théoriquement– une suite illimitée de relations signifiantes, **opérables arbitrairement** depuis un ensemble limité de lois de composition découvertes, ou à découvrir, à permettre des formulations conformes aux usages interprétatifs et applicationnels des sens.

En dernière analyse, dans l'ensemble des significations formant un savoir, on peut tenir qu'une signification reste un ensemble non vide, donc contenant, tout en étant indéfiniment complétable, en sorte que cet ensemble reste pour toujours parachevable, s'appliquant à des éléments toujours insuffisants du savoir.

## 1.24 LE CARACTÈRE ANALOGISANT DE LA MESURE DU RÉEL ET LES DÉDUCTIONS ALGÈBRIQUES À LEUR PROPOS

Dans l'idée contemporaine à faire autorité, seule la mesure quantitative reçoit le label d'objectivité. On sous-entend presque toujours implicitement, mais en certaines occasions explicitement, que ce domaine est le seul permettant de construire des représentations de la réalité qui ne recourent pas à la relation analogique. Or, à la réflexion, il ne semble pas que l'activité de mesurer fasse exception au caractère analogisant.

À vrai dire, s'il nous fallait considérer un facteur subjectif tenant aux applications analogiques, il tiendrait plutôt à des raisons doctrinales qui, insidieusement, opèrent un transfert, une projection, ainsi qu'on dit en psychologie, à faire entendre en épistémologie que le caractère d'objectivité octroyé au raisonnement à **propos** de l'objet est transmissible en passant par le processus d'information de l'observateur. Depuis ce couple formé entre l'objet et son sujet observateur, la sensibilité de l'observateur est supposée sans état d'âme si elle passe par l'intermédiaire de la transduction quantitative de l'observé, donc libre de psychologisme. Mais son message n'est pas en soi reçu plus objectivement que le sens à se trouver communiqué depuis le travail introspectif. Dans les deux cas les mentalités à ne peuvent être neutres. De manière pragmatique, par opposition à l'opinion dogmatique, c'est plutôt toutes les expériences de la réalité, telles que peuvent être des appréciations valorielles, qualitatives, et propriatives, conçues à **propos** des événements, qui apparaissent objectivables, dans la mesure où les suggestions valorielles, les subjections qualifiantes, et les perceptions propriatives, convergent en direction d'une pertinence à représenter la réalité, plutôt que l'un de ces moyens favorisé par choix. Dans l'examen de ce rapport, ce qui représente un travail d'objectivation à la réalité reste tenu au travail subjectif de sémiotisation depuis des présupposés attributifs. Il semble donc bien, a priori, qu'on puisse déclarer une communauté d'effets allant unanimement dans le sens de l'objectivation de toutes les catégories de 'mesurage' des choses de la réalité, et l'on va voir comment.

Même le plus puriste des empiristes devrait y regarder de plus près à décider de son émancipation *de jure* du principe analogique pour rester au niveau de la seule mesure des phénomènes. Relativement aux expériences de laboratoire, une mesure est, comme 'proportionnalité nombrée', *isotes logen* depuis ARISTOTE, alors que la procédure d'**estimation quantitative** d'un rapport de grandeurs dans le manifesté est déjà dépendante de l'**estimation qualitative** du sens sous-jacent aux choses qu'on y mesure en grandeur.

Aux fins d'explicitier cette disposition, considérons que la mesure en physique peut être définie comme relevant d'analogies quantitatives s'effectuant entre deux événements qui manifestent une différence de grandeur dans un même caractère, quand l'un de ces événements est l'étalon arbitrairement avancé. Il est alors aisé de démontrer que l'analogie de proportionnalité se trouve simultanée, ou mieux, coordonnée au savoir propriatif, qualificatif, ou vertuel, à propos de ce qu'on mesure. La mesure d'une proportion a pour présupposé, en effet, **l'estimation attributive des activités pouvant être, au choix, de nature autant propriative, que qualificatrice, ou vertuelle, en ce qu'en chacune de ces estimations on évalue en grandeur un événement identifié, donné à relation de proportionnalité dans la considération des limites.** Ce qui conjoint bien le mesuré aux représentations mentales subjectives, en tant qu'un surcroit de pertinence dans la mesure du réel pourra encore croire en objectivité. Par conséquent, il devient possible de discriminer plusieurs catégories d'analogisants. Au premier degré de complexification d'un relationnel ensembliste, nous établirons les distinctions référentielles que voici.

**L'analogie dans les attributions propriatives** se pose en rapport avec la progression naturelle des perceptions et artificielle des instruments conduisant l'information des événements physiques. Elle se fonde conséquemment sur des moyens physiologiques de perception, que complètent éventuellement des moyens techniques. Cela, tel que le terme 'analogie de propriété' convienne au travail de l'attribution proprioceptive, effectué entre deux événements ordonnés à un seul, depuis la mesure opérée à l'aide d'un étalon servant à l'évaluation; procédé pouvant aussi recourir à la

mémorisation du précédemment authentifié, dans une comparaison au nouvellement senti. En termes de généralisation, l'identification des **informations propriatives** se conçoit relativement à des moyens arbitraires d'impliquer des référents servant d'étalons dans le rapport qu'on examine. Par exemple, pour prendre conscience de la situation dans l'espace des objets, il est possible de recourir au sens de la vision, du toucher, et même du rayonnement thermique chez le serpent, l'odorat avec des insectes, et l'audition des ultrasons chez une chauvesouris. En sorte qu'il est possible de montrer que l'information dépend de développements du libre choix de moyens, dans l'éventail des conditions biologiques d'apprentissage, que l'instrumentation ne peut qu'amplifier.

**L'analogie dans l'attribution des qualités.** Elle concerne les attributions accompagnant des événements psychiques, toujours en coïncidence avec des **relations identificatrices de variations d'état**, ce qui définit une 'sensibilité' mentale comme le résultat censé augmenter un savoir dans le sens d'un rapport qualifiant. Depuis cette disposition, l'agent cognitif interfère entre un environnement introceptif des raisons d'agir depuis des valeurs, et un environnement extraceptif l'informant au travers des propriétés. On appliquera donc le terme 'analogue de qualité' à l'opération qualiconceptive opérant entre deux événements porteurs de sens, ordonnés à un seul, celui qui constitue arbitrairement l'étalon qualitatif rendu signifiant depuis les travaux antérieurs de la pensée. À ce niveau, il s'agit du libre choix modal de qualification, par du libre-arbitre dans le choix des valeurs d'agir.

**L'analogie dans l'attribution des valeurs.** Elle représente l'identification des effets proactifs propres à l'esprit. Dans ce travail identificateur, les suggestions qui sont à régir des événements propriatifs par l'intermédiaire des agents de la qualification (effet factitif sur les mentalités, ou le faire indirect) se posent comme principe vectoriel de l'activité qualificatrice dans l'appréciation du niveau d'inéquitance entre deux choix valoriels. D'où est que le terme 'analogue de valorité' convient au relationnel des attributions valoriceptives sur lequel s'appuient les décisions investies en des travaux qualificatifs. Entre deux événements de l'instance valorielle ordonnés à un seul (celui qui remplit arbitrairement le rôle

d'étalon) est censée surgir la clairvoyance d'une nouvelle appréciation des valeurs vectrices des déterminations individuelles et collectives d'actions qualifiées.

Et ce sont à ces trois domaines (les réactions propriatives, les activités qualifiantes, et les proactivités vertuelles) qu'est en principe applicable l'appréciation quantitative des grandeurs relatives et des énumérations. En sorte que le terme 'analogie de proportionnalité' conviendra aux estimations des grandeurs relatives dans l'appréciation des activités tant matérielles, que mentales et spirituelles, en ce qu'elles sont manifestes depuis des travaux qui rendent compte d'énergies spécifiques à chacun des domaines contractuels d'effets spécifiques. Autrement dit, la connaissance à propos du réel résulte de l'appréciation acquise progressivement de l'expérience des informations sur des travaux exprimés par des forces matérielles (propriétés physiques), des efforts mentaux (qualifications psychiques) et des luttes d'esprits (valeurs spirituelles du réalisable); travaux particuliers aux porteurs individués d'inerties propres à chacun des domaines contractuels de réalisation de la réalité.

Par 'analogues', nous retenons le sens analogisant de toute procédure discriminatoire, sens que désigne l'opération de comparer relativement à un même caractère deux événements métamorphiques distincts. Par conséquent, en amputant doctrinalement le concept analogique de son application aux nombres, on risque de perdre de vue le but de toute mesure de la relation aux dimensions.

Cette remarque n'est pas gratuite. Je pense plus particulièrement aux opérations algébriques par le moyen desquelles nous pouvons être abusés dans les conclusions en ignorant, ou bien en oubliant, que ce moyen sert précisément à différencier, et par là, à **identifier** des rapports entre analogues. Il est possible de rendre compte de cette notion depuis des arguments de la logique. Rappelons dans ce but que A. TARSKI<sup>30</sup> montra la différence de conception et l'erreur qui consiste à tenir pour opinion l'égalité entre deux membres d'une

---

30. A. TARSKI, *Introduction à la logique*, Paris, Gauthier-Villars, 1960, chap. III, 'La théorie de l'identité'.

opération, de sorte que ce que l'on peut dire de l'un des membres puisse aussi se dire de l'autre. Pour exemple, il indique que le terme d'égalité entre deux symboles est impropre si l'on peut montrer que l'un d'eux est composé, quand l'autre est simple. En arithmétique, le terme 'égalité' se justifie de ce que le **résultat d'une opération effectuée entre deux nombres implique un autre nombre qui se trouve découler des deux premiers**. Mais cette disposition n'est pas transmissible à des propriétés, ou toute autre attribution relativement à sa soumission à des quantificateurs. Prenons une opération arithmétique, par exemple:  $2+1=3$ . Elle a pour **forme implicative** logique:  $(p \cup q) \rightarrow x$ , autre que l'**égalité logique** exprimée avec:  $(p \cup q) \leftrightarrow x$ . Car si 'x' peut être la quantité d'une chose, 'x' peut aussi représenter le nom qui identifie cette chose, en sorte que les résultats des opérations que l'on effectue sur des signifiants sont distincts de ceux qui ressortent de signifiés opérés. Il apparaîtra vraisemblablement de cela au lecteur que le résultat d'une opération effectuée entre deux sens implique un autre sens qui se trouve découler des deux premiers. C'est précisément cette opération qui recourt à l'analogie.

N'oublions pas que l'algèbre représente, au niveau mental de la prise de conscience des transformations phénoménologiques, une espèce analogisante, au même titre que les métaphores opérant sur des sémanticités, ou les paraboles en ce qui est des valeurs, **c'est-à-dire un moyen de faire apparaître la différence résultant d'un rapport de similitude d'entre des caractères particuliers**. Dans le but de consolider cette position qui est à ne pas confondre égalité et implication, examinons la très célèbre 'égalité' d'EINSTEIN en vue de faire apparaître qu'on abuse des prédicats de l'algèbre si l'on entend que la masse et l'énergie manifestent deux états d'un même être, tel que l'un peut remplacer l'autre dans les transformations physiques. Depuis l'égalité algébrique  $E=MC^2$ , on mesure du travail afférent au concept d'énergie physique depuis un rapport entre la masse et un facteur de vitesse. Mais pour peu que l'on rajoute un rapport d'identité sur cette égalité, on fait tout aussi bien apparaître, depuis une simple transformation algébrique de la formule, qu'une certaine **vitesse** de rien du tout (puisque  $C^2$  ne représente qu'un coefficient qui se trouve être seulement égal au

carré de la vitesse de la lumière) est identique au rapport d'une quantité d'énergie, à une quantité de masse.

Pour faciliter l'émergence de l'idée de ce qu'on avance ici, comparons les deux cas suivants qui accolent des événements par ailleurs singuliers. On conçoit que chacun d'entre nous peut choisir de dépenser une 'quantité' d'effort mental à produire un travail qualifiant, cela indifféremment, par exemple en science, en philosophie, en poésie, ou bien encore en musique. De cette considération, un observateur auquel parviendrait l'information de plusieurs de ces manifestations distinctes pourrait prédire, au moins théoriquement, qu'à une certaine dépense intellectuelle en travaux qualificateurs (apparentables aux travaux propriatifs d'une dépense advenant en milieu physique) correspond telle quantité d'énergie psychique pouvant être différemment investie; **mais assurément pas que ces manifestations-là sont identiques en nature, sont des mêmes choses.** Or c'est de façon semblable qu'on peut avoir pour opinion qu'à une certaine quantité d'énergie physique correspond une certaine diversité de manifestations propriatives. Elles seront par exemple, tel résultat attractif, ou répulsif, ou inertiel, etc., advenant comme autant d'effets entre corps matériels. D'où il apparaît que l'identité surajoutée à l'égalité algébrique est un abus.

Conclusion, la condition d'une possibilité de mesurer est que des choses se prêtent aux opérations qui consistent à en comparer les aspects. Si une comparaison s'effectue, c'est que se trouve actualisée une relation entre des événements propres à ce qu'on mesure et des événements propres aux agents de la mesure, dans la réunion ensembliste des caractères du mixte assortissant qualités et propriétés, ou du mixte assortissant qualifications et valeurs d'action.

On sait, depuis HELMHOLTZ, qu'une analogie de proportionnalité mesurée ici est congruente à celle qui peut encore l'être là. Cette proposition pourrait sans difficulté, semble-t-il, être étendue, non seulement aux analogues entre attributions propriatives, mais encore aux analogies qualificatives et vertuelles. Mais ce qui fait difficulté à ce que cela soit n'est pas étranger aux investissements dogmatiques qui caractérisent les doctrines réductionnistes de notre

époque. On admet en effet couramment que sont tangibles les seules grandeurs physiques, et cela à tel point qu'on lit dans le célèbre *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* de A. LALANDE, que «Le caractère d'un sujet constitue une description des qualités possédées par lui, et plus spécialement est qualifiable ce qui par nature même ne peut être traduit ni en termes quantitatifs ni en rapports définis intelligibles.» Cette langue de bois qui sévit en épistémologie du réductionnisme matérialiste est si peu réaliste que A. COURNOT et F. MENTE y ont le scrupule de relever l'incohérence d'une semblable définition en notant: «Il ne faut pas considérer qualité et quantité comme deux attributs généraux du même ordre. **La quantité est une espèce singulière de qualité.** La qualité, ou contenu qualitatif est généralement susceptible de plus ou de moins, et par conséquent comporte une application au nombre.» En effet, rien n'empêche des étalons appropriés pour mesurer des différences et des égalités entre grandeurs qualitatives ou valorielles, rencontrées ou avancées, dans toute expérience vécue, du seul fait qu'on peut chaque fois apprécier une différence, ou établir une égalité, dont les estimations restent, par principe, améliorables. Car, entre une différence appréciée par plus ou par moins, et une différence sanctionnée par une quantité chiffrée, ne peut être distingué qu'un niveau de pertinence dans l'appréciation de la grandeur. La masse inertielle d'un électron appréciée instrumentalement avec une tolérance de  $\pm 10^{-32}$  kg, et la qualité esthétique d'un corps appréciée sans intermédiaire instrumental par plus ou par moins, relativement à un certain canon de beauté, sont de même espèce. Dans les deux cas, seule une amélioration de la mesure, au travers d'une meilleure définition des étalons, autorise un surcroît de performance dans l'estimation d'une 'analogie de proportionnalité'.

Rien n'oppose à la raison qu'on ne puisse apprendre à mesurer des quantités d'information, de volonté, de pouvoir, de tristesse, comme de plaisir, ou encore d'intelligence. Rien ne s'oppose à ce que nous sachions mesurer un jour, depuis des gravités spirituelles, le 'poids' en esprit d'une personne, moins précisément qu'on mesure aujourd'hui le poids de son corps matériel depuis des gravités physiques. Ceci posé à saisir qu'on se prive de toute possibilité en

**ces domaines depuis l'opinion d'une applicabilité bornée aux propriétés physiques du principe des nombres.**

Au sujet de la réunion ensembliste des caractères du mixte proprioqualitatif, on peut dire en dernier ressort que si la grandeur appartient au rapport entre choses, la relation de quantification suppose la rencontre entre nombrants et nombrés. À concrétiser la figure 1.1 portant sur l'ensemblement du contenu d'un état épistémique, nous pouvons dire que pour qu'il y ait des nombrants en activité de dénombrer, il faut qu'il y ait des nombrables en l'état d'être dénombrés. **Sans relation** entre nombrants et nombrés, pas de nombres. En raison du rapport entre la pensée et ce sur quoi la pensée a capacité d'agir et de réagir, les grandeurs et les quantités font les relations actualisables de nombrants à nombrés qui, comme pour les attributions qu'on mesure par cette estimation, ne sont dans la réalité que pour autant qu'on les y porte depuis les activités du savoir.

Nous pouvons maintenant plus aisément concevoir que le principe de limite en existence individuée consiste en des rapports attributifs advenant par comparaison d'autres existences plures et parcellaires, inapplicables aussi au continuum complémentaire d'une unicité existentielle. À l'éclairage des modalités du raisonnement qui sont ici proposées, on peut dire que si nous définissons le nombre comme la possibilité d'adjoindre une unité à une autre unité, et cela indéfiniment, alors nous faisons référence implicite à ce que la complémentaire à la partition réputée exhaustive (précisément hors possibilité d'actualisation de tous les nombres), contienne ce qui n'appartient pas aussi aux termes de l'ensemblement. Ce qui est propre au continuum d'existence dans le caractère de pluralité spécifique des possibilités de relations relatives est précisément posé en rapport à l'incomplétude dans le principe d'individuation, tel que nous avons à avancer en contrepartie ensembliste propre à ce continuum-là, l'implication qui consiste à se représenter le caractère complémentaire de ce auquel on a loisir de distinguer des parties, c'est-à-dire la différence entre le continuum des pluralités d'être, d'avoir et de faire, et le continuum de l'unicité existentielle du non relativable.

Je ne doute personnellement pas que cette intrusion de la sémantique dans la théorie des ensembles trouvera, dans la pensée des meilleurs spécialistes, un développement plus riche que celui que j'aborde dans ces pages.

## 1.25 LES REPRÉSENTATIONS DE LA RÉALITÉ ET LES ÉVOLUTIONS PSYCHOLOGIQUES

À l'éclairage de l'exposé qui précède sur le propos de définir le cadre théorique d'une métascience, nous pouvons apercevoir une suite logique constitutive des étapes dans la formation du savoir de façon indissociable des intentions qui le promeuvent. Au point qu'on trouve pour opinion dans la presse que le vrai problème des modélisations savantes est que les protocoles retenus donnent d'autant plus satisfaction qu'on ignore, ou qu'on écarte ce qui ne concerne pas le présupposé motivant l'expérience. Reste qu'à juger l'avancement des résultats technoscientifiques, le procédé fait merveille, cependant que ce domaine ne peut satisfaire toutes les interrogations humaines.

L'évaluation relationnelle d'attribuer ce qui arrive entre l'estimation des grandeurs finies de contenus limités en des espaces clos d'individuation, et leur temps de variation. Ce sont là des représentations mentales qui font directement suite à notre expérience extrareceptive d'une phénoménie métamorphique qui sustente, à pouvoir les relativiser, des caractères d'être, d'avoir et de faire. En généralisant des cas particuliers de l'expérience propriative vue au travers des mesures phénoménologiques, des penseurs induisirent pour raison spéculative la nécessité théorique d'une suite indéfiniment croissante et décroissante des nombres, pour rendre l'indéfinition d'une possible illimitation de tout contenu d'espèce finie. Ce sont là des inductions intellectuelles qui font suite au senti, dont la particularité est d'être intellectuellement inévitable, alors même qu'on ne peut en établir la preuve par l'expérience. C'est à ces inductions que font suite présentement la compréhension nouvelle d'un infini concret, c'est-à-dire en tant que sa réalité est induite étant opposable à zéro depuis le prédicat d'infinitude dont la nature propre est que, dans la rigueur sémantique des termes employés, quel que soit ce qu'on y ajoute ou

ce qu'on en retire, cela ne change pas le contenu qui reste invariant dans son infinitude. Une nouvelle nécessité de la raison, tout aussi inévitable que celle qui prévalut pour la définition du champ indéfini du fini, ne se fonde plus sur une expérience extraceptive du monde, mais sur l'expérience introceptive complémentirement aphénoménique. Son entendement nécessite un même travail spéculatif qui est à former des implications théorétiques, parallèlement aux implications théoriques faisant suite à l'expérience extraceptive du continuum matériel. Nous en avons montré la justification dans la théorie des ensembles.

En référence des indéfinies variations possibles à partir du principe de transformation, l'univers des discontinuités individuées suffit d'abord à nos représentations mentales. On peut dire que le savoir commençant avec le constat d'expérience se suffit des noms propres distinguant (dénotant) les individus entre eux. Puis en un premier palier de réflexion, par un retour du jugement sur le mémorisé, se génère le besoin de connoter ces individuations depuis des différences attributives (les significations). À ce niveau d'intellection, untel fait référence à tel individu en particulier parmi tout autre, quand ce qui est propre à le qualifier distingue cela qu'il est et a d'individué, en référence au relationnel considéré à son altérité. Donc, ce qui fait être et avoir n'est que par rapport au relationnel. Pour les besoins d'une participation qualifiée du penseur à son environnement, ce premier niveau d'inférence théorisatrice se satisfait de pouvoir répondre entre QUOI et COMMENT à l'expérience d'une altérité de soi.

Où commence la théorétisation métaphysique? Nous avons établi que les référents quantificateurs aux individuations des agents propriatifs s'appliquent aussi aux agents qualificateurs distingués en ce que leurs activités entraînent des fonctions contractuelles de faire être et avoir. Quantificateurs mathématiques, qualificateurs sémantiques et réalisateurs systémiques (+/- finalisants), étant distributifs, sont soumis à collectivisation dans le tout, depuis la totalité en partage. Mais c'est à ne pas perdre de vue qu'il s'agit des moyens performatifs de faire être et avoir au monde d'une façon sous-jacente au principe de transformation. D'où l'induction d'un principe de finalisation, en sorte que ce qui épuise progressivement

le potentialisé dans chaque actualisation de l'instance performative de réalisation soumise au principe de transformation conduit l'encours du réalisé à l'Univers. Pour beaucoup de gens, ce savoir essentiellement pragmatique suffit, et de ce point de vue, on juge bien vain, voir vaniteux, d'espérer plus.

Complétant la première interrogation ne concernant le savoir qu'à répondre à comment se réalise le monde, un second niveau d'interrogation établissant son questionnement entre POURQUOI et QUI n'en continue pas moins de progresser au cours des âges. Venant de l'assurance de ce que la moindre existence au monde ne peut advenir du néant sans falsifier le sens des termes employés, il faut au principe de transformation un précédent se posant avec le principe génératif. Le premier propos métaphysique est là, avec l'ontologie: un continuum d'existence immanente, opposé au néant, est nécessaire pour assurer la subsistance de ce qui se transforme au monde jusqu'à être et avoir.

Une existence ontologiquement indépendante de substrats permettant l'avoir, autant que des relations d'être métamorphiquement superstratives pour l'essence, constituent le point de chute des interrogations reliant QUOI à QUI en passant de COMMENT à POURQUOI, vont conduire l'introspection jusqu'à dépasser des conditions d'être réduites à la consommation du temporalisable dans l'instance de réalisation: jusqu'au continuum du suprême. Ce n'est donc qu'arrivé en ce seuil que la pensée peut apercevoir que cette réalisation finalitaire reste parachevable à préparer encore l'avènement de l'Univers dans le continuum de l'ultime. À pénétrer le champ expérimentable de l'existence à partir d'une mentalité ouverte sur de nouveaux horizons pour n'être pas enclose dans l'actualisé, est-ce là l'ultime possibilité d'entendement endocosmique ? C'est à chacun d'y répondre, et aux générations qui suivent de le découvrir. Pour le moment, avec l'enseignement universitaire fait pour notre époque, nous ne dépassons pas le niveau interrogatif s'instaurant entre QUOI et COMMENT.



## Annexe 1

# De la théorie des ensembles en métaphysique

Pour présupposé, les progrès réalisés en théorie des ensembles permettent de beaucoup mieux cerner ce que l'on tient avec le propos métaphysique. Il semble par conséquent opportun d'examiner succinctement la portée de cette théorie restreinte à l'application qu'on projette d'en faire. Ceci, autant pour le lecteur inaccoutumé à la pratique de la théorie des ensembles, qu'en raison de ce que nous distinguons l'usage de trois catégories d'ensemblements, discriminées depuis la délimitation des référentiels tenus dans les bornes aux parties complémentaires, quand toutes trois répondent à des règles communes d'ensemblement.

Essentiellement, il s'agit de distinguer entre:

- des ensembles partiels;
- des ensembles généraux;
- et un ensemble *in extenso*, dont les partitions peuvent être innombrables en catégories délimitantes.

### 1.26 DISTINGUER ENTRE PLUSIEURS CATÉGORIES D'EMBRASSEMENT DES ENSEMBLES

**PREMIÈRE CATÉGORIE, théorie des ensembles partiels:** cette catégorie d'ensemblement se définit en raison de ce qu'on a la possibilité de délimiter **arbitrairement** un nombre quelconque d'éléments, tel qu'il existe, hors des limites de l'ensemblement ainsi formé, encore d'autres éléments semblables. C'est le cas où 'B' est la complémentaire de 'A' dans une collection arbitrairement délimitée 'C' (voir la figure 1.23).



Fig. 1.23 Diagramme de VENN pour un ensemble 'partiel'.

Nous avons les relations:

- $A \cup B = C$  (la partition 'A' réunie à la partie complémentaire 'B' est égale à l'ensemble 'C');
- $A \cap B = \emptyset$  ('A' intersection 'B' est égal à l'ensemble vide);
- $C \cap A = B$  ('C' intersection (le *ou* exclusif) 'A' est égal à 'B');
- $A \cup C = C$  ('A' union 'C' est égal à 'C').<sup>31</sup>

Si 'C' représente une collectivité de personnes parlant trois langues (pouvant être le russe, le chinois et l'anglais) on peut former un sous-ensemble des personnes ne parlant que le russe. De même, selon ce principe, on peut tout autant arbitrairement former avec des nombres l'ensemble de la figure 1.24:

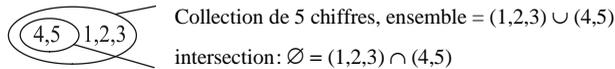


Fig. 1.24 Exemple de contenu d'un ensemble 'partiel'.

On notera que cette sorte d'ensemblement est toujours actualisable, et d'espèce à jamais incomplète, car nous pouvons à tout moment surajouter à des ensembles de cette catégorie, et cela d'une façon indéfiniment arbitraire.

**DEUXIÈME CATÉGORIE, théorie des ensembles portant sur des généralités:** en cette catégorie d'ensembles, ' $\bar{E}$ ' représente la complémentaire dans un référentiel borné, relativement à l'ensemble ' $E$ ' le plus général qu'on peut former dans la catégorie considérée des choses examinées. Par convention, on montrera de

---

31. Dans ces relations, le signe ' $\cup$ ' est un symbole d'union. Il représente ce qui est réuni entre 'A' et 'B'. Par exemple, en tant que deux ensembles caractérisés différemment et contenant des caractères apparentables (présumés identiques), on comprend dans la réunion des éléments qui appartiennent ou à 'A', ou à 'B'. Le signe ' $\cap$ ' est un symbole d'intersection. Étant donné deux ensembles 'A' et 'B', leur partie interactive contient des éléments qui appartiennent à la fois à 'A' et à 'B'. Dans le cas de la figure 1.23 il est évident que la complémentaire ne contient aucun élément commun avec 'A'. En sorte que l'intersection est vide, ' $\emptyset$ ' étant le signe symbolisant un ensemble vide, c'est-à-dire qui ne contient aucun élément.

tels ensembles avec la représentation graphique de la figure 1.25. Dans la possibilité d'inclure l'ensemble de toutes les réalités d'espèce bornée, ou leurs concepts, nous avons les relations identiques à celles qui viennent d'être avancées, depuis les égalités :

$$\bar{E} \cup E = D, \bar{E} \cap E = \emptyset, \bar{E} = E \cap D, D = E \cup D$$

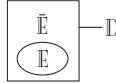


Fig. 1.25 Diagramme de VENN d'un ensemble 'général'.

Par exemple, en portant l'ensemblément à réutiliser les éléments de l'ensemble partiel du premier exemple, on peut construire une partition délimitant les trois langues que sont le russe, le chinois et l'anglais, dont la complémentaire inclura 'toutes les langues connues' (ou actuelles). Et, avec la figure 1.26, nous reprendrons le précédent exemple, mais à compléter la numération décimale.

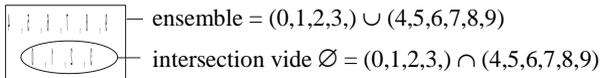


Fig. 1.26 Exemple de contenu pour un ensemble 'général'.

Avec ce type d'ensemblément, nous considérons des actualisations complètes qui portent sur le réalisé. Chacun peut être formé par le rassemblement de la totalité de ce que l'on considère dans l'ensemblément; tel que si une partition quelconque d'éléments est faite, la complémentaire contient la totalité de ce que l'on trouve simultanément actualisable en rapport à ce que l'on considère. Le tout représente donc toujours un ensemble fini, formé d'éléments également finis, et cela indéfiniment, quelle que soit la complexité des ensembléments considérés.

**TROISIÈME CATÉGORIE, théorie d'un ensemble *in extenso*** contenant potentiellement les innombrables possibilités partitives. Au delà de toutes réalités bornées par de quelconques **actualisations**, nous avons leur totalisation indéfiniment poursuivable en extension. Se trouve conséquemment conjointe de tout ensemble formé depuis l'actualisable, sa continuité non bornée constituée des potentialités d'actualiser continument la réalité. Dans un tel ensemble, si le contenu d'une partition quelconque est exclusivement d'espèce bornée (finie), par contre, ce qui est

considéré dans la complémentaire est d'espèce transfinie. On ne peut pas l'actualiser, puisque son contenu représente le partitionné, de sorte bornable, et la potentialisation indéfinie en extension dans la complémentaire du partitionné. Aussi, pour en distinguer la représentation, nous formerons le diagramme de VENN selon une configuration ouverte, dont la figure 1.27 montre la représentation.



Fig. 1.27 Diagramme de VENN d'un ensemble 'holiste'.

' $C_pL$ ' exprime la complémentaire de ' $L$ ', dans un holo-ensemble ' $P$ ' défini comme ayant pour borne –selon que les coordonnées de consciencialisation dans la nature du borné avec ' $L$ ' ont pour considération une dimension finie, une attribution relative, ou une fonction de variation d'état–, soit l'infinité, soit l'absoluité, ou encore, l'immanence, de ce qui fonde le contenu ' $L$ '. Avec toujours les mêmes égalités posées précédemment, nous retrouvons bien les relations:

$$L \cup C_pL = P, \text{ etc.}$$

En reprenant de nouveau l'exemple d'un ensemblement comprenant dans la partition toutes les langues actualisées, la complémentaire contient maintenant l'ensemble indéfini (poursuivable à l'infini) des potentialités linguistiques, d'une façon continue et indissociée de toute autre potentialité actualisable. En sorte que l'ensemblément ' $P$ ', dit potentiel, soit égal à l'ensemble des langues actualisées, uni à l'ensemble indéfiniment poursuivable des potentialités linguistiques, mais auquel s'ajoute encore l'ensemble des potentialités de réaliser toute autre chose à l'Univers des univers, puisque le formalisme du contenu dans la complémentaire est d'espèce isomorphe: ce qui est hétérogène ne se trouvant qu'au niveau du partitionné. Aussi, pour ce qui est du second exemple portant sur des chiffres, on pourra considérer le système de numération décimale par rapport à la complémentaire, non bornable, des systèmes possibles de numération, ayant en continuité toute autre espèce discriminable en état de potentialisation (les indiscriminés). Sauf abstraction du principe de temporalité et de spatialisation faisant la spécificité des choses de notre continuum, de tels

ensemblements ne seront jamais actualisables. Ils comporteront toujours un contenu sans limites, complémentaire du partitif, qui constitue, de fait, l'inépuisable potentialité des possibilités d'actualiser la diversité. C'est-à-dire que si l'on considère un ensemble de ce type en référence à la perspective que nous avons en référence au continuum spatiotemporel permettant la relativisation du borné depuis toute actualisation des indéfinies discontinuités d'être, d'avoir et de faire dans le Cosmos, alors, du point de vue d'une ubiquité spatiotemporelle susceptible de représenter le statut d'un continuum absolu et infini d'existence à en compléter la discrimination, il est évident que la complémentaire ensembliste est inactualisable par immanence, comme inépuisable source des actualisations délimitables en temps et en espace. D'où est qu'en sémiotique :

La négation dans l'autre de ce que l'on affirme dans le distingué est un procédé référentiel tenu au principe de singularisation. Il est à permettre la synthèse attributive dérivée du complément tenant à l'universalité des singularités en existence. À fonder en conscience l'**expérience de l'existence**, l'entendement des **singularités en existence relative** opère depuis l'universel, et représente l'image inverse du processus de généralisation, dans l'examen des **cas particuliers tenant à l'expérience**.

Toutes choses sont délimitées dans une quelconque actualisation, par conséquent chacune est incomplète dans son rapport à l'altérité, en ce qu'elle se trouve usuellement identifiable en vue de sa définition justement depuis ce qu'elle est ou bien n'est pas en particulier. Pour corolaire, ce qui est réputé complet de façon *in extenso* n'est pas identifiable selon des critères particuliers d'être, d'avoir et de faire, sinon en référence au concept d'insécabilité attributive. C'est dans ce sens que l'*in extenso*, tout à la fois infini, absolu et immanent, est potentiellement regardé comme l'unicité inexhaustive de toutes choses diverses, en tant que continuum dont le contenu existentiel, de caractère sans attribution, est source et fin de l'inépuisabilité des évolutions performatives, donc au delà des attributions particulières, ou au delà de l'idée de différence spécifique, comme par delà l'idée de composition du diversifié.

Étant ici postulé sans démonstration et pour le seul besoin de la compréhension de la théorie des ensembles, nous pouvons maintenant dresser le tableau de quelques caractéristiques discriminant ces trois catégories d'ensemblement.

- **Ensembles PARCELLAIRES:** ensembles arbitrairement constitués d'éléments 'désintégrés'. Une partition située dans la contrepartie de laquelle on la distingue est formée de certains individus seulement. Pour cause de dénombrabilité discontinue (ensembles ordonnés ou désordonnés), ces ensembles sont réalisés ou réalisables, en tant que leurs contenus sont délimités ou délimitables et susceptibles d'actualisations arbitraires tout au long d'une échelle indéfiniment poursuivable de la temporalité.
- **Ensembles GÉNÉRAUX:** ensembles dont le contenu est constitué de l'intégralité du même, tels que tous les individus d'une famille y apparaissent. N'importe quelle partition à l'intérieur de la famille peut être arbitrairement formée. Ces ensembles prennent donc le caractère de dénombrabilité ordonnée du discontinu. Sont de cette catégorie des ensembles actualisables, réalisés ou réalisables, et de constitution encore délimitée ou bien délimitable.
- **Ensemble *in extenso* du POTENTIALISÉ:** comme ensemblement sur-totalisant les discontinuités du réalisé. Ils s'établissent relativement au domaine des choses qu'on peut assembler, mais dans une configuration indissociable du tout autre. C'est l'ensemble des individuations possibles (réalités discrètes), dont la complémentaire est à en représenter l'inépuisable source continue d'existence *in extenso*. Ce qui caractérise ce type d'ensemblement est qu'il y a indénombrabilité, que dans la complémentaire se pose le non qualifiable et le non fonctionnel. Ce sont, de plus, des ensembles inactualisables puisque, par nature, et quelles que soient les actualisations considérées, le contenu de la complémentaire ensembliste reste indélimitable, uniquement existentiel, comme source potentielle des individualisations réalisées d'être, d'avoir et de faire. L'ensemble *in extenso* induit alors à la pensée cela qui peut subsumer les distinctions que l'on considère entre les deux genres que sont: a) tout contenu fermé '[...]', fini, fixé ou

fixable (actualisable en termes de relations, de variabilité, et/ou de contenabilité); b) tout contenu ouvert ']....[', indéfini, infixable (inactualisable en termes de relations, de variabilité et de contenabilité). Cette contrepartie représente l'inépuisable source des actualisations dans le premier genre.

De manière générale, si par définition une collection identifiée de faits, d'objets, de concepts, se prête à ensemblement selon un référentiel choisi, la complémentaire de tout ensemble ainsi formé contient ce dont la nature est censée être complémentaire au distingué avec le contenu du partitionné. Dans la première catégorie de référentiels, l'inclusion stricte d'un ensemble est opérée dans une complémentaire dont le contenu reste défini et **arbitrairement borné**. Dans la seconde catégorie, l'inclusion d'un ensemble quelconque possède pour complémentaire un contenu définissable et borné par l'actualisé qui représente la totalité de la réalité réalisée dans le domaine considéré. Et dans la troisième catégorie, ce dont on fait référence a pour complémentaire un **contenu ouvert, toujours indéfini, ou de nature non bornable**.

L'holo-ensemblement allant avec ce dernier cas de figure, est bien le seul qui soit opposable à l'ensemble vide. C'est en effet avec l'ensemblement ouvert, de plénitude *in extenso*, dont la partition se trouve tenue au référentiel d'actualisation, quand le codomaine de l'actualisé représente la potentialité actualisatrice complémentaire, qu'on a bien l'opposé à l'ensemble vide noté ' $\emptyset$ '. En sorte que la relation d'inclusion entre les catégories d'ensemblement parcellaire 'P', général 'G', et holiste 'H', est:

$$\emptyset \subset P \subset G \subset H$$

## 1.27 SUR LE PRINCIPE GÉNÉRATIF DES TYPES D'ENSEMBLEMENT

Du point de vue métaphysique qui retient notre attention, une conclusion s'impose immédiatement. Il apparaîtra en effet évident que si l'on représente par ' $\mathbb{E}$ ' l'ensemble de l'existence relative des faits d'être et d'avoir auquel se trouve réduite la conclusion phénoménaliste (opinion qu'on tient pour vraisemblable dans la seule considération d'une expérience phénoménologique du monde restreinte aux actualisations et à l'estimation apostériore des

faits physiques: le métamorphiquement réalisé dans le principe de transformation); alors 'Ē', la complémentaire, contient l'inépuisable existence qui ne doit rien au domaine des attributions aux réalités dans la considération des caractères relationnels d'être, d'avoir et de faire. Cela en référence au domaine métaphysique prenant pour discours l'ensemble *in extenso* du statut de l'existence, et non plus physique, domaine par lequel on pose théoriquement des bornes indéfiniment indéfinies du limité, en raison des potentialités du phénoménologiquement manifestable. Dans cette disposition, on peut aisément montrer que l'existence n'est pas restreinte au domaine physique, en ce que la complémentaire du domaine contient inévitablement ce qui est autre que le distingué en tant que catégorisation des choses physiques. Pour se prêter à généralisation, le domaine particulier du contenu physique est strictement inclus dans le domaine d'une existence *in extenso*, d'espèce non-physique (puisque'on en distingue la catégorie physique) censé contenir tous les codomaines, réalisés autant que potentiels, des catégories universelles des existences qui sont à permettre les singularités ontologiques d'être, d'avoir et de faire.

On a discriminé trois catégories d'ensembles depuis des critères d'embrassement. Dès lors, il ressort finalement deux genres, que sont les ensembles actualisables (bornés) et ceux qui ne le sont pas (ouverts), relativement aux actualisations dans le continuum fini, relatif et variable spécifique des pluralisations existentielles d'être, d'avoir et de faire. En référence, nous allons encore considérer un aspect de l'univers des ensembles en posant **quatre classes de relation**, et seulement quatre. En effet on ne connaît, et on n'a pu former, que quatre classes de relation, dont la compréhension des aspects distinctifs apparaîtra du seul examen de la figure 1.28. Figure par laquelle nous considérons par simplification deux ensembles fermés quelconques notés respectivement 'A' et 'B'.

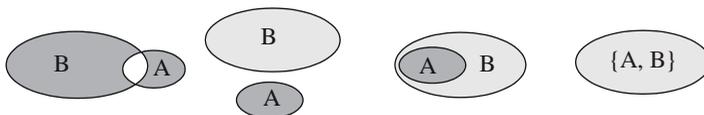


Fig. 1.28 Les quatre classes de relation entre deux ensembles fermés quelconques.

Ces classes sont susceptibles de circonscrire les **états logiques dans le principe d'advenir des choses**. En effet, ces états suggèrent une continuité générative. Or, traitant essentiellement de métaphysique, nous prendrons opportunément l'illustration de ce principe de génération intemporelle allant avec le concept d'ontologie, duquel procèdent temporellement les occasions de la transformation métamorphique du monde, cependant que, pour mieux saisir le contenu signifiant de l'entreprise, nous la connoterons dans la continuité dont ne saurait s'émanciper notre pensée, à savoir une durée du 'fait cosmique' qui apparaît d'une nature finie en dimension, relativable en attributions, et variable en contenu, en rapport à son altérité, de surnature continue, pour être complémentaire du discret, c'est-à-dire infinie en dimension, absolue en attributivité, et immanente en ce qui est des possibilités de changement en contenu; ces caractères étant posés dans le principe d'inséparabilité du même vu en deux aspects opposés, comme contiguïté du principe de séparation qu'on applique au sécable.

Après réflexion, il apparaît de surcroît que le rapport entre le 'fait cosmique' et son altérité qui se trouve source de sa génération ne peut bien se concevoir que si l'on considère l'ensemble cosmique à dépasser l'une quelconque de ses actualisations, depuis la réunion du réalisé métamorphique aux potentialités de réalisation. Car, avec le concept restreignant l'existence au principe d'actualisation, on fait inévitablement abstraction du temps d'éternité (celui qui est ubiquitaire du temporel) pour délimiter un état fictif du contenu de l'Univers dans l'espace.

C'est à faire qu'une partition enfermant toutes réalités actualisées soit effectuable, évidemment, depuis l'ensemble formé des réalités réalisées et des réalités potentiellement réalisables. En sorte que toute actualisation d'un contenu localisé de l'Univers s'inscrive entre un contenu vide de réalisation à  $t_0$  –l'origine des instances transformatives–, et un contenu complètement réalisé, au sens local d'effectuation, au terme de l'épuisement des potentialisés de réalisation. C'est-à-dire en sorte que toutes actualisations performatives soient situables d'une manière ordonnée entre ces deux extrémités opposées marquant le seuil d'une continuité

existentiellement invariative, dont l'un est nul, et l'autre complet par épuisement des potentialités de perfectionnement.

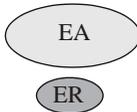
Par ce moyen, nous pouvons apercevoir que 'l'existence de l'Univers des univers' représente l'ensemble des configurations cosmiques, et pas seulement l'instance temporelle de réalisation comportant l'ensemble des réalités réalisables par transformation d'un contenu existentiel donné à l'origine; qu'on note 'ER' pour les discontinuités en 'existence **relative, finie, variable**'. Pour contrepartie, son altérité précisée plus avant, est notée 'EA', pour l'unicitaire continuité d'une 'existence **infinie, absolue et immanente**'. On peut dès lors rendre compte d'un processus ontologique depuis les 4 classes de relation connues, relativement à l'exemple proposé avec la figure 1.29.



**ACTE I, statut d'une aséité isonomique.** Éléments unicitairement confondus, tel que EA est isomorphe à ER comme état intemporellement antérieur susceptible de fonder toute singularisation ultérieure temporalisation d'une expérience de l'existence. Plus spécifiquement au domaine sémiotique, il y a, à ce niveau, interchangeabilité entre les concepts EA et ER.



**ACTE II, statut perséitique de la génération  $ER \subset EA$ ,** par laquelle partition ER représente la potentialité en singularités existentielles, auxquelles tiennent les possibilités d'actualisation à l'Univers des univers, comme autant d'existats de l'*existé*,<sup>32</sup> en partition de l'immanente existence unicitaire infinie et absolue.



**ACTE III, statut abaléitique d'individuation depuis l'existence **relative**,** c'est-à-dire être, avoir et faire relativement à son altérité. Rien n'étant hors des deux ensembles, alors  $EA \cap ER = \emptyset$ . D'une certaine manière, la pièce, préalablement écrite, est jouable depuis les êtres qui en sont les acteurs et les choses qui sont à faire le décor de la scène, le spectacle devenant synonyme de la manifestation depuis des phénomènes.



**ACTE IV, statut postfinalitaire** qui pose le Plérôme en tant que 'toutes possibilités advenues' de l'union entre l'existence par aséité et le réalisé par abaléité ( $EA \cup ER$ ). De la réunion achevée (mais parachevable en référence à la compétence ultérieure à l'instance performative), arrivent toutes expériences de l'existence.

Fig. 1.29 Exemple montrant le signifié ontologique depuis les quatre classes de relation.

32. Par convention, l'existé dans le continuum subabsolu représente l'ensemble de ce qui est universellement produit à permettre des singularités existentielles, en tenant du continuum unicitaire son éternité, son infinitude, et sa subabsoluité, distincte des relativités participables d'être, d'avoir et de faire.

Ce qui frappe immédiatement quand on examine les quatre cas reconnus d'ensemblement est que la valeur logique du rapport se trouve reliée à son aspect qui prend **valeur phanictaire**<sup>33</sup> dans son application au processus ontologique. Notons que le second de ces quatre cas distingue l'inclusion  $B \subset A$  de l'inclusion  $A \subset B$ , relativement aux ensembles bornés. Mais s'agissant de raisonner au niveau d'un ensemblement ouvert avec 'EA', le seul cas possible est  $B \subset A$ .

Souscrivant au développement des quatre classes de relation rapportées au domaine ontologique, nous nous trouvons devant l'idée de plans contractuels d'une suite cosmogonique advenant, hors le contexte spatiotemporel particulier de notre continuum, avec le sens circulatoire figuré à partir de la figure 1.30, c'est-à-dire tous les cas de figure existant simultanément, hors temporalisation et situation topologique.

C'est le propos qui permet d'établir l'intemporalité du processus de génération sur l'éternelle ubiquité posant la simultanéité existentielle du tout, surdéterminant le processus séquentiel des transformations métamorphiques dans le temps et l'espace d'être, d'avoir et de faire. Chaque individuation au monde se trouve ainsi pour cause de substance et en raison d'une essence à l'intersection de deux axes. D'une part l'axe entre exocosme et endocosme des disséminations existentielles. Il va de l'absoluité de l'Un, jusqu'à approcher l'Infinité inconditionnée communiquant au chaos primordial sa condition de divisibilité infinitésimale. D'autre part l'axe des réalisations qui s'instaurent entre microcosme et macrocosme va du non-être originel, à l'Être suprême, finalisation qui marque l'investissement ultérieur dans l'Ultime.

---

33. La phanicté définit le fait d'apparaître, n'étant pas là auparavant, sans pour autant que cette situation implique de ne pas exister auparavant. C'est avec la doctrine de l'existentialisme qu'on se suffit de croire que l'existence tient au circonstanciel de la présence de ce qui paraît, limitant du même coup l'être au paraître.

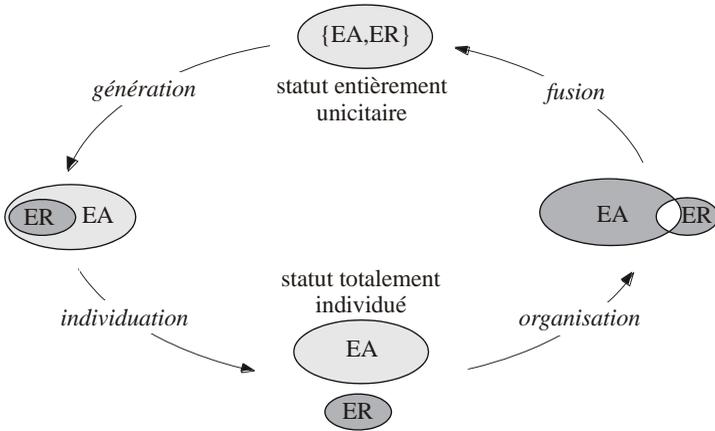


Fig. 1.30 Aspect circulaire depuis la mise en carré sémiotique des quatre classes de relation.

La disposition qui précède se réfère à la construction du carré sémiotique, en ce sens que dans un carré sémiotique on entend la représentation visuelle d'une articulation logique de la catégorie sémantique considérée. Plus précisément, nous avons ici les significations par lesquelles apparaissent les contraires ontologiques {unicité, individuation}, depuis l'endocosme considéré en extension exocosmique, et les subcontraires avec le complexe relationnel {génération, organisation}, expansif entre microcosme et macrocosme. C'est à retrouver la pensée de WHITEHEAD. En effet, il y a simultanément, ou extra-temporalité entre la scissiparité et la dissémination qui va de l'Un *in extenso* à une multiplicité indéfinie dans le limité. Mais cette disposition de façon conjointe à la stratification organisée de la nature, comme vue dans un miroir, se poursuivant dans une ultime intégration du multiple dans l'unicité de l'Un. Depuis l'analyse logique des prédicats respectant les règles connues en méréologie,<sup>34</sup> nous induisons les catégories existentielles en des continuums se complétant réciproquement. Dit depuis le vocabulaire de WHITEHEAD, la 'cogrédience' arrivant par composition d'un nexus (ensemble d'événements abstraits de la chaîne événementielle à métamorphiquement former et caractériser chaque entité), reliée par le moyen d'une 'ingrédience' (la

34. C'est le terme consacré pour désigner la discipline occupée de la théorie des ensembles.

succession causale conciliant accidents et occasions dans une dynamique actualisatrice), entraînent les conditions synthétisatrices de la multitude individuellement caractérisée d'inclure avec la 'concrecence', la nature de l'Un.

Considérons maintenant, aux fins de l'application aux propos du présent ouvrage, quelques-unes des opérations qui sont effectuelles sur les classes de relations. Soit 'A' et 'B', deux ensembles contenant, c'est-à-dire non vides, sans être pour autant pleins à n'avoir aucune possibilité d'extension, considérés dans un ensemble référentiel 'E'. De façon générale, posant que:  $A \neq \emptyset$ ,  $B \neq \emptyset$ , quand  $A \subseteq E$  et  $B \subseteq E$ , nous pouvons tirer les trois aspects possibles de relation représentant les cas particuliers:

$$A = B$$

$$A = B \rightarrow A \subset B, \text{ ou } B \subset A$$

$$A \neq B \rightarrow A \cap B = \emptyset, \text{ ou } A \cup B \neq \emptyset$$

Le dernier cas est soit disjonctif, soit représente une communauté d'éléments intersectifs. C'est plus particulièrement depuis ce dernier cas, qui considère une nouvelle réunion d'au moins deux choses individuées possédées en commun entre plusieurs réalités, jusqu'à former une nouvelle réalité mixte, que l'on construit des concepts métaphysiques de relation médiane, avec les conventions que voici:

- '0' (zéro) est une quantité nulle;
- ' $\emptyset$ ' est un ensemble vide: il ne contient strictement rien de quantifiable, de qualifiable, ou encore de fonctionnel;
- ' $\infty$ ' n'est pas une quantité infinie, mais l'extension illimitée du dimensionnable, tenant de son interface transfinie à l'Infini, sa capacité d'être l'inépuisable source des grandeurs relatives;
- ' $\nabla$ ', n'est pas l'ensemble *in extenso* mais l'extension indéfinie d'être, d'avoir et de faire (depuis les domaines contractuels de faisabilité que représentent les réalités physiques, psychiques et spirituelles, existées de l'existence de l'Absolu, comme trinité divine qui se pose comme l'inépuisable source des singularités existentielles), en référence au continuum en lequel rien ne peut être ajouté et qui, quel que soit ce qu'on en retire, ne saurait diminuer en existence;

- 'H' représente l'ensemble complet qu'on pose en tant que la réunion de toute existence source d'individuation relative '∇', auquel s'ajoute la somme de toute expérience de l'existence, autrement dit le Plérôme. Ce terme représente traditionnellement l'existence par aséité, infinie et absolue, **coordonnée à l'indéfinité des réalisations temporelles (l'œuvré au monde), en tant que toute relativité finie d'être, d'avoir, et de faire par abaléité, dans une considération hors hystérésis entre le continuum des successivités temporelles et celui de l'éternité ubiquitaire.** En ce sens, on assimile dans le Plérôme **la totalité expérientielle de l'existence**, à l'entièreté de l'existence, que celle-ci soit perséitique avec les singularités *existées*, ou unicitairement aséitique.

C'est dans ces conditions que:

- **Un ensemble relatif à une énumération** est conventionnellement représenté par la mise entre accolades des différents éléments individués de son contenu: pour exemple {a, b}.
- **Un ensemble relatif à une description** est représenté, de même, par la mise entre accolades d'une définition (ou de son symbole). Par exemple l'ensemble qu'on nomme, {ensemble de la réalité réalisée} a pour complémentaire {tout autre que la réalité réalisée}, contenu dans une complémentaire 'C', inconfondable avec l'ensemble vide noté '∅'.
- À l'intérieur d'un ensemble 'E', 'x' est un élément. De cela, nous pouvons déclarer:  $E = \{x \mid x \text{ est un élément d'existence}\}$ .
- Un ensemble peut contenir un unique élément et cet unique élément peut appartenir, dans le même temps, à d'autres ensembles. Ainsi sont les ensembles  $B = \{x\}$  et  $A = \{x, y, z\}$ . Dans ce cas  $x \in E$  représente une appartenance et  $\{x\} \subset E$  une inclusion, en raison de ce qu'on entend par  $\{x\}$  l'ensemble 'B', dans un cas, alors qu'il s'agit d'une partie de 'A', dans l'autre.
- La réunion reste de cela un concept différent de l'addition. À l'appui de cette disposition, l'exemple plaisant de la personne qui est comptée deux fois: une première comme vache à lait dans la fiscalité d'un État du monde d'ici-bas, et une seconde comme mouton sur les registres de l'appel nominatif des survivants d'une religion distribuant des complaisances. Il paraît

évident que cette personne ne saurait figurer qu'une seule fois sur la nomenclature des existences individuées (c'est pour cette raison que le signe de réunion  $\cup$  se dit 'ou').  $A \cup B$  se comprend de ce que 'x' appartient à 'A' ou bien à 'B', tel que:  $\{x \mid x \in A, \text{ ou } x \in B\}$ .

- La disjonction est également un concept différent de la soustraction. Dans un ensemble disjoint, le signe  $\cap$  qui se dit 'et', veut dire qu'aucun élément n'est commun entre les ensembles de la disjonction. Par contre, l'intersection symbolisée par le signe  $\cap$  désigne les éléments qui sont en commun, tel que  $A \cap B = \{x \mid x \in A, \text{ et } x \in B\}$  (x appartient à 'A' ainsi qu'à 'B'). Et corrélativement, la réunion  $A \cup B$  inclut l'intersection  $A \cap B$ . Ce cas se comprenant plus aisément à l'aide des diagrammes de Venn en lequel, depuis des exemples concrétisant les contenus respectifs des ensembles vis-à-vis des rapports qu'on en tire, comme par exemple avec la figure 1.31 pour laquelle nous avons:  $A = \{1,2,3,4,5\}$  et  $B = \{4,5,6\}$ .

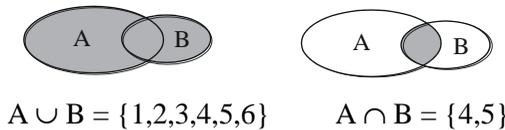


Fig. 1.31 Exemple de réunion et d'intersection entre deux ensembles non disjoints.

- si au moins deux ensembles sont déclarés disjoints, c'est qu'aucun des éléments qu'on y considère n'est commun aux deux. Si un ensemble se trouve inclus en un autre, l'intersection équivaut à l'ensemble inclus. Cette disposition se vérifie dans les exemples de la figure 1.32.

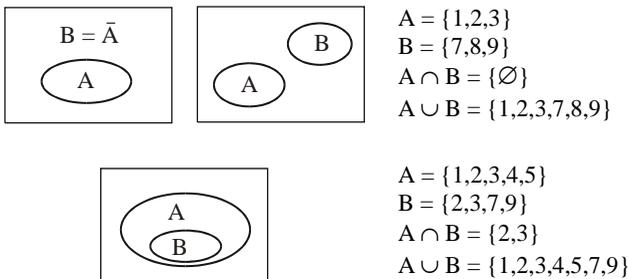


Fig. 1.32 Exemple d'ensemblements disjoints et inclus.

Rappelons que, relativement aux cas qui viennent d'être considérés, et qui peuvent s'appliquer indifféremment aux partitions dans le quantifiable, conjointement au qualifiable, ainsi qu'aux fonctions actales, nous avons le rapport, avec 'E' un ensemble de choses quelconques:

$$E \cap \emptyset = \emptyset, E \cup \emptyset = E,$$

et si  $\{x \mid x \in A \text{ et } A \subset E\}$  alors  $x \in E$ .

Et que **la règle de commutativité** délimite la possibilité d'inversion des éléments caractérisant un ensemble. De même que le résultat d'une commutation nombrée est différent pour la division et la soustraction, de même il peut l'être dans la commutation par description. Par exemple, même dans les langues naturelles, on entend qu'un homme grand n'est pas nécessairement un grand homme. Une petite couturière peut n'être pas de plus une couturière petite. De manière générale, l'union reste commutative, de même que l'intersection, tandis que les éléments d'une inclusion ne le sont pas, et la différence de deux ensembles ne l'est pas non plus. Consécutivement, nous aurons à distinguer ces différences, ce auquel nous aide l'exemple avancé avec la figure 1.33 faisant apparaître la différence de  $A \setminus B$ , en rapport à la différence  $(A \setminus B) \cup (B \setminus A)$ .

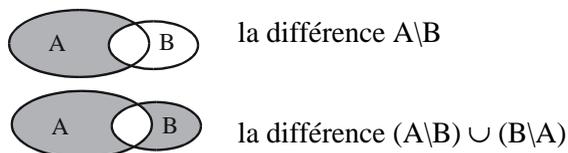


Fig. 1.33 Diagrammes de VENN montrant des différences entre ensembles.

Notons que la règle de commutativité entraîne une conséquence importante trop souvent oubliée dans les conclusions réductionnistes du matérialiste. Par exemple lorsqu'il est à conclure que les effets qui résultent des stimulations électriques du cortex cérébral et de la chimiothérapie, entre autres preuves, impliquent que la conscience a une origine physique, a pour site le cerveau et reste une fonction de la complexité de nos synapses. Il est évident qu'on puisse avoir deux réalités individuées en une unique deixis, si l'une

est en l'occurrence de nature physique, quand l'autre est de nature psychique. Exactement comme le citoyen habitant la capitale d'une nation, habite de plus le pays dans lequel est cette capitale, alors que le provincial n'est pas aussi métropolitain. Et c'est de même que par logique l'esprit peut habiter un corps, sans que la réciproque soit vraie. Cette disposition réfère même à des conséquences pratiques. L'une d'elle est en effet de pouvoir considérer qu'un préjudice corporel depuis des causes physiques n'entraîne pas obligatoirement la déliquescence du spirituellement formé en esprit, même si l'incidence spirituelle de l'esprit sur le corporel peut n'être plus possible par suite de médias non fonctionnels. C'est donc dans un schéma simplificateur que l'on peut déduire depuis la doctrine du monisme physicaliste, évidemment fondée sur la seule phénoménologie physique, que le mental, la psyché, et par suite la conscience, sont des produits corporels.

**La règle d'associativité** qui représente l'association des éléments par couples, entre au moins deux ensembles par l'intermédiaire d'une loi de composition prédéfinie à l'obtention d'un cas plus complexe. Avec la règle d'associativité, la réunion est associative. Exemple:

$$(A \cup B) \cup C = A \cup (B \cup C)$$

Ce trouve conjointe **la règle des intersections**:

$$(A \cap B) \cap C = A \cap (B \cap C).$$

Mais la différence n'y répond pas:  $A \setminus B = \{x \mid x \in A \text{ et } x \notin B\}$ . Il est possible de vérifier ces conditions dans une application dont les éléments peuvent être de nouveau une association de chiffres (voir les exemples supra).

**La règle de distributivité**, qui trouve plus particulièrement son importance en sémiotique. À l'encontre de ce qui arrive en algèbre dans l'application aux nombres, en laquelle la multiplication est distributive sur l'addition, mais pas l'inverse (par exemple  $(2+3) \times 4 = (2 \times 4) + (3 \times 4)$ , tandis que  $(2 \times 3) + 4 \neq (2 + 4) \times (3 + 4)$ ), **il y a distributivité dans la théorie des ensembles** aussi bien de  $\cup$  sur  $\cap$  que de  $\cap$  sur  $\cup$ . Exemple:

$$A \cup (B \cap C) = (A \cup B) \cap (A \cup C)$$

$$A \cap (B \cup C) = (A \cap B) \cup (A \cap C)$$

**La règle des simplifications.** Avec cette règle, réunions et intersections ne sont pas simplifiables. On entend par là que l'égalité

$$A \cup B = A \cup C$$

n'entraîne pas l'interchangeabilité de B avec C. En effet, C peut contenir B, ou l'inverse. Par contre si  $B \leftrightarrow C$  est vrai (est vraiment interchangeable) alors cela implique que

$$A \cup B = A \cap C.$$

D'autre part  $A \cap B = A \cap C$  n'entraîne pas obligatoirement  $B \leftrightarrow C$ . Cependant que si vraiment  $B \leftrightarrow C$ , alors c'est en raison de ce que  $A \cap B = A \cap C$ .

Il va sans dire que nous appliquerons ces règles comme aide à la détermination des cas pouvant éclairer les concepts de métaphysique. Règles de distributivité et règles des simplifications sont par exemple déterminantes à distinguer ce qui distribué en en commun au travers des attributions par la substance aux individuations (manifestations d'être, d'avoir et de faire), de ce qui ne l'est pas en existence sous-jacente: comme unité insécable, chaque individuation est en soi présence unique et invariante au travers du diversement manifesté à son altérité. Cette remarque peut être mise en rapport avec ce que nous allons examiner maintenant.

## 1.28 À PROPOS DE LA NOTION D'ENSEMBLE PREMIER

En élaborant la théorie sur les propriétés d'ensemblement à partir d'ensembles partiels, il est apparu aux chercheurs de la fin du 19<sup>e</sup> siècle que, par exemple, lorsqu'on range de la vaisselle, on ne pouvait pas ranger deux fois la même fourchette en des casiers différents. Ensuite, que l'ensemble vide représente une convention: il est fictif puisque son absence de contenu représente précisément la notion d'anti-existence. Ces considérations entraînant nombre de paradoxes subsistant dans la littérature du propos sans être toujours congrus, on en est venu depuis W. O. QUINE, à distinguer entre

classes et ensembles, d'une façon telle que si l'on peut constituer des ensembles de ce qui est existentiellement individué, tel que des objets, des entités, des personnes, et en sorte que chacune de ces individuations ne puisse être simultanément en plusieurs ensembles, les caractères qui les manifestent (propriétés, qualités, fonctions) peuvent se trouver, à l'encontre, simultanément en plusieurs classes. Ceci étant rappelé en vue d'éviter les paradoxes soulevés, notamment avec la théorie de l'ensemble de tous les ensembles, avant que la notion d'ensemblement ne comprenne celle de classe.

À propos de la notion holo-ensembliste d'un ensemble premier, dont nous avons pu voir l'usage plus avant, voici quelques réflexions nous autorisant à en distinguer la signification de ce qu'on entend habituellement par 'l'ensemble de tous les ensembles' (émis à la suite des paradoxes survenant lorsqu'on ne distingue pas entre classes d'attributions et ensembles d'individuations), et qu'on définit comme *le paradoxe de l'ensemble qui se contient lui-même comme élément*.

De façon générale, un ensemble non vide et limité comprend au moins un élément et, au plus, un nombre indéfiniment agrandissable d'éléments. Un élément, pour être déclaré comme tel, se doit d'être distingué en tant qu'appartenant, par exemple au domaine sémiotique (significations), mathématique (grandeurs), systémique (fonctions). De façon générale, donc, des fonctions de relation s'appliquant à des distinctions qualitatives et des estimations quantitatives. **Mais sens, nombres et fonctions ne proviennent pas des objets auxquels on se réfère par là. Ils appartiennent, comme moyens, aux sujets de la qualification, et s'appliquent à l'interprétation des relations entre existences individuées** (G. FREGE). Nous ne confondrons pas, ainsi que dit plus haut, l'individu existant à n'être pas en soi interchangeable, de sa manifestation basée sur des attributions interchangeable pour cause d'une communauté de substrats.

Étant donné que l'habitude est scolastiquement prise de nommer 'ensemble de tous les ensembles' la représentation d'un ensemble qui se contient lui-même comme ensemble, nous convenons de nommer 'ensemble premier' l'ensemblement qui contient la totalité

de ce qui est fini (réalisé) et transfini (potentialisé), dont la complémentaire contient ce qui s'oppose aux caractères singuliers d'existentialité.

Pour ce qui est de la représentation du paradoxe attaché au concept d'ensemble de tous les ensembles, plusieurs exemples sont connus. Le plus célèbre est certainement celui du bibliothécaire établissant le catalogue général des catalogues partiels de sa bibliothèque. Ceci en référence au paradoxe, dû à B. RUSSELL, de l'ensemble s'autojustifiant.

Les faits: des catalogues partiels sont constitués par les livres de chaque rayon, et ce pour tous les rayons d'une bibliothèque. Mais sans consigne précisée, on imagine que certains employés entreprennent de mentionner l'existence du catalogue partiel dans le catalogue lui-même, tandis que d'autres n'ont pas recours à ce procédé. Le bibliothécaire entreprend, à la suite de cela, d'établir le catalogue général des seuls catalogues partiels qui ne comportent pas une mention autoréférentielle. Pour juger de la vérité de cette décision, il importe, me semble-t-il, de l'examiner relativement à ce qui fait la raison de l'entreprise. En y réfléchissant, il apparaîtra alors que l'autoréférence dans les catalogues partiels n'a pas d'incidence pratique. Car, la raison de ces catalogues est que, si un livre est absent, le catalogue partiel qui en porte la référence en connaît encore l'existence; alors que si c'est le catalogue se citant lui-même qui est perdu, l'autoréférence ne sert à rien: nulle trace de son existence ne subsiste, **puisque'il a été décidé de n'en pas signaler l'existence dans le catalogue général** afin d'en éviter la redondance.

Les livres sont ici les éléments d'un sous-ensemble nommé 'catalogue partiel'. Ce sous-ensemble là ne saurait, par conséquent, être aussi élément de lui-même en tant qu'existence individuée. Cependant ce catalogue ressemble à un livre par son relationnel, étant tenu, pour son usage, à l'extrémité du rayon contenant les livres qui y sont répertoriés. Aussi, l'employé zélé n'ayant pas de consigne particulière pourra décider, le plus ne nuisant pas, d'y inclure la référence du catalogue. Mais cette action n'est ni qualifiante ni disqualifiante. Étant neutre, sans incidence sur l'usage, seulement surabondante par rapport au catalogue général,

on ne peut, *de jure*, la déclarer ni vraie ni fausse en regard de la pragmatique qui conduit à l'établissement des catalogues partiels. L'erreur semble plutôt accompagner l'action du bibliothécaire qui ne mentionne pas, dans le catalogue général, l'existence des catalogues partiels autoréférenciés. Car il apparaît que si nous considérons la raison de l'entreprise, dresser le catalogue général de tous les catalogues partiels, correspond à saisir tous les sous-ensembles, en tant que contenus de chacun des rayons de la bibliothèque.

Quoiqu'il en soit, la notion d'*ensemble de tous les ensembles* étant une notion restreinte aux conditions, justifiées, d'appartenance des ensembles partiels, je préfère en démarquer l'usage qu'il en est fait ici par le moyen d'une appellation distincte ne prêtant à aucune confusion. Dans les ensembles dont nous avons à considérer la portée en métaphysique, non seulement nous différencierons strictement ceux qui font référence aux ensembles d'existences individuées, de ceux qui sont spécifiques des conditions d'être, d'avoir, et de faire, mais encore entre ensembles partiels, généraux, et holistes.

Avec les ensembles dont les éléments sont existentiels, les complémentaires concernent des considérations existentielles; considérations qui relèvent de la compréhension d'un partage déixique (ici ou là, relativement à des moments). Tandis que, avec les ensembles traitant de contenus relationnels, les complémentaires sont oppositives entre thétiques et antithétiques, ou entre fonctions conditionnées et fonctions conditionnatrices, par rapport aux inconditionnalités actantielles complémentaires. Ce qui fait qu'outre la portée partielle, générale, holiste des ensembles qui furent distinguées au début de l'annexe 1, nous avons à distinguer:

- les ensembles mathématiques des quantifications, par lesquels tout ensemblement d'existences bornées, mesurables en situation et dénombrables entre eux, ont pour complémentaire une indéfinité de quantifications générables en existence;
- les ensembles sémiotiques des qualifications, par lesquels tout ensemblement thétique a pour complémentaire une antithèse

contenant comme source isomorphe toute suite indéfinie de l'élémentarisation thématique;<sup>35</sup>

- les ensembles systémiques des réalisations, par lesquels on considère que tout ensemble borné de fonctions actuelles a pour complémentaire une inépuisable potentialité de fonctions actantes.

---

35. Il y a longtemps que l'on sait qu'une attribution n'est possible que par distinction de son altérité attributive.

## Annexe 2

# Ternalité

### 1.29 LE CONCEPT DE TERNALITÉ PAR L'ANALOGIE

La théorie des ensembles dote la réflexion métascientifique d'un outil irremplaçable pour induire l'infinitaire à prendre sens par-delà l'expérimentable. Elle est à faire que l'incomplétude du limité reste dépendante d'une infinitude. La ternalité est, quant à elle, à la base du concept fondant le processus de réalisation de la réalité sur le concours de trois natures fondamentalement différentes et irréductibles, **en raison d'aspects contractuels**. Ainsi, la théorie des ensembles utilisée dans le respect logique des sémanticités conduit l'ontologique à rendre compte des discontinuités limitées d'être, d'avoir et de faire selon des manifestations phénoméniques, depuis une continuité sous-jacente d'existence *in extenso*, quand trois partitions contractuellement irréductibles de l'intemporellement *existé* au monde apparaissent **ensemble** à l'origine d'une expérience de l'existence basée sur le processus de transformation métamorphique du contenu cosmique préalablement généré en existence.

Le processus de la réalisation performative du contenu cosmique procède dans son moyen de trois codomaines contractuels de réalisation du présent encours de l'Univers arrivant entre une origine nulle d'être, d'avoir et de faire –mais qu'on ne peut concevoir *ex nihilo* en existence–, et l'épuisement des potentialités de perfectionnement dans la finalité du réalisable. Il est remarquable que ces trois composantes irréductibles forment implicitement les divergences historiques du mouvement humain. Compte tenu de cette ancienneté à édifier l'animation de l'humanité aussi depuis une base physicopsychospirituelle, l'adhésion au concept de ternalité de codomaines de faisabilité de l'Univers va

avec une logique d'inclusion. Il semble en effet que ce soit une logique d'exclusion qui pose les conséquences de trois idéologies culturelles s'opposant historiquement. Je le résumerai de la façon que voici :

- les fictions monistes évoluant séparément, en vase clos, depuis des scléroses institutionnelles appropriées, sont comme des écorces mortes, mais à permettre la circulation des idées –les idées communiquées en tant que sève à pouvoir nourrir la progression des connaissances. On trouve ces scléroses autant au travers le réductionnisme sévissant en science –une science qui se veut seule source du savoir rationnel–, les systèmes monolithiques satellisant sur son objet une philosophie refermée sur elle-même, ainsi que des religions monothéistes ne supportant pas la concurrence doctrinale (hors de nous, point de salut). Ici agit le royal isolement des astres. Comme ceux-ci capturent par attraction les corps errants, on s'y suffit de récupérations par influence. On gouverne, on règle, on châtie ou récompense.
- le dualisme offre un nouveau regard sur l'environnement, en saisissant que la réalité est composée, que les choses ne sont si simples. Par lui on en arrive jusqu'à tolérer l'existence de ce qui ne nous concerne pas directement. À l'encontre de l'adhésion aux fictions monistes depuis lesquelles l'individu ignore royalement l'autre et le dissemblable, reconnaître une altérité permet de s'y coltiner, désavouant ou approuvant certaines choses, rejetant ou acceptant untel à égalité. Il y a échange. Le procédé devient dès lors fécond en disputes intellectuelles arrivant dans le contexte des oppositions. C'est à ce niveau que vient le pathos, souffrances et joies, affects et effects. On se bat. Mais les conflits, embarras, entraves et résistances qui s'ensuivent donnent de la consistance à nos natures particulières et nos individualités singulières, qui sont à se compléter mutuellement.
- C'est lorsque l'individu est là par différence, suffisamment distingué de tout autre, que l'office de la ternalité commence en induisant une participation personnalisable entre soi et l'altérité. Le surcroît de réalité riche et multiforme arrive dans le principe des fonctions associatives, qu'on commence de

vivre depuis le jeu des attractions physiques, des sentiments d'être aux autres et des dilections spirituelles. Le pathos disparaît, voici l'éros. Si le pathos arrive de réactions inertielles entre les individus, l'éros est aux personnes en acte une intensification dans l'expérience de devenir relativement en rapport à ce qui est autre.

Dit aussi succinctement, cela peut paraître hermétique. Toujours est-il que du point de vue cosmologique, il semble bien que c'est avec le concept de ternalité que l'Univers devient possible à répondre au questionnement COMMENT (soumission du raisonnement au principe de transformation), en ce qu'une indéfinité potentielle de transformations rend toutes choses faisables en réalisation depuis des occasions. On le saisit en puisant aux sources gnostiques des ésotérismes, autant que depuis une pragmatique à ne considérer que l'expérience. C'est d'autant plus aisé à saisir que la personne humaine, pour être féconde en elle-même –c'est-à-dire pas uniquement reproductrice de son individuation héritée, mais encore cocréatrice en tant que pèlerin du temps depuis un perfectionnement épuisant progressivement des potentialités– se doit de préalablement métaboliser ces trois aspects contractuels de la formation du réalisé passant par les choses et leurs propriétés, les pensées signifiantes et la qualification qui en résulte, ainsi que les vrais sentiments conduisant nos mobiles vers plus de valeur universelle, en produisant nos vertus dans l'action en raison du tout. Pour raison de division entre dogmatiques institutionnelles (pragmatiques avec les sciences, idéalistes avec les religions, opportunistes avec les philosophies à retombées politiques), on ne pas supporter l'idée de contractualité entre trois aspects complémentaires sous-jacents à la transformation métamorphique du contenu de l'Univers, comme cela l'est dans la nature humaine (l'indivision organique entre propriétés corporelles, qualifications mentales et valeurs spirituelles).

Pour éviter les métaphores avant qu'opère un langage formel approprié à en transmettre la substance, et comme de petits croquis valent un long discours, usons donc du puissant moyen de donner du sens au propos en rapportant analogiquement la multiplicité quasi indéfinie des réalisations de la réalité depuis les trois

fondamentales sous-jacentes que forment ensemble les continuums physique, psychique et spirituel, aux trois couleurs primaires du spectre qui sont également complexifiables à l'infini en teintes particulières. Cette analogie semble en effet la plus riche qui soit à permettre de conceptualiser des aspects contractuels allant avec le fonctionnement du processus de réalisation du Cosmos.

Le commentaire que voici s'impose cependant comme préalable à cette compréhension. Il est en effet important de noter que l'impression sur la conscience de la qualitativité des couleurs constitue une médiation interfaçant les subjections du sujet pensant, à l'objectivation physiologique des objets physiques Il en est du reste de même des harmoniques sonores. Tout autre est la réduction des sons aux fréquences vibratoires et la réduction des couleurs à n'être que des longueurs d'onde électromagnétique, en ce que le procédé éclipse le rapport qualitatif, pour ne retenir dans le mesuré que la portion congrue du quantifiable. Sons, couleurs, voire, odeurs, n'existent pas dans notre environnement physique, mais la représentation qualitative des propriétés physiques de cet environnement passe par le produit de l'organisation biologique des perceptions, jusqu'au cerveau, transducteur d'informations propriatives depuis tout moyen. Ces moyens ne sont cependant pas en eux-mêmes irréels, puisque leur réalité repose sur l'interface active s'instaurant entre les domaines de réalités physiques et psychiques. Pour mieux saisir la portée analogique entre couleurs et facettes complémentaires des compositions de la réalité, nous avons de plus à nous souvenir qu'on attribue des couleurs aux objets en correspondance à ce qu'on perçoit, qui est justement l'inverse de la partie spectrale investie dans l'objet, puisque ce qu'on perçoit est la couleur réfléchie, ou transmise, donc le rayonnement rejeté, et pas cela qui est absorbé, transformé, pour finalement appartenir à l'objet. Cette considération est, dès le départ, à poser les trois catégories contractuelles de réalisation s'édifiant entre le physique, le psychique et le spirituel, en des rapports allant avec :

- **la transparence** aux énergies psychiques ou spirituelles, par exemple, fait qu'on peut ne pas avoir conscience des réalités correspondantes, à l'exemple de l'objet transparent aux fréquences du spectre de la lumière physique;

- **la réflexion** consiste pour l'objet à réagir au moins à une partie du spectre. Par soumission au phénoménologique, il arrive qu'on caractérise la chose vue depuis son rapport d'opposition à l'environnement. Pourtant, la 'couleur' métabolisée dans l'objet est conséquemment celle qu'il n'a pas, puisque la réflexion reste ce qui est propre à le manifester. Par généralisation dans l'analogie, une personne possède sa propre détermination, alors que ses réactions, actions et proactions environnementales révèlent à l'encontre des inerties particulières, et non pas ce qui s'y trouve métabolisé;
- **l'absorption** consiste en la transformation de la contrepartie non réfléchie et hors transparence du spectre. Une partie du spectre de la lumière étant absorbée, se transforme et sert la substratisation. Par analogie, c'est en s'ouvrant aux différences que l'individu épuise une partie de ce qu'il reçoit de son environnement à réaliser la substance de lui-même. L'alchimie des événements dans le vécu personnel est de cela invisible, secret, comme instauré en contrepartie des agissements, dans un rapport métabolique d'individuation. Cela arrive alors comme incubation à rendre possible un temps d'implication personnalisée à l'altérité de soi.

Bien évidemment, en toute chose comme pour tout être, la réflexion compose avec l'absorption. Se trouver constitutivement complétable, c'est être encore transparent à certaines réalités du monde, d'une façon telle que l'être, tout comme la chose, ne saurait réagir aux réalités de son environnement qu'en raison de l'état de sa propre nature réalisée, et non pas depuis cela qu'il potentialise. On admet généralement –bien que ce soit souvent par abstraction logique n'influençant pas le comportement acquis d'impliquer autoritairement l'autre dans nos propres limitations–, qu'on ne peut demander à une plante d'être morale, ou bien à une pierre de penser, de ce que la plante est par définition transparente aux événements spirituels de son environnement, quand la pierre l'est tout autant aux événements psychiques. Dans l'affirmation de ce résultat logique, il est important de voir que **ce ne sont pas ces réalités dont on parle qui n'existent pas, c'est que, présentes, elles n'existent pas dans le continuum de la pierre, ou dans celui de la plante.** D'où le postulat métascientifique d'une

existence *in extenso* à permettre de rendre compte des réalités limitées d'être, d'avoir et de faire au monde. C'est accepter le présupposé scientifique d'un néant originel, si nous nous en limitons le rapport aux transformations métamorphiques du contenu cosmique.

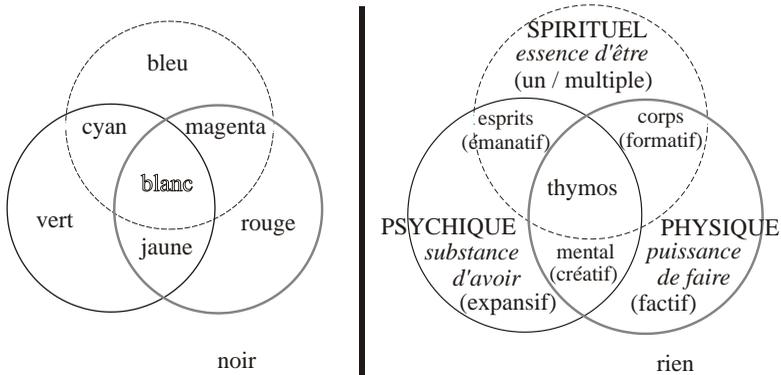
À l'encontre des pierres et des plantes, l'humain, pour être susceptible de composer dans sa nature des événements matériels, mentaux, et d'âme, peut donner comme étant également tangible l'une ou l'autre de ces réalités auxquelles il réagit, tout en restant transparent à certaines de leurs compositions, comme encore réaliser en lui quelques combinaisons qui surajoutent au reçu séparément. Cela est à faire qu'untel pourra non seulement être noir ou blanc, en tant que propriétés de son corps, mais encore musicien ou maçon, en tant que des résultats qualificatifs depuis des qualifications mentales appropriées, relativement bon ou méchant, comme résultat vertuel par l'esprit.

En rapport aux domaines du physique, du psychique et du spirituel allant avec les fondamentales contractuelles du processus de réalisation, il est tout à fait édifiant (mais il faudrait plus d'un article pour en développer les conséquences) de considérer une indéfinité de rapports réalisables, comme sont les rapports possibles entre les trois couleurs primaires, sachant que de leurs compositions peut résulter une indéfinité de nuances. On connaît par expérience un certain nombre de rapports associatifs des couleurs. Imaginons alors de fonder la structure conceptuelle de la réalité sur le même principe, de façon à montrer qu'on puisse faire correspondre point par point les rapports connus entre les couleurs. Pour faire court, il s'agit d'investir une énergie psychique en des réalisations mentales, comme la réalisation des corps matériels procède d'énergies physiques. Ce sont alors des esprits qui concrétisent une énergie spirituelle. En sorte que nous puissions rendre compte de la possibilité intégrative d'une personnalité, là où sont dans une même deïxis un corps, une mentalité et un esprit fonctionnellement reliés –ce lieu organiquement complet comme nature mixte finalitaire est alors dit thymique.<sup>36</sup> Afin de rendre

---

36. C'est dans cette disposition organiquement contractuelle que la personnalité est tangible depuis la personne faisant l'expérience du libre-arbitre.

cette notion plus claire, posons par hypothèse la correspondance allant avec le schéma suivant.



Cette correspondance n'est étayée par aucune preuve d'expérience. Je la propose seulement pour être confortée par un certain nombre de coïncidences gnostiques et intuitives tenant aux inductions de l'introspection. Dans l'hypothèse de cette correspondance, nous pouvons dresser les rapports que voici :

rouge	vert	bleu	magenta	jaune	cyan	blanc
<b>physique</b>	<b>psychique</b>	<b>spirituel</b>	<b>corps</b>	<b>mentalités</b>	<b>esprits</b>	<b>thymos</b>
{ $\phi$ }	{ $\psi$ }	{ $\chi$ }	{ $\phi \cdot \chi$ }	{ $\phi \cdot \psi$ }	{ $\psi \cdot \chi$ }	{ $\phi \cdot \psi \cdot \chi$ }

En utilisant la même règle d'opposition que pour les couleurs fondamentales on trouve la correspondance établie entre le champ d'appréhension du réel que nous acquérons en trois sortes de substantialisation (le concrétisable) depuis trois variétés d'essences (les lumières et les ombres portées, dans une analogie à ce qui donne forme depuis l'hétérogénéisation en substance):

1. { $\phi \cdot \chi$ } / { $\psi$ } le **corporéisé** opposable au domaine du purement **psychique**, comme le magenta s'oppose au vert;
2. { $\psi \cdot \chi$ } / { $\phi$ } l'**esprit** opposable au domaine de la pure **physique**, comme le cyan l'est au rouge;
3. { $\phi \cdot \psi$ } / { $\chi$ } le **mentalité** complémentaire du pur domaine **spirituel**, comme le jaune est complémentaire du bleu;

4.  $\{\phi \cdot \psi \cdot \chi\}$  enfin les trois concrétisations que forment l'organisation fonctionnelle du corps, du mental et de l'esprit, avant une phase fusionnelle ultérieure.

Quant au processus de formation des contractualités concrétisées que représentent l'esprit, le mental et le somatique, nous pouvons considérer les interfaces qui sont à hiérarchiser leur métabolisation depuis les lois spécifiques aux domaines du physique, du spirituel et du psychique. Disposition qui suppose le rapport que voici :

- **l'esprit** opère proactivement sur **les mentalités** via l'énergie psychique;
- **le mental** opère activement sur **les corps** via l'énergie physique;
- dès lors on peut penser que **les corps** opèrent par réaction sur **les esprits** via l'énergie spirituelle.

Les rapprochements formés depuis le schéma qui précède n'exposent que le rapport en considération d'une synthèse additive correspondant aux primaires rouge, vert et bleu. C'est à ne pas oublier ce qu'évoque un rapport semblable en référence à la synthèse soustractive depuis les primaires que sont le cyan, le jaune et le magenta. La lumière blanche résulte de l'addition des faisceaux du rayonnement rouge, vert, bleu: c'est la synthèse additive. En couleurs soustractives ce sont les objets, et par extension, les encres et peintures, qui absorbent les couleurs que l'on ne voit pas en correspondance à ces mêmes rayonnements, alors que c'est à réfléchir celles qui sont opposées que nous voyons. Mais corps, mentalités et esprits peuvent encore être transparents aux lumières (ou énergies) physiques, psychiques et spirituelles, et c'est à faire que nous ne pouvons en avoir l'expérience sensible, ce que nous montrerons bientôt. En lumière soustractive, c'est le noir qui résulte de la superposition des trois filtres que sont le magenta, le cyan et le jaune (tout est absorbé). Rappelons les différences:

synthèse additive	synthèse soustractive
cyan = vert + bleu	jaune + cyan = vert
magenta = bleu + rouge	jaune + magenta = rouge
jaune = rouge + vert	cyan + magenta = bleu
blanc = bleu + vert + rouge	cyan + magenta + jaune = noir

Il est important de remarquer pour la signification de ces rapports que la répartition des trois couleurs primaires à englober l'ensemble du spectre visible est une constante **qualitative** pouvant varier selon les spécificités allant avec les espèces. Spécificités qui sont comme le regard porté par chaque espèce animale sur son environnement, c'est-à-dire que cette constante qualitative n'est nullement fixée relativement aux propriétés du spectre physique des fréquences du domaine, mais celui-ci en relation à des espèces. Par exemple, la fréquence nous communiquant l'impression du bleu est différente de celle qui a ce résultat pour l'abeille, bien que dans les deux cas c'est l'étendue spectrale du rayonnement visible qui décide des longueurs d'onde à établir la position spectrale des trois fondamentales. Dans le cadre de l'analogie entre les couleurs et les aspects contractuels de la composition de la réalité, nous pouvons penser que, de même, les événements de la nature peuvent être diversement appréhendés par les d'êtres de l'Univers **en fonction de l'étendue du vu depuis les trois fenêtres de la conscience ouvrant sur l'endocosme, l'exocosme et le mésocosme**. Dans chaque cas, donc, le vu peut être relativement vrai, étant rapporté au regardé. Cela est à dire que le rapport à la réalité peut faire que l'un, considérant tel événement, le déclare de nature spirituelle, quand pour l'autre, le même événement sera encore mental, voire même strictement assimilé à une résultante physiologique. Au sens épistémologique, il y a donc bien vérité, même vérité exemplaire, mais à condition d'en rapporter le résultat à la relativité des coordonnées conscientielles d'appréhension: le regardé.

Un aspect subséquent de ce qui précède est à considérer que, comme pour les couleurs opposées (par exemple avec l'opposition entre le bleu et le jaune), la substance d'avoir sur le lieu d'une 'lumière' psychique est opposable aux corps matériels et non pas aux phénomènes physiques; comme la puissance physique de faire l'est aux esprits et non pas à une nature spirituelle. De même, chaque composante devient parallèle avec le principe des couleurs, en tant que c'est de la composition entre le domaine des énergies spirituelles et physiques qu'arrive la matérialisation du corporel. Cela n'est pas en soi évident, mais ce ne l'est pas plus que de concevoir que c'est d'un mélange approprié de rouge et de vert

qu'advient le jaune. Sauf erreur, cette disposition se résume comme suit:

**ANALOGIE AUX FACTEURS DE RÉFLEXION, DE TRANSMISSION ET D'ABSORPTION**

	<b>métabolisent</b>	<b>sont transparent à</b>	<b>réfléchissent</b>
les mentalités	l'énergie $\chi$	l'énergie $\phi$	l'énergie $\psi$
les corps	l'énergie $\psi$	l'énergie $\chi$	l'énergie $\phi$
les esprits	l'énergie $\phi$	l'énergie $\psi$	l'énergie $\chi$
le mixte {mental + corps}	l'association $\{\psi \cdot \chi\}$		l'énergie $\phi$
le mixte {mental + esprit}	l'association $\{\psi \cdot \phi\}$		l'énergie $\chi$
le mixte {esprit + corps}	l'association $\{\phi \cdot \psi\}$		l'énergie $\chi$
le mixte {mental + corps + esprit}	permet la personnalisation du complètement métabolisé dans l'expérience du libre-arbitre		

À la différence des oppositions qui annulent les effets dans l'activité, le mixte conjugue des opposés et des dispositions contraires, tel que les caractères conjugués se concilient dans une fonction unitaire au tout. À titre d'exemple, de l'union du jaune et du bleu naît le vert, inanalysable en référence aux couleurs parentes. N'est-il pas possible d'apercevoir semblable transposition ailleurs? Peut-être, puisque qu'un acide ajouté à une base neutralisent réciproquement leurs oppositions pour former un nouveau corps; qu'une charge négative et une positive ne disparaissent pas dans le milieu ambiant en s'équilibrant; que l'équilibre dans le rapport antagoniste de forces, tout en ne manifestant plus les porteurs des forces en présence, ne les annihilent pas non plus. Aussi des contrastes perçus entre ombres et lumières. L'obscur et le clair rendent visible tout milieu hétérogène, subliment forces et faiblesses dans les dynamiques, surdéterminent l'effet spatial du proche au lointain, et, par union du passé au futur, dépassent d'autant l'effet de temporalité.

De façon générale, l'union génère le nouveau, comme produit intermédiaire des oppositions résolues. C'est dans ce sens que le proche et l'éloigné apparaissent comme l'intensification spatiale au fait d'acquérir, et que de l'union du passé au futur naît l'intensification temporelle aux faits de devenir. Cela est à dire que l'intensité des forces contraires dans les oppositions physiques, celle des efforts dans les contrariétés psychiques et celles des luttes

avec les désaccords spirituels, appartiennent à la seule dynamique des progressions performatives instaurées entre l'infiniment séparé et composable, et l'intégration finale statuant la fusion du tout après les strates de l'organisation intermédiaire épuisant les potentialités de perfectionnement entre microcosme et macrocosme. Parallèlement aux unions gestatrices du nouveau, les mises en rapport de proximité spatiotemporelle, avec la localisation oppositive des dynamiques métamorphiques, préparent, en chaque strate de complexification, les phases ultérieures d'associations fonctionnelles.

*L'existé* au monde n'ayant pas de 'couleur' dans une analogie au spectre complet de la lumière **blanche**, n'a également aucune des espèces particulières et ne peut conséquemment être senti. *L'existé* n'est alors pas rendu tangible pour cause de n'être pas manifestable, sinon indirectement par les faits d'être et d'avoir (propriétés des corps, qualifications des mentalités, vertus par l'esprit).

Considérons maintenant l'échelle que voici. Proposée à titre indicatif pour n'être pas limitante, on y considère la réponse intellectuelle d'une 'décomposition spectrale du réel', en analogie à l'actuelle réponse physiologique au spectre de la lumière entre l'ultraviolet et l'infrarouge:

---

**ultra-divin**

le divin  
le spirituel  
le psychique  
le mentalisé  
le personnalisé  
le corporéisé  
le physique

---

**infra-physique**

GËTHER remarqua que la lumière physique passant à travers un milieu trouble ou translucide (non transparent) tire sur le jaune, et qu'à l'encontre les ténèbres vues à travers un milieu trouble éclairé à contrejour tirent sur le bleu. Du moins pour la vision trichrome spécifique de l'œil humain. C'est à pouvoir évoquer le décalage entre la réalité et ce qu'on aperçoit par effet de contraste entre ténèbres et lumières spirituelles, en eaux troubles des activités

humaines depuis l'organe le plus souhaitable pour juger des expériences spirituelles : l'âme humaine. Les phénomènes physiques et spirituels consciencialisés via les mentalités entre le senti et l'assenti, le perçu et l'aperçu, sont par-là reliés.

GËTHE nomma encore acyanoblepsie l'aberration de la vision faisant que l'absence de la vue du bleu entraîne celle du violet et du vert. Le rouge prend dès lors la place du bleu et du violet, de sorte que le mélange du bleu au jaune, au lieu du vert, communique la vue de l'orangé. Dans ce monde-là, le ciel est rose et la végétation verte prend des teintes automnales allant du jaune au rouge. La transposition du cas aux déviations du regard qu'on porte sur la nature depuis l'échelle ci-dessus est aisée. Par imitation, nous nommerons *apsycholepsie* la vision mentale correspondante. Elle n'est assurément pas pathologique dans le sens où elle ne fait que s'écarter d'un standard interprétatif depuis les trois fenêtres de la conscience. Cela est à faire que la vision matérialiste, comme norme contemporaine standardisant le regardé, n'implique pas que soient dans l'irréalité ceux qui composent et nuancent la matérialité du monde avec certains phénomènes spirituels et psychiques. Par contre, voir ce qui n'arrive pas en réaction de l'environnement, mais en raison de traumatismes ou de dérèglements organiques, est certainement à porter au crédit des pathologies. En voici un exemple, toujours en parallèle aux observations de GËTHE. Il arrive qu'on puisse voir des étincelles ou des boules de lumière à la suite d'une pathologie du conduit auditif, ou par suite de parasites intestinaux. Ces lumières ne proviennent alors pas de l'environnement, elles sont organiquement induites. Sont assurément apparentables certains dérèglements mystiques consistant à voir Dieu en réaction de privations, flagellations et autres auto-tortures allant avec les 'pathologies de l'esprit'. Notons que toutes autres apparaissent les visions des aveugles par accident. Il s'agit alors de vues subjectives recomposées depuis le préalablement mémorisé, même inconsciemment, de ce qui fut vu avant accident.

Il n'est peut-être pas indifférent que des penseurs aient conçu au cours des âges la génération du monde comme une lumière pénétrant l'obscurité des espaces insondables et vides. Dans cet apriori, l'obscurité est assimilée à la puissance de l'espace, quand la

lumière, pour cause de porter un éclairage démiurgique sur ce qui devient, acquiert et se fait localement, se reporte sur le pouvoir créatif allant avec l'écoulement du temps. Le contraste clair / obscur est symboliquement la polarisation primordiale. Dans un milieu trouble fait de diffusions et d'absorptions, les corps noirs (viduité) absorbent tout sans discrimination, tandis que les corps blancs (plénitude) réfléchissent tout. Les 'colorations' advenant des facettes du réalisé de formation mixte, représentent alors ce qu'on perçoit de manifesté dans le contenu environnemental rencontrant des énergies allant avec le principe de la lumière. Aussi, en tant que le manifesté est avant tout contraste, il est sans doute possible d'avancer une réponse subjective à compléter la précédente depuis le tableau suivant.

---

**lumière, clarté, jour:** le temps comme potentialité du réalisable

---

corps (agents des propriétés du réalisé)

mentalités (agents qualificatifs de réalisation)

esprits (agents des vertus du réalisable)

**la personne** (le choix personnalisé des moyens)

*énergie  $\chi$ , source de spiritualisation*

*énergie  $\psi$ , source de mentalisation*

*énergie  $\phi$ , source de matérialisation*

---

**ténèbres, obscurité, nuit:** l'espace comme matrice du réalisable

La conscience, tout comme l'œil, ne peut voir que le mixte intermédiaire à réunir des contraires, en tant qu'ils sont des aspects incomplets, des manques, des différences et des contrastes. Le phénoménologiquement manifesté opère avant tout par contraste. C'est à ne pas oublier que les phénomènes ondulatoires représentent les vagues successives qui, en agissant sur le milieu ambiant des collectivités en différentes strates de réalité, peuvent apparaître autant du mouvement d'ensemble des choses dans l'espace (de la strate des corpuscules à celle des astres), que de ceux des collectivités d'êtres dans le temps (ils sont alors apparents comme effets cycliques sous formes de ressacs, flux et reflux à renouveler l'histoire).

Enfin, comme en dehors du spectre visible est le noir, en tant qu'absence de toute coloration, de même, hors l'ensemblement de

ce que l'on considère avec les aspects contractuels de la réalité, il n'est rien de réalisable. Entendons bien rien n'est réalisé hors composition des trois fondamentales que représentent les domaines contractuels du physique, du psychique et du spirituel, et non pas rien d'existant.

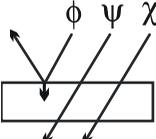
L'Un *existé*, moins le mixte {mentalités créatives + corporéisations formatives} reste la puissance physique de faire.

L'Un *existé*, moins le mixte {mentalités créatives + l'esprit émanatif} révèle le pouvoir de devenir et d'acquérir, comme substantialisation expansive.

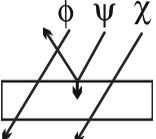
L'Un *existé*, moins la réalité mixte {esprit + mental + corps} rien ne reste: il y a complétude du potentialisé dans la réalité d'être.

Imaginons maintenant les trois fondamentales contractuelles de la réalité –le spirituel, le physique et le psychique–, passant au travers des individuations corporelles, mentales et d'esprit, supposées former le présent tissu des transformations métamorphiques de l'Univers. Sept classes seulement de rapports sont à considérer, puisque le cas d'une transparence aux trois fondamentales est à établir la classe vide de réalisation (mais pas d'existence). Ces sept classes permettent alors d'envisager **la systématique des règnes**, depuis la notion d'ordre dans la complexification s'instaurant entre microcosme et macrocosme. Pour l'essentiel à ne pas encombrer la présente annexe visant à en définir le principe, voici ce qu'on en peut dire.

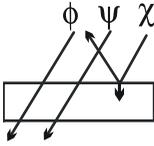
---

	<p>Réagir aux événements d'un environnement de réalités physiques, tout en restant transparent au domaine des réalités psychiques et spirituelles, voilà qui définit bien l'ordre des <b>objets matériels</b>. Ils sont répartis en strates de complexification, allant des particules au microcosme, jusqu'aux amas galactiques constituant le squelette de l'Univers au macrocosme, l'Univers considéré ainsi qu'un tout finalisable.</p>
---	---

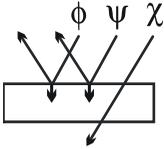
---

	<p>Réagissant aux seules réalités psychiques, donc à constituer une sensibilité aux événements du traitement des réalités qualifiantes, se conçoivent de <b>purs esprits mentaux</b>. Aucune discipline n'en traite, mais nous pouvons en poser la nature échelonnée entre un mental cosmique, et l'ordre de la plus petite élémentarisation mentale à être individuellement viable.</p>
---	--

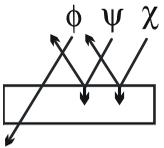
---



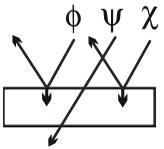
De même sont de **purs esprits spirituels**. Ce qui est individué en cette sorte ne se trouve concerné que par des événements spirituels, ne s'impliquant conséquemment dans la réalité uniquement que depuis les aspects spirituels des valeurs d'action par l'esprit. Avec ce statut d'être, d'avoir et de faire, considérons la filiation descendante depuis l'Esprit infini.



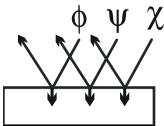
N'étant transparent qu'aux seules réalités spirituelles, on conçoit une nature composée par laquelle sont conjoints dans le même agent des travaux qualificatifs et propriatifs. C'est à reconnaître la **nature psychosomatique du règne biologique**. Il est possible de concevoir cet assemblage dans le macrocosme, par exemple en prolongeant le concept de *point oméga* de la noosphère terrestre (Cf. TEILHARD DE CHARDIN), comme couche pensante planétaire, dont le prolongement astral est relié au concept de Gaïa.



Il devient ici possible de donner droit d'existence à une catégorie d'êtres composant, quant à eux, des qualifications mentales à des vertus d'esprit, mais tel que leur nature composée reste transparente aux événements physiques. Sans doute est-ce là le **domaine de l'angéologie** traitant d'une hiérarchie des anges. Sa particularité est de définir l'exacte symétrie aux êtres issus du principe de génération dans le domaine de la biologique.



Et encore des êtres privés de psyché, mais qui font leur propre nature de la composition de réalités matérielles aux réalités de l'esprit. Tout un autre pan de réalité dont on ne saurait nier l'existence pour n'en avoir aucune expérience sensible, et qu'il nous est possible de préfigurer avec le rôle des agents de cet ordre tenant aux aspects archétypaux susceptibles de surdéterminer les transformations métamorphiques, et que nous concevons ainsi que les **supercontrôleurs** des complexifications en cours de réalisation.



Enfin, avec la condition de complétude dans la mixité, il est possible d'apercevoir un terme qui associe, dans une même individualité ouverte, la transformation corrélée composant les trois fondamentales. L'Être suprême en représente certainement l'individuation la plus aboutie, sa réalité restant superpersonnelle à la strate personnalisatrice du **monde des personnes**.

C'est dans ce contexte que le corps noir, réputé totalement absorbant, évoque une similitude au chaos originel, en opposition au finalisé par épuisement du potentialisé dans le réalisé. L'être finalisé est alors supposé aphénoménologique, en ce qu'il ne réagit pas en s'opposant à certains aspects environnementaux, pour se trouver réceptif à tous. Car considérant l'existence *in extenso*, un espace vide représente seulement un contenu vide des états métamorphiques de réalisation dans les prédicats d'être, d'avoir et de faire (la condition originelle). La plénitude finalement réalisée des états d'être, d'avoir et de faire se situe à l'opposé du premier, à

la seule condition d'introduire un effet temporel allant avec le principe d'instance progressive, puisqu'en tout état intermédiaire, l'individu ne réagit qu'à l'environnement du semblable. Ce qu'on peut bien évidemment vérifier en plongeant tout individu borné par une mentalité physicaliste dans un océan constitué de purs esprits.

**Il y a de cela deux sortes de vides à considérer.** Le vide coïncidant au défaut de réalisation (être, avoir et faire) depuis une plénitude existentielle sous-jacente –il est alors synonyme de potentialité–, et le vide apparent advenant de ce que des événements spécifiques n'interfèrent phénoménologiquement pas avec la nature limitée de ce qui se trouve individué dans le milieu considéré.

Voici ce qui peut être schématisé d'une systématique des règnes s'intercomplémentant dans la réalisation de l'Univers. Mais c'est à définir ces règnes sans rendre compte des instances formatives en chacun. C'est donc par simplification qu'on n'a pas distingué depuis le schéma qui précède l'énoncé accompagnant les phases intermédiaires par lesquelles, réagissant à l'un des trois aspects contractuels de réalisation de la réalité, l'individu dans l'espèce en réfléchit seulement la nature, ou réagit à celle-ci pour cause de n'y plus être transparent, de la phase par laquelle, de plus, il en métabolise la réalité correspondante dans l'alchimie interne se surajoutant aux simples activités à l'environnement. Ce qui fait que l'inépuisable diversification du réalisable apparaît parallèle à l'indéfini nuancement des teintes obtenues de mélanges en toutes proportions des couleurs fondamentales, certes, mais alors que s'ajoute encore le rapport de **saturation**, ou d'intensité, (plus une teinte est pure, moins elle apparaît terne ou grise), et la **luminance** (une teinte est claire à se trouver proche du blanc, ou foncée à se situer proche du noir) qui montrent un parallèle aux états du réalisé dans chaque règne. Autant de nouvelles analogies pour aider l'imagination à concevoir des rapports nous édifiant sur les facettes de l'instance de réalisation performative de l'Univers.

Rapporté à l'entièreté cosmique, le principe semble d'une applicabilité générale à ce qui se trouve échelonné en différents aspects entre l'infime et le suprême, comme autant d'intervalles où se répartissent les réalisations individuées en des strates



superpositions changent les effets, en sorte qu'entre deux rayons de même longueur d'onde arrive l'annulation de la manifestation ondulatoire, comme son amplification. C'est ainsi que le même vert de la radiation monochrome à 5.460 Å peut résulter d'un assemblage de radiations, dont chacune appartient, ou n'appartient pas, à la sensibilité de la coloration verte, pourvu qu'à l'interférence ondulatoire coïncide un même référentiel colorimétrique. En sorte que dans l'ensemble des compositions aboutissant à des propriétés colorimétriques, toute couleur complexe a pour résultante une radiation monochromatique équivalente, et toute couleur monochrome peut être vue depuis une proportion établie entre les trois fondamentales. **Mais quand s'accroît, ou diminue la largeur de la bande visible du spectre, l'ensemble se referme encore sur lui-même pour reconstituer le même rapport trichrome.** Notons qu'une étude prenant en compte des harmoniques audibles depuis les 7 notes de la musique suppose une base apparentable. Aussi, il semble bien que c'est en référence à une économie de moyens, en rapport aux évolutions des espèces dans l'espèce, que le trichromatisme représente un progrès de l'appareil visuel. Je laisse le lecteur transposer le propos à ce qui divise les sociétés depuis des scléroses institutionnelles moniste, dualiste et ternaire, quant à l'interprétation des événements environnementaux, déjà évoquée aux premières lignes de la présente annexe. Chaque doctrine semble de même reconstituer l'ensemble spectral des événements d'une réalité en cours de réalisation dans l'économie de son moyen intellectif.

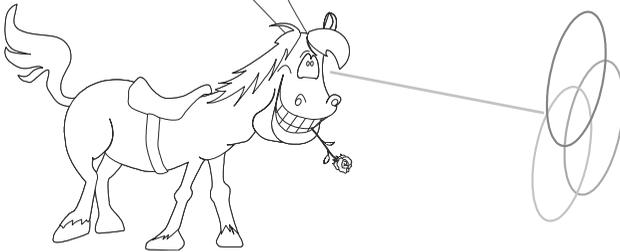
### 1.30 POUR UNE VUE CHROMATOPSIQUE DE LA RÉALITÉ

La matière apparait le résultat des transformations métamorphiques de l'énergie physique depuis des gravités locales et comme **propriétés de l'espace**. C'est un acquis depuis les derniers siècles de la recherche en science. Par hypothèse, ce qui vaut pour la vue depuis l'organisation somatique peut valoir pour le consciencialisé dans l'économie des moyens afférents à l'organisation mentale. En ce sens, nous pouvons individuellement nous remuer, agir et réagir, aussi bien au stade moniste de consciencialisation, que dualiste et ternaire, et ainsi rendre compte de façon plus ou moins complexe

du fonctionnement de la réalité. Hors toute cause de myopie intellectuelle, cela est à dire qu'un concept à propos du monde n'a de réalité qu'en tant que partition distinguée, en rapport à au moins l'un des aspects complémentaires. Par suite, nous considérons également tangible cet aspect complémentaire, pour cause d'être intercontractuel, sauf choix dogmatique. Reconnaître la réalité d'une pure physique, c'est reconnaître l'esprit. Reconnaître la réalité d'une pure spiritualité, c'est complémentaiement devoir reconnaître le domaine des mentalisé.

Hi, hi, hi!

Soyons compatissants avec les scientifiques dont la vue achromatopsique occasionne une courbe de lucidité si bornée de la réalité  
... et soyons bons avec les daltoniens d'église.



Examinons de cela le propos d'une connaissance fondée sur une configuration tripartite de la nature. Nous pouvons dès lors concevoir complémentaiement l'esprit, ainsi que la transformation d'énergies spirituelles, depuis des gravités qui agissent cette fois, pour être non spatiales, comme **vertus exprimées par le temps**. Ainsi que les forces physiques dans leur rapport à l'espace, les luttes spirituelles n'ont de cela d'effet possible que dans le temps. C'est au moins implicitement reconnu depuis le regard dichromatique allant avec les oppositions polémiques entre églises. Aussi ne reste-t-il qu'un petit pas que nous franchirons entre une nature naturante dont s'occupent les religions et une nature naturée à faire l'objet des sciences, en intercalant ce qui a possibilité de les relier depuis un domaine médian: la nature naturée naturante de la psyché.

Le mentalisé, comme résultat des transformations métamorphiques depuis des énergies psychiques et des gravités spécifiques également locales, reçoit sa réalité propre d'une **qualification spatiotemporelle**. Son investissement dans l'acte avec effet attendu relie de cela le résultat proprioqualificatif au vecteur spirituel reçu à l'incliner progressivement par l'intermédiaire des valeurs d'action. Les résultantes de forces matérielles, d'efforts mentaux et de luttes spirituelles sont à définir les inerties particulières aux trois domaines dans tout milieu contenant. Dans ce sens, on peut considérer la dynamique mono-énergétique d'un corps matériel, par rapport à la dualité bioénergétique des structures psychosomatiques qui sont tout à la fois matérielle et mentale. Mais c'est dans l'attente d'une progression subséquente commençant dans l'humanité avec des adjuvants spirituels.

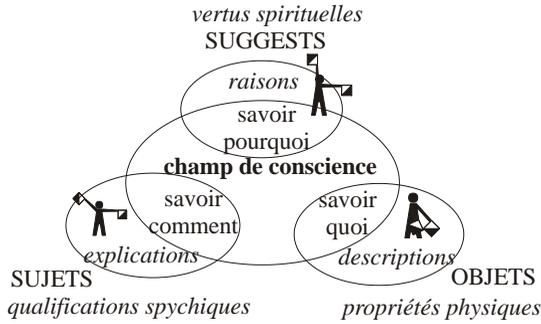
*Ecce homo!* Voici l'humain, divers, singulier, personnalisable, dont les individuations incarnent la composante spectrale, somatique et mentale, héritée d'une longue suite d'évolutions biologiques. Mais est-ce là ce qui définit la nature humaine? Assurément non, puisqu'elle resterait dès lors idéalement idéelle, étant entendue en rapport à une réalisation inachevée dans l'humanité. Ainsi que le dit plaisamment Pierre DAC, «Ne cherchez plus: le chaînon manquant entre le Singe et l'Homme, c'est nous!». Cela est à dire que l'organisation mature, pour être psychosomatiquement fonctionnelle, se coordonne maintenant à des réalités spirituelles depuis l'éclairage du beau, du vrai, du bien. Nouveau principe ternaire qui, d'âme et de conscience, est susceptible de rendre psychologiquement **visibles** par entendement les réalités spirituelles.

Rien de mystérieux à cela, si l'on en considère l'effet en tout point comparable à un fond d'œil. Par l'œil physiologique on accède de même à une sensibilité de la lumière physique depuis trois composantes –les trois couleurs fondamentales–, alors même qu'elles n'ont aucune réalité proprioqualitative extérieure à l'organe de vision, pour cause de n'appartenir ni au domaine des propriétés physiques, ni à celui des qualifications psychiques. Appartenant à la couche de récepteurs du codage sensoriel de la rétine, et variant de plus entre espèces, le moyen est à permettre la perception de

l'ensemble du spectre des radiations dans la gamme du visible, quand la vision monochrome n'autorise que d'en appréhender les niveaux d'énergie. Le vrai, le beau et le bien apparaissent semblablement les transducteurs, au niveau des mentalités, des réalités afférentes à l'esprit, mais à n'être ni du domaine mental, ni de celui de l'esprit: c'est une transduction intermédiaire. Il s'agit bien d'une mise en relief, entre ombres et clartés, depuis la lumière spirituelle ambiante sur les événements vécus. La rétine de l'œil intérieur –ce fond d'âme sensibilisé à la beauté, la vérité et le bien faire–, permet alors de commencer d'appréhender des richesses spirituelles, même si la vue intérieure s'ébauche semblablement au stade 'achromatopsique' d'évolution spirituelle, comme défaut congénital, ou acquis, dans l'aperception du spirituellement lumineux. En clair (et sans jeu de mots à faire dans le ludique), il apparaît qu'on doit incorporer à terme dans la nature humaine une égale sensibilité des trois aspects contractuels de la réalité en cours de réalisation. Cette tripartition sensible du réel se définit comme perception exocosmique des propriétés matérielles, conception mésocosmique des qualifications mentales, et entendement endocosmique du spirituel depuis des valeurs d'actions incorporées dans les vertus d'être par esprit. C'est à établir une coordination aux trois plans de la réalité, dans une implication humaine à l'encours réalisateur de l'Univers. Des objectivations extraceptives se conjuguent alors pour chaque être humain normalement constitué avec des suggestivations introceptives, sur le lieu médian d'une conscience subjective à en assurer la synthèse.

Oui, nous avons bien à projeter sur la conscience vigile un éclairage provenant autant d'une intériorité spirituelle, que d'une extériorité matérielle, en plus du lumineux médian portant sur les propres événements formatifs de la psyché. Tenir les volets clos sur l'intériorité est à déséquilibrer la conscience qu'on acquiert de l'Univers en tant qu'un tout organique, pour cause de ne viser que la totalisation des parties séparées. Disposition restrictive tenant pour l'essentiel aux choix personnels qui comportent une conséquence allant de soi: déformer ce qu'on peut voir d'une composition contractuellement tripartite des événements depuis les aberrations résultant de la formation du point de vue à restreindre

l'angle du regardé, équivaut à réduire le champ de nos libres participations.



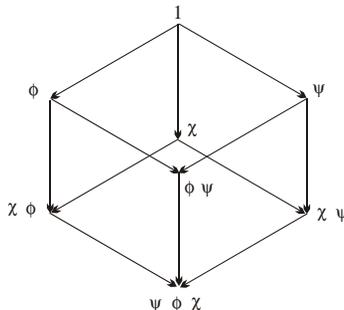
Tout comme les trois couleurs fondamentales ne sont pas dans les radiations lumineuses parvenant jusqu'à l'œil physiologique, l'œil psychologique compose, entre une nature substrative que complète une surnature superstrative, aussi depuis son propre regard médian une esthésie tripartite, somatopsychospirituelle, qui n'est pas qualitativement dans la nature, mais dans l'organisation sous-jacente permettant d'en rendre compte. À surseoir le dénuement lexical pour discriminer ce contenu, le tableau qui suit est donné en vue d'une théorétique du propos qui reste à construire.

<p><b>PHYSIS</b> φυσικς</p> <p>Théorie des champs {espace φ}, {espace-temps ψ}, {temps χ}</p>	<p><b>HYLÉ</b> ὕλη</p> <p>Théorie du processus de substantialisation</p>	<p><b>SOMATOTÉS</b> σωματοτης</p> <p>Par les essences: individuations formées depuis des gravités spécifiques</p>
<p>énergie physique φ</p> <p>énergie psychique ψ</p> <p>énergie spirituelle χ</p>	<p>substance matérielle</p> <p>substance mentale</p> <p>substance spirituelle</p>	<p>corps</p> <p>mentalités</p> <p>esprits</p>

À régir les transformations métamorphiques durant l'instance performative de l'Univers, on sait qu'énergies et substances sont convertibles, tout comme le formé dans l'individu est corruptible. Cela est à dire qu'une substance peut régresser vers un état énergétique, comme une énergie peut investir le substantialisé, ou la substance investir le formé, quand ce qui est ainsi formé de

métamorphique peut involuer vers un état antérieur de moindre organisation. C'est donc dans le cadre du principe de conservation que semble s'opérer les transformations métamorphiques des divers plans de la réalité en cours de réalisation. Sont pareillement corruptibles, avec restitution au niveau des substances, le substrat des individuations biologiques reposant sur le formé arrivant en tant qu'organisation des complexifications biochimiques. Les êtres vivants eux-mêmes passent par la mort, ce qui correspond à la restitution des substances corporelles, et sans doute mentales, depuis le processus de dégradation à permettre la poursuite des progressions entre générations. Mais ce processus allant avec le phylum dans le biologique se distingue de celui des progressions individuelles, en ce sens que quasiment toutes les cultures ont la clairvoyance d'une survie, l'être pouvant survivre depuis son essence advenant alors en raison du tout. Cependant que, pour exister vraiment en soi, ce n'est que par fusion ultérieure à la divine présence intérieure que la subsistance de soi, en tenant à ce que l'être passe par son devenir, aura vraisemblablement payé son dû à toutes les sortes de gravités intermédiaires agissant sur des matériaux métaboliques, tant corporels, que mentaux et d'esprit. Mais ceci est une autre histoire, évoquée seulement pour illustrer le processus de réalisation métamorphique d'être, d'avoir et de faire, sous-jacent à des conditions d'existence.

En confondant énergies et substances, relativement aux gravités locales des corps, des mentalités et des esprits, nous représenterons la structure qui est à répondre à l'ensemblement  $\mathcal{P}(\{\phi \cdot \psi \cdot \chi\})$  pour rendre compte de la complexité sous-jacente de la personne humaine, depuis les signes de la figure qui suit.



L'humain est depuis son héritage biologique de nature duelle: corps et mental. Son organisation physicochimique vivante est corruptible et reproductible. Le mental, comme structure pensante et consciente, semble associé à la vie émotionnelle des individuations biologiques. La tectologie<sup>37</sup> donne la personnalité pour être survivante, justement pour cause d'une phase de vie induisant la métamorphose psychique. Elle est à conjoindre la participation fonctionnelle de l'esprit depuis une sagesse de vie dépendant d'une communion intérieure. L'esprit, quant à lui, est donné traditionnellement pour immortel et unaire par association à la divine présence centrale. Cette disposition ascendante de l'être en différents plans de réalité, fait que l'âme représente le mixte servant d'interface entre l'être ascendant et le divin existant intérieur en extension (descendant), avec la suite instaurant complémentirement les deux sens:

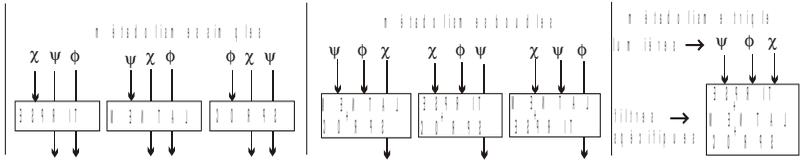
animus ↑, anima ↓.

Remarquons à ce propos que le cœur somatopsychologique *cardia*, siège des sentiments et des passions, se conçoit distinctement au *thymos*,<sup>38</sup> qui représente le cœur par l'esprit, source de courage, d'ardeur, de dilection. Le premier permet la vie des sentiments entre systole et diastole de l'intention (effets de la volonté). Thymos irrigue déjà l'embryon d'âme depuis les déterminations personnelles d'être à l'esprit. L'*épthymèton*, comme incorporation spirituelle, se saisit alors ainsi que la gravité spécifique à organiser les substances mentales, tout comme la psyché représente une gravité agissant sur l'organisation des substances matérielles (le soma, autant que son extension environnementale). Ceci étant de l'animus, l'anima apparait en contrepartie. Il semble que c'est de la lumière spirituelle (pouvoir de l'esprit) qu'advient la sagesse d'agir qualificativement, comme c'est de la lumière psychique (pouvoir mental) qu'arrivent les propriétés physiques. Disposition par laquelle il devient possible de considérer l'ensemble des rapports et des effets correspondants aux sept cas de métabolisation schématisés avec la figure ci-dessous.

---

37. La tectologie (Alexandre BOGDANOV) représente l'étude spéculative des structures surdéterminant le somatique.

38. Thymos (θυμός), désigne le cœur spirituel, d'une façon distincte de *cardia* (καρδία). Cf. PLATON, Timée, ainsi que Phèdre et La République.



Dans la pratique, ces cas permettent d'apercevoir différentes limitations de nos appréhensions du réel.

- L'être constitutivement incomplet avec seulement un corps et un mental, mais sans esprit à permettre l'embryologie d'une âme en gestation depuis le vécu personnel.
- l'être peut encore être constitutivement complet, mais dans l'incapacité de remplir encore sa fonction spirituelle pour cause d'immaturité, ou en raison d'accidents dans le vécu individuel (atrophie, manque de soins, malnutritions de l'âme, mauvaise hygiène de l'esprit, etc.) Des accidents dans le vécu personnel peuvent entraîner la sclérose des résolutions, et une fossilisation des valeurs, empêchant des progressions spirituelles normales, avec, pour signe clinique, de se suffire des langues de bois: influence matérialiste d'une science au service du seul consumérisme, dogmatiques manipulatrices du pouvoir entre églises et partis à se suffire du politiquement correct...
- Enfin, l'être peut avoir le plein usage organique d'un corps, d'une âme et d'une mentalité normalement constitués et fonctionnellement interconnectés. Les canaux de la communication aux trois plans d'une réalité contractuelle n'étant pas *bouchés*, sont à permettre l'épanouissement de la personne humaine; la conscience des suggestifs d'esprit, celle des subjects mentaux et celle des percepts somatiques rendant possible une autonomie dans le libre-arbitre à des fins personnalisatrices.

### 1.31 CONDITIONS HIÉRARCHIQUES

Nous avons l'expérience de ce que les propriétés somatiques ont le pouvoir de contrôler une extériorité matérielle déjà réalisée. Nous faisons l'expérience de qualifications mentales investies en des savoirs-faire participatifs dans l'agencement du matérialisé à permettre de nouvelles propriétés venant du formé dans notre environnement exocosmique. Nous avons encore à prendre de

mieux en mieux conscience que les valeurs, par l'esprit, orientent progressivement les raisons que nous avons d'agir sur et dans le monde. Si les transformations métamorphiques des objets matériels sont contrôlables par des activités psychiques et que les transformations métamorphiques des mentalités sont ordonnables à des raisons spirituelles, alors :

- il y a cohérence globale entre les interactions du diversement réalisé, les contractualités de réalisation des individuations diversifiées, et le potentialisé complétant le réalisé depuis des occasions de faire. On le démontre en méréologie (discipline traitant de l'interprétation des associations entre systèmes) en ce que le principe de consécution entraîne celui de coalescence, avec la prédication des événements liés;
- et preuve d'une hiérarchie entre les surdéterminants spirituels (l'esprit inconditionné conditionnant), les modalités psychiques de détermination (le mental conditionné conditionnateur), et les déterminismes physiques avec le corporel (le corps conditionné-inconditionnateur).

Cette annexe cache inévitablement des insuffisances. Elle n'est produite qu'à seule fin de proposer à la perspicacité du lecteur un moyen d'appréhender le concept de réalités contractuellement complémentaires à être responsables, ensemble, de l'instance de réalisation métamorphique de l'Univers.

## *Annexe 3*

# Sur la logique des quantifications

### 1.32 PRÉLIMINAIRES À LA BONNE COMPRÉHENSION DU PROPOS

Dans la mesure où sont connus quantité de travaux relatifs au modèle intuitif de l'interprétation métathéorique du principe de quantification, j'en réduirai le propos à cette annexe depuis quelques réflexions coordonnées aux deux autres aspects qu'on développera à la suite avec la sémiotique (la discipline traitant du sens ressortant des relations), et la systématique (le discours fondé sur la répartition des fonctions entre microcosme et macrocosme dans une solidarité au tout).

Je voudrais faire apparaître principalement ici ce qui m'apparaît comme une inutile déformation d'un mouvement de mathématiciens tenant à isoler le propos des nombres en toute indépendance des nombrés et du sens des choses. Cette abstraction en entraîne en effet de tenir dans la pensée une réalité se prêtant à quantification, grandeur et ordre, d'une façon séparée des fonctions actantes et du sens de l'événementiel. Parlant des extensions intellectives que représentent les instruments de la raison, nous tiendrons que le principe des quantifications n'est pas à exclure d'une coordination aux principes des qualifications et des fonctions actantes. Pour cerner le fondement de ces coordonnées qui nous apparaissent indissociables dans tout travail mental, nous retiendrons, pour le moment, que le présupposé a pour cadre le continuum des **pluralisations d'être, d'avoir et de faire**. En sorte que le caractère d'individuation, qui implique, tout à la fois, insécabilité et séparation, relativement aux existats particuliers, constitue la chose visée qu'on reconnaît d'abord numériquement en existence depuis

sa deixis (ici ou là, à ce moment ou cet autre, dans les regroupements en des collectivités), avant d'en pouvoir estimer les grandeurs relatives depuis des relations propriatives, qualificatives, et vertuelles.

En effet, et cela *de facto* à regarder l'appréhension intellectuel sans séparation arbitraire, on induit qu'aucune relation n'apparaît possible à d'autres individuations depuis l'abstraction posant, isolée de son contexte, l'application des nombres aux nombrés. Les nombrés formant les individuations rencontrées dans la nature sont alors bien les destinataires de l'appréciation en grandeur des propriétés, qualités, et vertus pensées. Cela apparaît évident en ce que l'individué, constituant insécable en existence, n'en peut pas moins se trouver agrandi ou diminué dans son substrat, qualitativement autant que quantitativement, entre l'infime et l'immense, tout en restant un, donc, malgré et en dépit des transformations le manifestant dans ses actualisations.

L'identité dans le contenu attributif de l'individué est à la base du principe de relation. Mais sans séparation constitutive, donc sans individuation, pas de relations à d'autres, et aucune fonction particulière au tout. Il s'agit de la clôture de la chose ou de l'être sur un contenu en contrariété identitaire à son altérité, d'une extension individuée en étendue (longueur, largeur, profondeur) et sa persistance temporelle. D'où il suit que l'on connaît ce qui apparaît individuellement caractérisé dans le temps et dans l'espace, comme étant, ayant et faisant, ce qu'on accorde d'être, d'avoir et de faire, relativement au processus d'un devenir et d'une acquisition (beau, dur, pesant, chaud, coloré...), alors même que l'individué ne possède en propre aucune attribution (celles-ci appartiennent à l'interface manifestative permettant la distinction relationnelle par opposition ou différence environnementale à séparer l'individuation considérée de son altérité depuis des particularités).

L'être est alors par sa seule présence, indépendamment des attributs de sa manifestation, quand la chose occupe l'espace, de même, indépendamment de ses propriétés à la manifester. Disposition en cela différente de ce qui fait devenir et acquérir en tant que partie séparée de l'altérité, et donc manifestant

l'opposé ou la différence à la compléter. **Il découle de cette disposition qu'une grandeur est seulement distributive.**

De façon générale, les mouvements de chaque individuation – que ce soient ceux qui arrivent dans le continuum physique, ou ceux des manifestations psychiques et encore ceux de l'animation spirituelle – tiennent précisément au principe de limitation. L'individu corporel 'A' ne peut être translaté d'une position 'x' en une position 'y', qu'à la condition que ces positions 'x' et 'y' soient externes (soient relatives, ne lui appartenant pas en propre). Comme l'individuation psychique 'A' ne peut varier que relativement à des conditions proprioqualivalorielles de relation à son altérité, qui ne lui appartiennent pas en propre. Idem des individuations au niveau de l'esprit. En sorte que :

- les mouvements et les conditions envisagés comme réfléchitifs ou transitifs à l'individu lui-même sont nuls;
- l'étendue de la possibilité qu'a de se mouvoir ou d'être mû l'individu est indéfinie, et de même les potentialités dans la possibilité de varier dans son rapport à son altérité;
- le mouvement de ce qui est individué n'est quantifiable que par rapport à au moins une autre individuation, comme sa possibilité de varier en contenu attributif n'est possible que par rapport à au moins une autre individuation de son altérité, et tel que les variations mesurées entre deux actualisations d'une même individuation ont pour cause et pour raison le fait d'être, d'avoir et de faire relativement à son altérité.

Par ailleurs, l'ensemble du fini ayant pour complémentaire l'infini pose les conditions génératives de l'individué dans l'inindividué. Et ce processus, institué en tant que la possibilité d'une indéfinie génération des individuations, tient à la nécessité d'un Infini qui est complémentaiement invariant dans sa constitution inindividuelle. Nous montrerons encore que tout prédicat aux pluralités discrètes des êtres, des choses et des faits, instaure, de même, l'impossibilité prédicative relative à la continuité complémentaire d'une unicité existentielle *in extenso* posée par absolu et dans son infinité. La condition du temporalisé tenant d'une inconditionnelle ubiquité dans l'éternité (le temporalisé comme partie stricte de l'intemporalisable), nous supposons le champ de la possibilité de

varier de la façon que voici: quelque lente que puisse être une variation, il reste toujours possible de la ralentir. Quelque rapide qu'elle puisse être, on peut encore l'accélérer.

En vue d'une cohérence auprès des précédents historiques, nous noterons que dans le vocabulaire de DESCARTES, l'infini et l'indéfini ont même signification que ce qui distingue, chez PASCAL, l'infini en acte, de l'infini en puissance.<sup>39</sup> En référence au présent développement, l'Infini est posé comme l'inépuisable source de l'indéfinie puissance prolongeant tout acte borné en espace dans sa relation à son altérité de même sorte finie, quand l'Absolu est posé comme inépuisable source du pouvoir de relation à l'altérité prolongeant tout acte relativement borné en temps. Cela s'entend dans le principe de transformation au sens d'une capacité à ne pouvoir épuiser le relationnel qu'en référence au devenir ou l'acquisition, conjointement au dédevenir ou à la désacquisition.

Aujourd'hui, il devient évident que la cause des possibilités de progression dans les transformations métamorphiques du contenu cosmique tient à l'épuisement progressif de potentialités de perfectionnement en raison de la nécessité logique d'une complémentaire perfection qui est simultanément, par logique sémiotique, imperfectible par constitution propre. Cela dit dans le même sens faisant que le mixte, entre l'illimitant et le limitant, constitue l'illimitation évolutive du limité. Mais pour tenter d'établir hors dogmes les réquisits surdéterminant la pensée duelle de telles aperceptions, il semble qu'il nous faille remonter jusqu'au *Traité des premiers principes*<sup>40</sup> de DAMASCIUS. Car c'est au travers de cette œuvre qu'on peut encore saisir, avec quelque rationalité,

---

39. Dans les *Principes* de Descartes, on peut lire: «Qu'il ne faut point tâcher de comprendre l'infini, mais seulement penser que tout ce en quoi nous ne trouvons aucune borne est indéfini.» Et Pascal, dans le fragment 199 des *Pensées*, écrit, en parlant de l'infini par rapport au fini (comme si ces extrêmes se rejoignaient à force d'éloignement): «[...] l'un dépend de l'autre et l'un conduit à l'autre.»

40. DAMASCIUS, qui vécut entre 462 et 538, étudia à Alexandrie et enseigna à Athènes, avant de choisir l'exil en Perse, à la suite d'une interdiction d'enseigner (édit de Justinien supprimant l'enseignement païen à Athènes). C'est de Perse et de son dernier séjour dans l'empire byzantin, qu'il écrivit son œuvre philosophique. Elle ne fut tirée de l'oubli qu'au 15<sup>e</sup> siècle, pour ne se trouver traduite en des langues modernes qu'à la fin du 19<sup>e</sup>. L'idéologie physicaliste contemporaine méprisant les spéculations métaphysiques, explique sans doute aujourd'hui la faible diffusion donnée à l'œuvre.

que c'est de l'**Unique** existant unicitaire, relié à la totalité des **pluralisations d'être, d'avoir et de faire**, que procède l'**Unifié dans le Tout**, comme état finalisé de l'Univers. Ce par quoi l'Univers des univers, surdéterminant le statut des compétences finalitaires à faire suite à l'accomplissement des performances dans le Cosmos, sanctionne les ultimes accomplissements entre l'éternelle insécabilité de l'Un et l'unification perpétuelle des inépuisables disséminations individualisatrices indéfiniment caractérisables par variation attributive d'être, d'avoir et de faire.

Pour la compréhension de la suite du propos, et notamment pour apercevoir, autant qu'il se peut, les significations d'un Cosmos advenant (variant) entre deux *extrema* qui sont, nécessairement, en eux-mêmes, existentiellement immuables, il apparaît important d'établir une distinction entre les domaines irréductibles d'existence et les modes d'être, d'avoir et de faire intermédiaires; en tant que la seconde espèce résulte des réunions et des intersections entre ensembles de la première espèce (*Cf. Cahier quatrième*).

### 1.33 POUR UN FONDEMENT HOLISTIQUE DU PRINCIPE DE LIMITATION DANS LA MATHÉMATISATION DES FAITS PARTICULIERS

Faisant suite à notre expérience de vivre, ressort de chaque instant vécu le concept de **devenir** et d'**acquérir** depuis les investissements d'un **faire** se posant en tant que moyen composant avec les événements de notre environnement, en vue d'**être** et d'**avoir**. Ces états instantanés de la subsistance, réputés se surajouter à une intemporelle existence selon des modalités qu'on montrera plus tard, trouvent leur expression intellectuelle dans le principe des nombres, celui des fonctions, et celui des sèmes (ces unités minimales de la sémantisation), dont on a fait les disciplines spécifiques que sont la mathématique, la systémique et la sémiotique. En vue d'une théorisation du moyen métascientifique, il apparaîtra par conséquent licite qu'on cherche en premier l'expression d'un fondement ensembliste de telles disciplines, et que, ce faisant, l'on commence l'entreprise par la mieux connue de ces 'coordonnées' nécessaires au fonctionnement de la pensée. En fait, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, je me contenterai d'avancer à cette fin un aspect qui ne semble pas encore avoir été développé

dans la théorie des ensembles appliquée aux nombrables. De quoi s'agit-il?

On sait que dans une suite de nombres réels, à tout nombre entier  $n > 0$  reste associable un nombre réel quelconque. Cela, tel qu'un  $n$ ème nombre reste associable, encore et toujours, à un autre qu'on peut arbitrairement former d'une quelconque grandeur. De cette disposition, on a intuitivement pour opinion que toute suite de nombres est indéfiniment poursuivable. Puis, jouant sur une interversion facile entre signifiants et signifiés des sémanticités incluses dans la définition, on en est arrivé à nommer 'infinité' le champ de l'indéfinie possibilité d'accroissement des nombres. Pour être plus précis, la corruption de sens semble s'être propagée au fur et à mesure des usages, par rapport aux textes des premiers découvreurs. Bref, on a d'abord nommé l'indéfinité de la suite des nombres 'infinité potentielle' ou encore 'infinité en devenir', pour ensuite nommer 'infini' le contenu constitué de la suite ininterrompue et indéfiniment poursuivable des nombres entiers, niant par cette disposition simplificatrice la complémentaire à devoir poser l'absoluité du principe de grandeur. Or nous distinguons significativement l'indéfinité en devenir du fini, de sa contrepartie qui a pour contenu ce qui est réputé être infini et invariant. C'est cette intemporelle existence **qui permet la potentialité d'expansion sans limites du domaine fini, et cette potentialité seule**. Ce qui fait que, mathématiquement parlant, l'augmentation indéfinie d'une quantité toujours limitée se traduit indéfiniment par une limite en expansion visant précisément l'infinitude, de façon conforme à l'expression mathématique:

$$1, 2, 3 \dots n, n + 1 > n] \dots \lim_{\infty}$$

En reprenant l'énoncé d'ALEMBERT, ou le concept de WALLIS sur la notion de limite, on peut dire qu'une grandeur surpasse la plus grande si elle approche l'infinité plus que toute autre d'une quantité si petite soit-elle. Mais cette définition du limité implique expressément qu'on ne puisse à la fois y assigner ce sens, et en même temps constituer la limite du principe d'agrandissement. D'où il ressort que si l'infini n'est pas contenu dans l'ensemblement, alors même qu'il définit l'illimitation en expansion du limité, on ne peut démontrer l'existence d'un dernier nombre, tant ordinal que

cardinal. En ce sens qu'il n'apparaît pas possible de former une limite d'agrandissement à la demi-droite numérique graduée en nombre, ou encore que cette demi-droite n'a qu'une seule extrémité ouverte, si au point fictif qu'on situe en direction de l'infini, il est possible d'ajouter encore une grandeur du même genre par-delà une telle marque. En sorte que l'infini reste inatteignable depuis le principe des dénombrements, puisqu'il existe toujours une grandeur qui approche indéfiniment l'infini plus que toute autre, et que le nombre, quelle que soit sa grandeur, ne peut manquer d'exprimer une quantité finie. Tandis que la garantie de la possibilité illimitée d'agrandissement du fini tient précisément dans le caractère complémentaires invariable de l'infini. En effet, si l'on effectue les relations collectivisantes depuis la démonstration d'appartenance des caractères contradictoires, on voit que la propriété d'illimitation n'appartient pas au fini, mais à l'infini qui lui est complémentaire. **C'est nécessairement le caractère d'illimitation de l'infini qui garantit la possibilité d'expansion indéfinie du domaine des limitations.** Il n'est là rien d'abstrait. Ce sont des conditions inévitables qui font que si l'on pose l'une des catégories, la signification antithétique est alors contractuelle de ce qui se trouve posé dans la thèse du catégorisé. Nous verrons bientôt que cette dichotomie entre le thétique et l'antithétique ne peut être générée que d'un état antécédent surdéterminant l'antinomie depuis la condition d'isomorphie préalable. En relation au présent aspect, il nous faut apercevoir que c'est cette isomorphie {fini-infini} qui rend compte du séqué entre la thèse et l'antithèse. Et pour le comprendre, il suffit de faire référence aux quatre cas du principe des conditions suffisantes, qui montrent une représentation homogène de ce qu'on vise ici, depuis la mise en carré sémiotique des termes du propos. En sorte que l'on puisse poser la condition: si le fini s'accorde avec la possibilité de variation, alors l'infini va avec la nécessité d'invariance, d'une façon assortie à la condition de l'union entre les deux sortes, ainsi que celle de leur exclusion.

NÉCESSAIRE infini non-variant	CONTINGENT infini non-variant <u>et</u> limité variant
POSSIBLE limité variant	IMPOSSIBLE ni infini non-variant <u>et</u> ni limité variant

Cependant que si l'on conçoit, avec la terminologie saussurienne, que le signe est l'unité constituée du signifiant dans le signifié, c'est dans le même sens qu'on peut entendre qu'un nombre fait référence à une grandeur qui constitue sa dénotation (le nombre étant le référent de la quantité qui lui correspond). Ce qui implique, semble-t-il, que le signe ' $\infty$ ', qui représente la borne indéfiniment éloignée du principe de quantification, ne peut conséquemment s'assimiler à **l'ultime nombre de la suite illimitativement poursuivable des nombres**.

Le signe ' $\infty$ ', en tant qu'il définit la classe d'existence *in extenso* opposable à ' $\emptyset$ ', la classe vide, contient les potentialités illimitées du principe de la croissance indéfinie du limité en grandeur et en nombre des individuations. Son contenu, rapporté à la plénitude *in extenso* de l'existence, n'est également pas dimensionnable dans l'échelle servant de référence aux grandeurs finies, étant non dénombrable depuis le principe de mesure *isotes logen*. Oublier de discriminer entre signifiants et signifiés a pu conduire CANTOR aux concepts définis avec les bornes *Aleph-zéro* et *Oméga-zéro*, étant influencé par les conclusions épistémologiques de l'époque. Mais CANTOR, pour en arriver là, transposa dans les éléments de l'ensemble formé de ce qui est fini, les caractères qui appartiennent en propre à la complémentaire de l'ainsi borné (Cf. *Sur les fondements de la théorie des ensembles transfinis*, éditions Jacques GABAY, 1989). Reste que l'œuvre de CANTOR est un monument irremplaçable, et la critique sémantique du tenu avec des ensembles transfinis n'est évidemment avancée ici qu'en vue d'une compréhension améliorée du contexte au présent ouvrage. Pour l'essentiel, cette critique est à faire apparaître que **les outils mathématiques propres à la pensée clôturante ne sauraient être appliqués tels quels au penser non clôturable du domaine métamathématique**.

Le fait qu'un *énième* nombre est toujours associable à un autre nombre *a* pour résultat remarquable qu'une suite de nombres peut croître vers l'infini, tout en restant indéfiniment limitée; ce qui est précisément antinomique au principe d'infinité. En définitive, il apparaît erroné de prolonger la suite des nombres en sorte qu'on applique à cette nouvelle suite des caractères différents de ceux

qu'on applique à la première partie de la même suite. Si la définition du nombre fait référence au principe de grandeur dans la précision de ce qui est à la fois fini et indéfiniment agrandissable tel que:

$$1 + 2 + 3 \dots + (n + 1) < \infty$$

alors une quantité d'espèce bornée et indéfiniment agrandie reste toujours plus petite que sa borne infinie et inatteignable. Aucun élément limite ne peut vraisemblablement être formulé pour ce qui, progressant sans obstacle vers l'infini, croit *ad infinitum*, conformément au théorème disant que:

si 'M' est une chaîne finie, tout sous-ensemble de 'M' est une chaîne finie. C'est pour être finie qu'une chaîne indéfiniment agrandissable conserve la propriété d'indéfinition en extension de sa finité. Par ailleurs, un ensemble fini n'est équivalent à aucune de ses parties. Aussi, si 'M' est une chaîne finie quelconque, alors 'non-M' n'est pas une chaîne finie, et 'non-M' doit être conséquemment posé tel qu'une indéfinité de partitions opérées dans l'infinité reste équivalente à l'infini lui-même. Jouissant alors de la propriété d'être égal à chacun de ses sous-ensembles, l'infini est l'exacte contrepartie plénière de l'énoncé: si '∅' est une chaîne nulle, toute partition de '∅' est aussi une chaîne nulle.

De cela on peut tenir que le théorème de CANTOR sur une suite de nombres ayant pour cardinal l'infinité, est une application aux nombres du principe de finité, étendue au domaine de la transfinition, tel que tout nombre réel, même indéfiniment agrandi, conserve une forme finie, bornable. Ce fait là seul est conforme à la propriété d'extension indéfinie. Par conséquent, la modalité d'existence finie et indéfiniment extensible est discriminable de la modalité d'infinité en existence qui, elle, échappant au principe de limitation, n'a aucune propriété d'extension, comme aucune possibilité de diminution. En sorte qu'au caractère posé dans la complémentaire de l'ensemblement que l'on considère avec la **variabilité possible** du borné correspond bien le caractère **nécessaire d'invariabilité**.

Comment cela peut-il être encore montré? Si l'on ajoute à une structure de sorte limitée, ou qu'on y retire, une différence doit apparaître. Par le fait, une mesure proportionnelle advient d'une comparaison effectuée sur des éléments bornés. Dans cette situation, il n'est aucune mesure concrète sans référence au principe de limite. Nous pouvons mesurer quelque chose d'immense, et ce que l'on ajoute ou qu'on retire à cette immensité-là, justement pour n'en être pas moins limitée, en change la dimension relative. Or dans la rigueur des sémanticités dont on use, la propriété complémentaire à ce qui est limité et indéfiniment variable (agrandissable, ou bien diminuable), est ce qui est invariablement illimité (inagrandissable et indiminuable). Ce qui fait que doit logiquement coïncider à l'antithèse du fini la notion de ce qui, y étant ajouté, ou retiré, n'en change pas la mesure.

Bien entendu, nous nous garderons ici d'oublier la règle de suffixation lexicale qui discrimine entre 'a' (sens privatif) et 'in' (sens oppositif: ce qui ne nie pas la thèse mais s'y oppose depuis un égal contenu sémantique). Cela dit en raison de la confusion commune des signifiés tenue dans les définitions mathématiques utilisées par CANTOR et ses propagandistes qui tinrent en si peu d'estime l'aspect psychologique des significations, pour cause du préjugé d'objectivité du discours scientifique à se suffire de propriétés.

La distinction cantorienne entre la réalité immanente (intrasubjective), domaine d'extension théorique de la réalité finie, et la réalité *transiente* (transsubjective), domaine de la réalité finie, semble en pratique avancée par CANTOR pour discerner entre les informations de l'expérience extraceptive et la connaissance tenant à l'expérience introceptive. Car, relativement à la réalité *transitive* qui est considérée dans le sens de la progressivité du dépassement des états actualisés de la réalisation de la réalité, on conçoit que la capacité d'agir est censée s'épuiser dans son effet; quand on tient avec la réalité immanente le concept d'une capacité d'agir qui ne diminue évidemment pas avec une production quelconque d'effets. Et dans cette disposition, il semble clair que c'est la réalité *transiente* qui est une partie stricte de la réalité immanente; le caractère d'inépuisabilité de l'immanent surdéterminant le caractère

d'épuisabilité de ce qui se prête à variation. Cette disposition commande en effet la subordination d'une complémentarité opérée sur des signifiants sémantiques dans la conclusion que: «C'est la totalité du système absolument infini des nombres qui commencent avec 1, qui constitue le contenu de l'infini.» En fait, il semble que l'on soit mieux disposé de comprendre que **cette totalité-là, qui 'est' hors toute possibilité actualisatrice, se trouve potentialisée en raison de l'existence surdéterminatrice d'espèce infinie, immanente et absolue.** Il n'est peut-être pas vain de rappeler à propos que L. WITTGENSTEIN a dit que d'appeler 'ensemble des nombres réels' un contenu qu'on définit comme étant indénombrable, est en fait une supercherie intellectuelle. D'où l'essai de GÖDEL contournant l'illogisme du concept en proposant la définition: «Les nombres réels forment le plus petit ensemble indénombrable.»

Dans l'idée de CANTOR l'infini actuel n'apparaît pas discriminé d'une infinitude existant en soi hors instance de tout devenir. Mais ce n'est pas parce qu'une chose est donnée pour dépendre des faits de relation à son altérité, qu'elle n'est pas surdéterminatrice comme rapport générateur au non relativable. On conçoit que ce qui est par absolu, donc non relativable, puisse surdéterminer ce qu'on déclare être relativement pour cause de relation. D'où l'introduction qu'il fit du terme 'transfini' pour désigner le mixte du codomaine d'accroissement indéfiniment poursuivable des grandeurs limitées. Mais il importe, bien sûr, de restituer la notion de complémentarité du fini au terme d'infinité, à en compléter le concept, tel que le transfini advienne de la réunion ensembliste des deux domaines apparentés et constitue le mixte opérant comme interface entre le fini et l'infini.

Dans cette disposition, le caractère de ce qui ne se prête pas au prédicat de possibilité d'accroissement, ou de décroissement, est donc la classe pleine, en tant qu'elle est opposée à la classe vide. En fait le concept se réduit à l'axiome: **la complémentaire de l'ensemble limité le plus grand ne peut être dans l'ensemblement.** Ce qui entraîne pour corolaire d'opposer la totalisation des individuels à l'unicité du tout. Car le jugement qu'on a de l'indétermination de la grandeur de l'ensemblement fini le plus

grand ne change pas la vérité de la propriété de limitation du fini tenant à la séparation de l'individué dans un rapport d'opposition à l'unicitaire.

Il a toujours été tenu qu'on pouvait proposer un certain nombre d'énoncés variant entre eux dans la mesure où leur vérité vient de la cohérence des signifiés, tel que si l'un d'eux fait apparaître une incohérence relative aux autres, il faille réexaminer ce qu'on tient pour vrai. C'est ainsi que, relativement à la fonction d'étendue du nombrable, nous pouvons imaginer de couper la suite indéfiniment agrandissable des nombres en deux parties quelconques. Quelle que soit la taille de la partie qui va de 1 à  $n$ , on possède une partie délimitable qui reste la plus petite, telle que la partie qui va de  $n$  en direction de l'infini reste indéfinissable, ou indélimitable (transfinie), et donc la plus grande. Si l'on considère les représentations qu'on a des individuations dans le Cosmos, il apparaît bien encore qu'un ensemblement de celles-ci est réputé fini si toutes les parties de son contenu sont bornables, même étant indéfiniment agrandies. Mais nous comprendrons cependant que les contenus de tels ensembles peuvent nous apparaître de nature différente. Ils seront de nature actuellement individuée de façon bornée dans un espace de nature complémentirement non individualisable en extension à l'infini.

**Dans la nature individuée**, on pourra encore discriminer entre: *a*) des éléments simples (en relation de réciprocité depuis des identités nominales), tout autant que des différences d'ordre cardinal, les deux cas se prêtant à dénombrement et à arrangement, mais pas à des différences de grandeur; *b*) des éléments composés, ou des sous-ensembles, tels qu'un sous-ensemble distingué se trouve lui-même substraté de sous-ensembles formant eux-mêmes encore des structures. Ici on constate que la disposition précédente s'ajoute à la dernière. L'enchaînement linéarisé se trouvant majoré de la suite des compositions, tel que la mesure comparative permet de relativiser les grandeurs de ce qui est contenu dans l'individué de nature composée; enfin *c*) qui réfère à la complémentaire de ce qui relève de la nature distributive examinée en *a* et en *b*, c'est-à-dire ce qui ne partage pas les caractères du prédiqué depuis un statut abaléitique de pluralisation, mais au contraire contienne

l'illimitation de la chose réalisée comme subabsoluité perséitique. Dans ce cas dernier on constate que ce qui existe ne se prête pas plus à dimensionnement, qu'à une quelconque formalisation de ce qu'on y tient pour exister: ce contenu existentiel ne peut être ni plus, ni moins, ni relever de tel prédicat particulier, pour cause de n'être pas relativable, étant considéré en soi. Cela en particulier **est** par soi, et non plus relativement à une altérité. À titre d'exemple déclaratif, le Beau par rapport à une beauté, le Vrai par rapport à une vérité, ou la Dêité par rapport aux êtres d'un monde divin.

**Avec la nature complémentaire de toute individuation**, on considère le non individué, autrement dit ce que l'on conçoit en tant que milieu isomorphe. Pour exemple, l'impalpabilité de ce qui fut donné pour être l'éther interstellaire, en tant que sous-jacent au contenu chaotique à permettre l'hétérogénéité des structures et des organisations ultérieures.

Ceci étant discriminé, posons à nouveau que toute intermédialité est seule relativable, tel que l'ensemble des individuations intermédiaires s'inscrive entre deux extrêmes invariables. Ce qui échappe au principe de mesure sont précisément ces deux extrêmes invariables: la *grandeur* nulle et sa condition opposée, la *grandeur* infinie. Ces deux extrêmes se caractérisent comme pseudo-paramétrage quantitatif, dans le principe des attributions dimensionnelles, ne se prêtant pas à transformation nombrée. En d'autres termes, notre expérience de la réalité se fonde sur des caractères eccéitiques depuis des singularités d'être ici ou là, à tel moment ou cet autre, et selon les manifestations particulières impliquant le partage en des limites, comme conséquence d'une existence aséitique (ce qui existe complémentaiement en raison de sa propre essence).

De ces considérations aux limites ressortent les conditions par lesquelles chaque individuation dans le continuum des pluralisations d'être, d'avoir et de faire (c'est-à-dire n'existant pas seul, et qui existe par conséquent de manière bornée, relativement à des conditions) se distingue en se réalisant par le moyen des variations appropriées à des états relationnels. Or, comme ces caractères d'être, en l'occurrence les nôtres, n'ont pas d'existence en vertu de leurs propres natures, mais à cause de celles d'autres choses

(principe de conditionnalité), ces caractères apparaissent subsu-  
mables par le notionnel de contenabilité limitée. Et en raison de ce  
que la notion de contenance ni vide et ni complète d'une manière *in*  
*extenso* appartient à la modalité d'incomplétude, ce caractère  
représente l'expression d'un moyen terme entre l'ensemble vide  
noté '®' (mnémonique 'rien') et l'ensemble d'entière intégralité *in*  
*extenso* que nous noterons par la suite '©' (mnémonique 'complet').

Si l'on démontre que tout ensemble vide appartient à tout ensemble  
contenant, alors la démonstration de ce que tout ensemble défini  
par des limites appartient à un ensemble *in extenso* découle de soi.  
Nous poserons comme suit les expressions de cette disposition :

$$\text{Si } [x + \text{®} = x], \text{ alors } [\text{®} \in x]$$

Aucune manipulation mathématique n'est effectuable depuis rien.  
On déduit que l'ensemble vide est une partie de tout ensemble  
contenant, de ce que l'implication disant que rien retiré de rien reste  
égal à rien :

$$\text{®} - \text{®} = \text{®}$$

La relation de zéro à zéro, par un connecteur quelconque, donne un  
résultat nul. Car peut-on tirer un nombre quelconque d'une  
numération nulle appelée zéro? La réponse est non. Cette condition  
appartient seulement à la complémentaire de l'ensemble vide, soit  
l'ensemble *in extenso* duquel, seulement, on peut tirer une quantité  
de quelconque grandeur, même indéfiniment agrandie.

Il faut nécessairement poser que quelque chose se prête à  
génération en tant que ce **quelque chose dépend de l'existence**,  
préalablement au moindre présupposé transformatif **dans les**  
**prédicats d'être, d'avoir et de faire**. Croire en la génération  
spontanée des choses depuis rien a son exacte contrepartie dans  
l'opinion que l'on peut tirer un nombre (c'est-à-dire quelque chose  
de non nul) d'une opération entreprise sur zéro. Toute existence  
finie (bornable) qu'on donne pour être susceptible de se prêter à  
prédication transformative, ne peut provenir que d'un continuum  
d'existence absolu, infini et immanent, en tant qu'il représente  
l'exacte réplique aux opérations effectuées entre quantités limitées  
et zéro, depuis la considération faisant que toute grandeur finie  
peut être retirée, comme ajoutée à l'infini, sans que cela en

amoindrisse d'aucune manière le contenu **qui reste invariablement illimité**.

Ces notions d'ensemblement du fini dans l'infini sont simples et ne font appel qu'à des moyens connus que sont la logique des sémanticités, ainsi que la théorie des ensembles. Les présupposés métascientifiques selon ces moyens entendent clairement que ce qui est susceptible de provenir d'un hypothétique néant réel, ne saurait être que du néant. Mais à considérer toutes les manières communes ou sophistiquées par lesquelles on falsifie encore l'idée tenue à l'expression *ex nihilo nihil* (rien ne provient de rien), dans certains raisonnements réductionnistes du matérialisme encore tenus de nos jours en cosmologie, on voit bien que l'unanimité n'est pas encore pour demain. Il ne viendrait sans doute à personne l'idée qu'une opération sur des nombres ne concerne pas une application aux choses qui sont caractérisées à être 'grandeurs non-nulle et non-infinie'. Par contre, l'applicabilité du contenu cosmique se réalisant depuis des transformations métamorphiques ayant une existence médiane entre rien et une entièreté *in extenso*, échappe encore au raisonnement à propos des origines cosmologiques.

L'infinité, dont le concept opposé est zéro, est aux mathématiques ce que sont l'ensemble *in extenso* '©' et la classe vide '®', de l'application complémentaire aux continuums existentiels dans la théorie des ensembles. L'inverse de zéro restera indéfiniment plus grand que le plus grand des nombres. En cela, nous avons à saisir que la notion d'indéfinité retenue avec l'amélioration des décimales dans les nombres irrationnels et celle d'indéfinité tenant à l'agrandissement des nombres entiers ont en commun l'impossibilité d'être actualisables. De même qu'à l'ensemble des nombres entiers est assignable une grandeur incommensurable, tel que le nombre censé mesurer cette grandeur est impossible à actualiser, de même les nombres irrationnels ' $\pi$ ' et ' $e$ ' s'approchent des grandeurs ' $\pi$ ' et ' $e$ ' depuis leurs approximations indéfiniment améliorables, quand les grandeurs correspondantes réelles restent inactualisables. Si l'innombrable seul reste actualisable dans une approche de l'infini, comme le sont les expressions ' $\pi$ ' et ' $e$ ' dans une approche de leurs grandeurs réelles respectives, c'est qu'ils représentent, en référence aux relativités relationnelles du

continuum des spatiotemporalisations d'être, d'avoir et de faire, ce qui appartient en existence au continuum absolu tenant à une ubiquité spatiotemporelle. Et cela étant, il reste évidemment impossible d'en inclure l'existence dans les limites de la seule temporalité des faits d'être et d'avoir, fut-elle poursuivie indéfiniment. Car, si l'on considère comme étant bornée cette indéfinité des actualisations, on ne contemple encore que le caractère de séparativité temporelle spécifique des présences en individuations d'être, d'avoir et de faire; ce qui reste inconfondable avec la notion d'ubiquité existentielle d'une présence continue dans l'éternité.

Pour dire que tout ensemble contenant appartient à tout ensemble vide, il faudrait montrer comment il est possible de tirer une grandeur finie à indéfiniment agrandissable, d'une grandeur nulle. Ce n'est que de l'infini, en tant que statut de plénitude *in extenso* du prédicat de grandeur, que l'on conçoit qu'il soit possible de soustraire n'importe quelle quantité positive finie à indéfiniment agrandissable. Et en vertu de ce que nombres et nombrés sont en relation de réciprocité, il paraît évident que ce n'est que depuis l'existence dans un caractère de complétude *in extenso*, que l'on conçoit qu'il puisse être possible qu'existe n'importe quel existat positif et négatif bornable. Corrélativement, pour dire qu'un quelconque contenu réel du Cosmos peut venir du néant, il faudrait prouver qu'on peut tirer quelque chose de rien à le générer. Ce n'est que depuis ce qui est, et par extension, depuis une existence *in extenso*, qu'on peut rendre compte du principe de génération discriminé du principe de transformation. Pour nous en convaincre, effectuons la même opération que précédemment formulée avec zéro, cette fois depuis l'ensemble *in extenso* noté '©':

Si  $[\text{©} - x = \text{©}]$ , alors  $[x \in \text{©}]$

C'est-à-dire que, non seulement quelque chose, en l'occurrence une quantité 'x' de quelque chose de quelque grandeur bornée, peut provenir de cet ensemble infini *in extenso* de grandeur non-bornable, mais encore, quel que soit 'x', cela ne modifie pas le caractère invariant de l'ensemble *in extenso* noté ©. Par conséquent, nous entendons sans aucune ambigüité que tout 'x'

appartient à '©', et de même que dans le rapport d'une grandeur finie à une grandeur nulle le résultat de l'opération ne change pas, de même ne sont effectuables aucune des opérations depuis l'infini et des quantités bornées. Car, sémantiquement discriminé du fini infiniment agrandissable, **l'infini est ce auquel une remesure reste inchangée, quelle que soit la grandeur qu'on suppose y ajouter ou qu'on suppose en retirer.**

On raisonne ici à propos de grandeurs effectives et non par abstraction sur des nombres. L'approche reste en effet différente entre une démonstration ensembliste du même propos vu depuis les mathématiques. Mais pour saisir cette différence du point de vue du mathématicien, il faut accepter les sémanticités allant avec les prédicats relatifs à la notion de grandeur de ce qui est numbré, de façon distincte du nombre. **Une grandeur peut être finie, comme elle peut être infinie, tandis qu'un nombre ne peut servir qu'à mesurer des grandeurs indéfiniment limitées entre une borne nulle et un bornage indéfiniment extensible.** La différence est importante. Elle fait que nous ne saurions retrancher une grandeur d'une autre qui lui serait inférieure. Toute grandeur retranchée doit rester inférieure à la grandeur dont elle est retranchée: la déplétion est impossible à réaliser si cette condition n'est pas respectée. Par contre, si l'on fait correspondre des nombres à de quelconques grandeurs finies, cela devient possible en tenant le résultat pour négatif. Raisonnons sur des nombres avec Louis COUTURAT.<sup>41</sup> Pour que le produit de deux nombres entiers soit nul, il suffit que l'un d'eux soit nul:

$$a \cdot b = 0 \rightarrow a = 0, \text{ ou } b = 0$$

L'habitude est de dire que la division d'un nombre quelconque par zéro est impossible. Mais cela peut être regardé comme une pure pétition de principe. Si l'on définit le quotient par le nombre de fois que le diviseur est contenu dans le dividende, ainsi que l'on conçoit le principe de division, on n'a pas autre résultat que:

$$a / 0 = \infty$$

---

41. *De l'infini mathématique*, Paris, édition Albert Blanchard, 1973, page 213 et suivantes.

La pétition d'impossibilité est donnée parce qu'on définit le quotient de deux nombres comme un nombre qui, multiplié par le diviseur, reproduit le dividende. Ce qui fait que le résultat de l'opération qui consiste à diviser zéro par zéro, solution de l'équation ' $0 \cdot a = 0$ ', est égal à un nombre quelconque, c'est-à-dire indéterminé, puisque tout nombre multiplié par zéro donne zéro. Et par suite, on considère que la fraction  $0/0$  est déterminée. Elle est égale à :

$$0 \lim_{\rightarrow}^n \infty$$

D'où l'opération:  $a/0 = \infty$ , l'infini étant ici donné en tant que la limite supérieure fictive des nombrables. À l'appui de cette disposition, il suffit de ne pas faire le diviseur nul mais infinitésimal, pour que le quotient soit immense. La seule différence est que l'opération est alors réalisable. Pour un même dividende, plus le diviseur est petit, et plus le quotient est grand. Mais par le moyen d'une généralisation, on considère **une opération impossible à actualiser** en posant que tout nombre divisé par zéro a pour quotient l'infini, c'est-à-dire en sorte que l'infini multiplié par zéro soit égal à n'importe quel nombre.

Les opérations  $a/0 = b/0 = c/0$ , sont exactement comme les fractions  $1/2 = 2/4 = 8/16$  etc., qui sont égales entres elles. En sorte que  $n/0$  reste aussi bien déterminé que tout  $n/x$ . Cette disposition rend générale l'application de l'axiome disant que l'ensemble des nombres fractionnaires contient l'inverse de tous les nombres qui le composent. En effet, il est connu que si l'on identifie la fraction  $0/n = 0$  il est logique que l'inverse  $n/0$  soit égal à l'infini, en même temps que son équivalence algébrique  $n/\infty$  est égale à zéro. **Mais cela n'a de sens qu'en tant que bornage limitant le champ opératoire des mathématiques**, c'est-à-dire dans le sens que la complémentaire à la classe vide notée '@', qui est la classe pleine notée '©', est différente de l'inverse de zéro considéré en tant que limite supérieure des nombres. Nombres et nombrés sont bien, nous l'avons souligné plus haut, des concepts d'applicabilité distincte en ce qu'**une grandeur peut être finie, comme elle peut être infinie, tandis qu'un nombre ne peut servir qu'à mesurer des grandeurs finies**. Je laisse le lecteur évoquer les conséquences

qu'entraîne cette différence d'applicabilité entre les nombres de la mathématique et les grandeurs dans la théorie des ensembles.

Donc, si une opération mathématique est effectuable, c'est qu'elle concerne un contenu fini ou délimité d'existence relative. Toute opération entreprise avec des nombres ne s'applique effectivement, ou potentiellement, qu'à des fractions relatives, ainsi que bornées, d'existence. Autrement dit, le nombre qui s'applique à ce qui existe de façon limitée et relative (ce en lequel est comprise la notion de délimitation du limité, antithétiquement à la notion d'indélimitation de l'illimité) n'est pas propre, aussi, à l'application de ce qui existe de façon infinie et absolue. Ou encore, si l'on convient de faire des applications aux nombres de ce qui est donné en expérience comme étant borné (seulement cela est propre à se prêter à la notion d'équivalence et de différence), alors, en ce qui est du concept qui complète l'expérience parcellaire d'existence, on doit appliquer les compléments distributifs du principe d'opération nombrée effectuable sur des grandeurs finies.

C'est en raison de cette disposition que, quoiqu'on use seulement d'une expérience restreinte à l'appréhension d'ensembles finis indéfiniment extensibles, il nous est cependant possible de fonder le concept de l'existence, en mathématique, sur un axiome d'infinitude, en tant que garantie du principe d'existence finie et indéfiniment extensible des grandeurs indiquant les partitions du réel. Nous savons que l'introduction du zéro permet de donner un sens à l'expression ' $x - x$ ', quand ' $x$ ' est une quantité finie, fut-elle immense, c'est-à-dire quelle que soit la valeur de ' $x$ ' en direction de l'infinité. De la même manière, l'introduction de l'infini pose que tout ce qu'on peut y ajouter ou retirer en tant qu'individuation bornée donne un sens à ' $x$ ' (fini) dans la théorie des ensembles. En effet, l'énoncement holistique d'une grandeur finie dans cette théorie exige que:

$$x \cup \mathbf{G}_H x = H$$

Ceci satisfait la notion d'ensemble infini nécessaire en métamathématique. Car en cet ensemble est détenue la possibilité d'incommensurabilité (ce qui a la propriété de ne pas pouvoir se prêter à la mesure). Or, privée de la possibilité d'incommensurabilité, la mathématique, qui traite des délimitations du mesuré,

n'aurait aucun fondement. C'est en vue de la compréhension de cette disposition que Jules TANNERY, dans *Introduction à la théorie des fonctions d'une variable*, écrivit: «La notion de l'infini<sup>42</sup> dont il ne faut pas faire de mystère en mathématique, se réduit à ceci: après chaque nombre entier, il y en a un autre.» D'où est que la propriété d'extension indéfinie du domaine mathématique se fonde en théorie ensembliste sur le limité en interface à l'illimité, et sa propriété d'incommensurabilité, dans un surensemble formé de ces partitions irréductiblement complémentaires l'une à l'autre.

Pour apercevoir encore mieux cette disposition, considérons la suite des entiers naturels  $\mathbb{N}$  (les nombres cardinaux avec lesquels nous comptons, ou les nombres ordinaux qui permettent de ranger des choses suivant un certain ordre). Selon un axiome de PEANO: «Tout nombre entier naturel possède un successeur.» Par conséquent, et contrairement à l'usage qui entend que  $\mathbb{N}$  est infini, cet axiome entraîne que tout nombre naturel est subinfini, quelle que soit sa grandeur, c'est-à-dire que l'accroissement d'un nombre, fut-il indéfiniment poursuivi, reste encore fini, en même temps qu'indéfiniment augmentable. Et, en vertu du principe de réflexivité entre nombres et nombrés, de même, l'accroissement de toute chose bornée, reste indéfiniment d'espèce finie, se prêtant à délimitation comme à dénombrement, cela, quel que soit le degré d'expansion du réalisé en direction de l'infinitude. Or, n'y a-t-il pas paradoxe à définir la série des nombres comme indéfiniment poursuivable et simultanément formuler l'expression du 'nombre de tous les nombres' considéré comme étant infini?

Notons que c'est pour ne pas entendre cette incohérence dans le postulat de limitation des nombrés que l'on connaît actuellement des cosmologies fondées sur le concept d'univers infinis formés d'une infinité d'éléments finis: le comble du déni de sens en mathématique! En réalité, l'ensemblement du bornable et sa complémentaire imbornable sont deux domaines clairement inconfondables d'existentialité. Si la proposition:

$$\mathcal{P}_{(n)}: 1 + 2 + 4 \dots + 2n = 2n + 1 - 1$$

---

42. Le sens 'infini' est pris ici à saisir l'indéfinité du fini.

est vraie quel que soit 'n', nous en déduisons que 'n' conserve indéfiniment la propriété de délimitation, et que par conséquent, l'ensemble  $\mathbb{N}$  de tous les entiers naturels, si  $n \neq 0$  pour lesquels  $\mathcal{P}_{(n)}$  est vraie, reste également délimitable, et partie stricte de l'infinité qui en est le complément. En fait, le principe d'illimitation investi dans la propriété d'accroissement (et de décroissement) indéfiniment variable, arrive comme conséquence d'une infinitude en existence; non pas l'inverse qui n'a aucun sens. Par contre, le contenu de l'infini comme conséquence des potentialités du limité, semble regardé pour valide, pour peu qu'on n'entretienne pas une confusion entre la génération du monde et sa réalisation depuis des transformations métamorphiques. Puisque l'on définit le caractère du bornable par le fait que d'ajouter ou de retirer entre deux mesures opérées sur des quantités finies, change le résultat, quand pour le caractère de l'imbornable qui en constitue le complément, l'adjonction ou le retrait ne modifie pas la grandeur, sous peine de paradoxe, force nous est faite de discriminer entre ces deux genres depuis cela qui les distingue. Donc, et sauf échappatoire illogique, force est faite à la raison de tenir pour vrai l'axiome disant que :

D'un seul point, comme de la juxtaposition d'une indéfinité de points (la définition du point étant d'avoir une grandeur nulle), résulte une grandeur nulle. Une quantité finie quelconque, comme une indéfinité de quantités finies, restent quantités finies. Une grandeur infinie ajoutée ou retirée à une grandeur infinie reste infinie.

On a vu dans ce concept que l'ensemble  $\mathbb{N}$  représente l'ensemble potentiel de tous les nombres entiers, considéré comme étant absolument complet. Autrement dit, suivant le 5<sup>e</sup> axiome de PEANO: «Si un ensemble de nombres entiers naturels contient zéro et aussi le successeur de tout élément qui le suit, alors cet ensemble est ensemble de tous les entiers naturels.» Mais on doit de plus le tenir simultanément dans la pensée –sans plus de schizophrénie que de coutume– comme étant indéfiniment complétable, c'est-à-dire en sorte que toute remesure de son contenu assigne bien un contenu incomplet à l'instant de la mesure, quand chacune de ces actualisations se surdétermine par la possibilité d'agrandissement dans un domaine de transfinition interfaçant le limité réel

(possibilité variative d'être, d'avoir et de faire) à l'infinité réelle (impossibilité de varier en existence, mais potentialité du réalisable: cela qui advient, acquiert, se fait).

Insistons sur le fait que le dénombrement n'est possible qu'à l'intérieur des classes d'éléments de taille finie. Il s'agit d'une suite qui peut être soit actuelle, soit potentielle, soit encore virtuelle, mais jamais absolue. Aussi l'axiome de PEANO qu'on vient de rappeler peut être subrogé, semble-t-il, par l'énoncé: «L'ensemblement de tous les entiers naturels a pour complémentaire, dans un holo-ensemblement qui le surdétermine, un seul être mathématique qui a pour propriété de ne se prêter ni à délimitation, ni à variation.»

C'est à cause de cette insuffisance de discrimination entre les significations sous-jacentes au problème de grandeur dans la pratique des nombres, qu'on trouve en mathématique des axiomes exprimés en complet divorce avec les plus élémentaires notions de sémantique. Pour exemple, nous pouvons lire avec V. SMIRNOV:<sup>43</sup> «Théorème premier: tout ensemble **infini borné** a au moins un point limite.» Et plus loin, en III-4-3: «Soit un ensemble contenant un **nombre infini** d'éléments. On dit que c'est un ensemble dénombrable, si on peut numéroter tous les éléments à l'aide d'entiers positifs. On dira dans ce cas que l'ensemble contient une **infinité dénombrable d'éléments...**». Il paraît évident que nous n'avons pas là affaire à un sous-ensemble borné d'éléments limités dans un ensemblement non bornable, comme suite ouverte et jamais réalisable, pour la raison qu'on définit cette suite à être **indéfiniment agrandissable en éléments dénombrables** tendant vers l'infini, tel que:

$$| x \dots n \left[ \rightarrow \infty \right.$$

Car 'infini' et 'borné' sont deux termes en contradiction sémantique l'un à l'autre. La notion d'infinité apparaît également incompatible avec la notion de dénombrabilité. Il me suffit d'évoquer un texte de KANT à ce propos:<sup>44</sup> «[...] suivant l'usage dogmatique, il est un

43. *Cours de mathématiques supérieures*, III-4-2 du tome second, édition MIR, Moscou, 1969.

44. *Œuvres philosophiques*, tome 1, bibliothèque de la Pléiade, Critique de la raison pure, page 1090.

concept vicieux de l'infinité d'une grandeur donnée. Une grandeur serait censée être infinie s'il ne pouvait y en avoir de plus grande (c'est-à-dire qu'au delà d'elle aucune grandeur supérieure ne serait possible). Or, il n'y a pas de nombre qui soit le plus grand possible, puisqu'on peut toujours encore y ajouter une ou plusieurs unités.»

LEIBNIZ montra également que «la notion d'un espace absolu qui soit un tout infini composé de parties, est une notion qui implique contradiction.» Ce qui est contradictoire est dans cette énonciation, qu'il soit composé de parties, alors même qu'on se doit de poser complémentirement l'infinité comme non composable et non réductible. D'où le théorème de LEIBNIZ qui dit que la notion d'un espace absolu forme *un tout infini sans dimension*, qu'on distingue donc d'une totalité dimensionnable du contenu dans les prédicats d'être, d'avoir et de faire. Par définition, les propriétés d'un tel espace sont d'être, tout à la fois, *in extenso* et non sécable. On peut encore saisir cela si l'on conçoit clairement que la catégorie infinie et absolue de la continuité immanente, échappe au principe du tiers exclu, en tant que le principe d'exclusion reste une spécificité des opérations effectuelles sur des catégories finies et relatives dans la discontinuité variative des états individués.

### 1.34 NOTE SUR LA FORMATION HISTORIQUE DU CONCEPT D'INFINITUDE

On peut supposer que la notion d'infini, comme terme de la suite indéfiniment agrandissable des nombres, provient précisément de sémanticités contradictoires incluses dans un même énoncé par CANTOR<sup>45</sup> (qui distinguait par ailleurs fort bien ensembles de dénombrables et ensembles d'indénombrables) et reprises par la suite sans critique: «On fait l'ensemble de tous les entiers. Cet ensemble est entièrement réalisé, il est complet en tant qu'achevé en extension.»

Mais il se trouve que, pour nous représenter cette proposition, nous avons à transposer les attributs d'infinité dans l'idée d'un ensemble constitué d'une suite de nombres indéfiniment poursuivable en extension, en sorte qu'on déclare achevé le caractère qu'on définit

---

45. J. Cavaillès, *Philosophie mathématique*, avec la correspondance entre Cantor et Dedekind, Paris, éditions Hermann.

précisément comme inachevable. G. A. METRIOS<sup>46</sup> rappelle que d'ALEMBERT évoqua le quiproquo tenu dans la construction des termes employés. À l'analyse sémiotique, en effet, on peut remarquer que l'on définit ce qui est sans limites par le terme d'infini **que l'on comprend alors dans le sens privatif du caractère de finition, donc en lui donnant le sens de non fini, auquel apparait assujetti la notion d'inachèvement, et non pas selon les caractères qu'on accorde à la notion complémentaire du sens d'être délimitable**. Il paraît évident afin que les énoncés mathématiques sur le propos des bornes du nombratif ne soient pas paradoxaux, qu'on y porte bien le rapport sémantique dans la cohérence des termes en usage. Et, entre autres, qu'on ait le :

- principe de finité associé au caractère d'inachèvement (domaine du prédicat de possibilité en expansion du donné à transformation d'être, d'avoir, et de faire depuis un préalable donné en existence, ou domaine du prédicat de possibilité en extension, en ce qui est des nombres);
- principe d'infinité associé au caractère complémentaire d'invariance par constitution indépendante du temps et exprimant l'impossibilité d'expansivité en grandeur de l'existentiel, comme impossibilité d'extensivité depuis le signe ' $\infty$ ' propre à noter la grandeur infinie.

Nous verrons dans le second des présents *Cahiers* que la difficulté conceptuelle tient à ce que le vocabulaire des langues naturelles distingue bien entre thèses et antithèses, mais mal entre les ambothéties représentant la réunion ensembliste des signifiés entre thèses et antithèses, et comme trop vaguement le statut de privation qui est représenté par la déclaration 'ni la thèse et ni l'antithèse', dont on montre le rapport avec la figure 1.34.

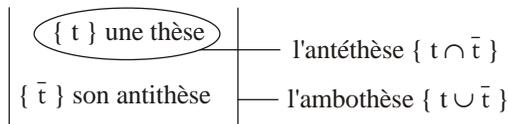


Fig. 1.34 Les aspects d'un ensemblement de la surdétermination d'un sens.

46. G. A. Metrios, *Non à Cantor*, tome 1, Paris, éditions Sival-Presses.

Les répercussions du défaut de sémantisation lié à la pauvreté discriminative du vocabulaire des langues naturelles, grève aujourd'hui des concepts jusque dans le domaine de la physique, alors même qu'on s'attend à ce que la rigueur de la démarche scientifique se retrouve dans son discours. Par exemple, en ce qui est de la notion de vide. Ne parle-t-on pas, notamment à propos de constantes cosmologiques, d'une **certaine densité d'énergie du vide**? On affirme même dans les revues scientifiques les plus sérieuses que la mécanique quantique 'prouve que le **vide n'est pas vide**'. C'est pour le moins insolite comme effet attendu! Encore que cet état de confusion dans la charge sémantique du terme 'vide' advient, apparemment inconsciemment, de la volonté conjuratoire d'écarter le substrat nommé 'éther', qu'on rejeta tout d'un bloc en un temps de polémique: le bébé et l'eau du bain, doctrines et le terme servant de support au propos. Il apparait évident que, par définition du sens à la fois nécessaire et suffisant, si un espace géométrique est pénétré de quelconque façon par ce qui est autre que rien, il n'est pas vide. Quant à l'espace physique, pour être vide de ce qu'on y spécifie avec le terme de 'physique', il ne peut être que plein du complément au distingué par là. Dès lors qu'il n'est pas vide, le terme 'vide' devient inapproprié à désigner son état qui est contenant. Si rien n'empêche de convenir d'une nouvelle charge sémantique du mot 'vide', cela ne peut rationnellement se faire qu'à la condition de ne pas tenir tout à la fois, ou alternativement, la thèse et son antithèse, dans les signifiés du propos, sous peine de perte de sens.

En conclusion, il semble bien que des dispositions superflues se glissent inutilement quelques fois en passant dans les langues de bois des mandarins du savoir réduisant la réalité à ses aspects physiques. À considérer ces vues simplificatrices, pour ne pas dire simplistes, on peut se demander à quoi servent les efforts discriminatifs de sens d'une parenté de penseurs qui travaillèrent à ce que le raisonnement ne se trouvât pas à permettre l'amalgame des significations dont nous parlons. On trouve notamment différenciés dès l'Antiquité gréco-romaine les concepts reliant l'infinitude insécable propre à l'illimitation de l'infini réel, comme inépuisable source du limité allant avec la divisibilité indéfinie des grandeurs finies. Comment, de plus, lire DAMASCIUS sans

discriminer la notion de vide par rapport à celle de non-être et de non-avoir ceci ou cela de particulier, tenant aux possibilités de devenir et d'acquérir dans le continuum de l'incomplétude du multiple, par rapport à la complétude *in extenso* se définissant complémentirement par l'impossibilité limitative de l'Un. Avec le concept contemporain d'un vide 'contenant' pour bannir, avec l'éther, jusqu'au terme en usage dans des théories qui n'eurent pas leur heure de gloire, on en fit plus que nécessaire. Pis, le concept d'infinité du fini allant avec l'extension des nombres est produit dans l'embarras d'une existence *in extenso* rendant compte des transformations limitées d'être, d'avoir et de faire au monde, autant que dans le souci d'aseptiser la mathématique de toute intrusion du psychologique, ainsi que s'en expliquent des mathématiciens purificateurs, spécialistes de la scolastique moderne.

J'espère avoir suffisamment montré que, de cette condition superfétatoire, c'est l'analytisme du théoricien préoccupé de fonder la métathéorie des nombres sans le levier de la sémiotique, qui est la cause des surrogations qu'on vient de faire apparaître. Mais que l'on comprenne bien que les critiques ainsi avancées ont pour motivation de rendre plus **signifiante** la problématique des grandeurs relativement au propos qui nous occupe, c'est-à-dire afin de fonder la théorie générale des relations collectivisantes des quantifications sur un surdéterminant approprié, qu'on schématise avec la figure 1.35.

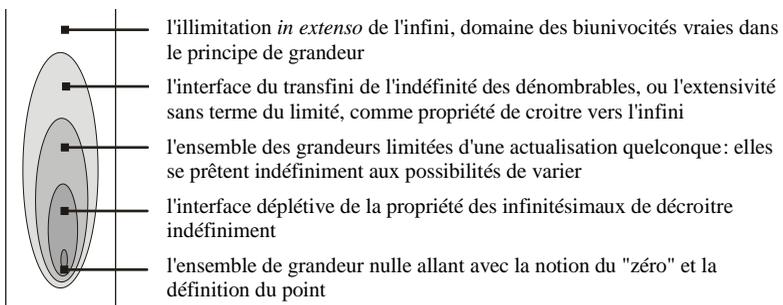


Fig. 1.35 Holo-ensemblement du principe de grandeur.

Dans une représentation distributive de la logique mathématique propre à déterminer le **domaine des possibilités** variatives d'être et d'avoir, le critère d'énonciation juge par 'vrai' ou par 'faux'. C'est en

cela que les deux ensembles qui interfacent ce domaine; soit, les sens d'accroissement et le sens de décroissement indéfini des potentialités et des virtualités octroyables aux grandeurs finies, peut se référer à la logique des indécidables de GÖDEL. Mais leurs interfaces concernent l'indéterminité propre du **domaine des contingences**, dont le critère d'énonciation tient au jugement 'à la fois vrai et faux en soi', c'est-à-dire étant l'un et l'autre, indépendamment de tout relationnel. Les extrêmes symétriques à border le principe des limites en grandeur, soit ce qui est entier de façon *in extenso*, ou nul de manière oppositive, se réfèrent à l'intuition des *extrema* dans l'interprétation métathéorique des quantificateurs qui surdéterminent le jugement de **nécessité et d'impossibilité**.

### 1.35 DÉFINITION DES CLASSES DE GRANDEURS

Aux fins des axiomes du propos, posons les relations collectivisantes du principe de grandeur tel que voici.

- Avec  $\{\bar{\infty}\}$ , un seul point, comme une indéfinité de points, conservent une grandeur nulle, si la définition du point est privative du principe de grandeur.
- Avec  $\{\infty\}$ , l'opposé du point, la grandeur infinie conserve sa capacité invariative d'illimitation, quelle que soit la grandeur finie qui peut lui être ajoutée ou retirée. Et, afortiori, elle conserve cette capacité si on y ajoute, ou qu'on en retire une grandeur nulle.
- Avec  $\{\lim \infty\}$ , à toute quantité finie existe un majorant. La quantité résultante représente toujours une quantité supérieure aux deux autres quantités finies ajoutées l'une à l'autre. Il est par conséquent possible d'agrandir indéfiniment les limites d'une grandeur quelconque.
- Avec  $\{\lim \bar{\infty}\}$ , à toute quantité finie existe un minorant. La quantité résultant d'une minoration représente toujours une quantité inférieure à la même non diminuée. Il est par conséquent possible de séquer indéfiniment toute grandeur limitée sans jamais atteindre la dimension privative du point.

Les deux extensions minorées et majorées représentent les indéfinîtes potentielles des grandeurs finies allant avec les domaines transfinis des nombres. Une grandeur nulle ne peut être que plus petite qu'omicron; **omicron** en tant que définissant le plus petit élément réel de grandeur finie non nulle. Le plus grand ensemble réel, omégon, sera toujours une partie finie, c'est-à-dire plus petite que l'infini; **omégon** étant posé en référence au plus grand ensemble de grandeur finie cosmiquement actualisé.

Le développement indéfini de la suite des nombres peut être considéré à l'infini, mais pas la grandeur d'une actualisation du réel.

Les mesures en grandeurs, qualités et fonctions actales s'effectuent entre individuations réelles dans la stricte interdépendance entre substrats et superstrats, donc en contiguïté à l'infinitésimale divisé et l'unité la plus structurée ou organisée. L'ensemblement de choses finies, considérées seules, se définit comme tenant au principe de multiplicité des parties individuées qui sont pensées en raison d'un rapport d'unité. Ces parties peuvent être considérées isolées, en rapport interindividuel (théorie des groupes), ou ordonnées (comme avec la succession des nombres entiers et la stratification des réalités entre microcosme et macrocosme). Depuis des relations d'ordre, il n'y a qu'un élément premier et une seule strate dernière à n'avoir pas de suite individuée. Mais les parties composantes du collectif font toujours référence aux limites, et ce caractère se reporte sur le collectif.

Il importe de bien tenir que le terme de quantificateur en théorie des ensembles est étranger au nombre et à la numération pour n'avoir que deux cas classiques de déclaration: le quantificateur universel ' $\forall$ ' de l'implication 'tout', pour tout 'x' (quel que soit 'x'); et le quantificateur existentiel ' $\exists$ ' de l'implication déclarative qu'il existe au moins un 'x'.

Notons que le concept d'une Infinité inconditionnée (*unqualified Infinity*) qui est à rendre compte d'une **infinité objective** distincte de l'infini mathématique, prit forme dans l' $\alpha\pi\epsilon\iota\rho\nu$  d'ANAXIMANDRE (-610, -547) qui le formula non pas vide, mais indéterminable, en tant que nature informelle rendant possible l'état

originel des transformations métamorphiques du Cosmos. En sorte qu'avec l'adhésion des pythagoriciens, et jusqu'à ARISTOTE, on a le sens d'une infinité inconditionnée, à laquelle aucune attribution n'est octroyable, devant nécessairement antérioriser la possibilité d'élémentarisation des choses en particulier, choses par ailleurs caractérisables depuis des attributions subséquentes aux quatre états connus à l'époque, que sont l'igné, le gazeux, le liquide, et le solide, susceptibles de diversement substantialiser le formé, que représentent les métamorphies subséquentes.

### 1.36 PROPOS SUR L'INDIVIDUATION

Reste à méditer sur les significations pouvant apparaître du constat de ce que le principe de nos attributions, distribuées entre thèses et antithèses, est d'ordre transitif, en tant que les événements du monde ne les contiennent pas en eux-mêmes, si des attributions s'y surajoutent d'une rencontre entre agents observateurs et agents observés. Le cas qui fait qu'on déclare beau ou vrai ceci, grande ou verte cette chose, viennent d'une essence portée dans le formé en substance. Il s'agit indirectement d'une disposition joignant le rapport de la totalité des événements simultanés dans l'espace, au tout de l'étendue temporelle des transformations pouvant s'effectuer progressivement seulement jusqu'à l'ultime métamorphie réalisée par épuisement des potentialités de réalisation. À préfigurer la surconscience du suprême et de l'ultime, nous avons alors la notion d'une surindividualité postfinalitaire qui n'est évidemment pas atteignable au niveau de la partie, comme au niveau des associations entre parties. Elle reste complémentaiement susceptible de l'être dans une relation au tout; le tout considéré comme unité déterminable en prolongement de la totalité.

Depuis la causation d'une origine temporelle des événements transformatifs de l'existence dans l'Univers, chaque instant de la manifestation de l'Univers constitue, de façon finie (limitée), un ensemble de propriétés, de qualifications et de vertus, qui instaurent temporellement l'histoire de la réalisation de la réalité statuant un état d'être **devenant**, se surajoutant au fait intemporel d'exister. De cela, nous pouvons concevoir que la quantification du contenu attributif durant cette instance temporelle reste discrète. La

grandeur relative d'une attribution quelconque ( $x$  plus beau que  $y$ ), ne saurait apparaître ainsi qu'une continuité sans dimension (le critère de beauté considéré en soi), qu'en un aspect tenu au delà de l'inépuisable macrocosmicité d'une transfiguration du principe d'être parcellaire et pluralisé, en interface au continuum unicitaire d'existence complémentarément aphenoménique au fait d'être comme ceci par rapport à cela, ici ou là, à ce moment ou cet autre. L'inverse de cette disposition consiste à considérer qu'une grandeur continue implique, par compensation, d'établir la sécabilité infiniment poursuivie de ce qui substrate au microcosme les événements temporalisés de faire être et avoir. En ce sens que, du fait que l'attribué se trouve projeté dans l'événement d'une relation à la réalité seulement comme quantité discrète, alors nous pouvons encore rendre compte, selon le principe de la disposition d'un étalon choisi pour son adéquation, d'une minoration toujours possible en décroissement vers une grandeur nulle.

C'est semble-t-il dans ce contexte que nous avons à considérer que si toutes les individuations font référence à des deixis bornées de limites topologiques et en occupation spatiale, par rapport à des successivités dans le temps, créditables d'attributions relatives – quand dans la complémentaire de la collectivisation de ces individuations, on tient la deixis infinie d'une non localisation et son ubiquité depuis l'individualisable, de l'existentiellement sans attribution relativable – alors l'espace nul, tout comme le temps de rien, sont bien quantitativement sans contenu existentiel.

Aux fins de faciliter l'imaginaire et les intuitions qui permettront de faire progresser ces concepts, j'insisterai sur le fait que les notions d'atome, de particule, d'infparticule, tout comme les notions de fleur, d'astre, etc., participent des événements qu'on peut arbitrairement abstraire dans la clôture épistémique, bien qu'il s'agisse d'actualisations appartenant à l'instance d'un unique événement qui est 'Événement de l'avènement cosmique'. Ceci entend que, par exemple, tout micro-événement d'espèce propriative appartenant à cet événement-là unique particulier de l'instance cosmique n'apparaît comme tel, dans l'interface formée entre le penseur pensant et le non-penseur pensé, qu'en mobilisant

l'interaction entre au moins un élément qui soit agent physique et au moins un élément qui soit agent psychique.

En définitive, les caractères propriatifs, qualitatifs et fonctionnels des événements de l'avènement cosmique adviennent des interactions entre, respectivement, les corps de la physique pour les propriétés, les mentalités de la psychique pour les qualifications, et les esprits du domaine spirituel pour la détermination du potentialisé en réalisation, sans appartenir aux agents de ces domaines contractuels de réalisation. Ce sont des conditions contractuelles montrant les aspects processuellement irréductibles du moyen de réalisation visant une fin attendue.

De cette disposition nous est donnée la possibilité d'apercevoir que toute attribution circonscrit ce qu'on vise depuis des relations finies, donc quantifiables. Un événement (ce qui est perçu comme élément mono-événementiel dans la classe des événements) constitue l'assurance qu'il s'agit de la partie d'un tout donné à variation, étant limité et relatif; un tout dont la contrepartie dans un ensembledement surdéterminatif a pour statut l'unicitaire, l'absolu, et l'infini, existant à n'être pas relativable, ni sécable, et donc pas non plus délimitable.



## CAHIER 1 *theoretike*

<b>Aspects théorétiques</b>	3
1.1 Définition du propos.....	11
1.2 Les références de la représentation mentale.....	16
1.3 Définition des procédures mentales préliminairement retenues.....	24
1.4 Sur la structure des inférences logiques.....	28
1.5 Le principe de limitation des référentiels intellectuels.....	34
1.6 Sur le principe de contractualité entre les trois référentiels intellectuels.....	36
1.7 Sur le principe d'irréduction des coordonnées mentales.....	38
1.8 La relation d'ordre dans l'apparition de la connexion attributive spécifique de l'encours du savoir.....	39
1.9 Vers le critère fondant la vérité des énoncés sur une dépendance interdisciplinaire.....	42
1.10 En extension des trois substrats mentaux des représentations de la réalité.....	47
1.11 Sur quoi fonder l'existence complémentaire du continuum des individuations bornables.....	50
1.12 Implications épistémiques.....	52
1.13 Les trois domaines contractuels de l'encours réalisateur, par rapport à leur complémentaire invariante, hors encours.....	60
1.14 Relier qualificativement le savoir exocosmique et la connaissance endocosmique.....	71
1.15 L'exhaustion des cas particuliers de subsistence en des classes contractuelles d'existence relative.....	77
1.16 Notions de domaines contractuels dans l'encours des réalisations cosmiques...	81
1.17 Les insuffisances de la discrimination logique dans les langues naturelles.....	83
1.18 Le champ du prédicable et le domaine de l'indicible.....	88
1.19 Sur les trois coordonnées du raisonnement.....	97
1.20 De l'appartenance du parcellaire dans l'entièreté d'une unicité <i>in extenso</i> .....	101
1.21 Comprendre la réalité contractuellement.....	106
1.22 La tradition ésotérique et les racines du présent propos.....	112
1.23 Structure des concepts qui concrétisent le propos métaphysique.....	117
1.24 Le caractère analogisant de la mesure du réel et les déductions algébriques à leur propos.....	127
1.25 Les représentations de la réalité, et les évolutions psychologiques.....	135
<b>Annexe 1 De la théorie des ensembles en métaphysique</b>	
1.26 Distinguer entre plusieurs catégories d'embrassement des ensembles.....	139
1.27 Sur le principe génératif des types d'ensemblement.....	145

1.28 À propos de la notion d'ensemble premier.....	156
<b>Annexe 2 ternalité</b>	
1.29 Le concept de ternalité par l'analogie.....	161
1.30 Pour une vue chromatopsique de la réalité.....	178
1.31 Conditions hiérarchiques.....	185
<b>Annexe 3 Sur la logique des quantifications</b>	
1.32 Préliminaires à la bonne compréhension du propos.....	187
1.33 Pour un fondement holistique du principe de limitation dans la mathématisation des faits particuliers.....	191
1.34 Note sur la formation historique du concept d'infinitude.....	209
1.35 Définition des classes de grandeurs.....	213
1.36 Propos sur l'individuation.....	215

## LÉGENDE DES SYMBOLES

$\rightarrow$	implique
	tel que
$\forall$	quel que soit ... (quantificateur universel)
$\exists$	Il y a au moins un ... (quantificateur existentiel)
$\infty$	infini réel
$\bar{\infty}$	point adimensionnel opposé à l'infini réel
$E$	un ensemble bornable
$\emptyset$	ensemble vide
$H$	ensemble <i>in extenso</i>
$\nabla$	classe de la continuité unicitaire
$\therefore$	classe des sécables
$C$	complémentaire d'une partition quelconque
$\in$	appartient à ...
$\notin$	n'appartient pas à ...
$\subset$	inclusion stricte
$\subseteq$	inclusion générale
$\cup$	union (réunion)
$\cap$	intersection
$\neq$	inégalité
$\equiv$	sensiblement égal
$\leftrightarrow$	indifférence (équivalence)
$\Sigma$	somme
$< \dots$	plus petit que ...
$> \dots$	plus grand que ...
	origine d'une extension
$\bar{\infty}$	indéfiniment croissant
$\bar{\infty}$	indéfiniment décroissant
$xfy$	fonction de $x$ sur $y$
$xRy$	relation entre $x$ et $y$
$\Omega$	l'individu le plus grand réalisé au macrocosme
$\bar{\Omega}$	l'individu le plus petit réalisé au microcosme
$\textcircled{R}$	Rien n'est (manque entièrement)
$\textcircled{C}$	Tout est (complet)





Il a été tiré de l'ouvrage 50 exemplaires  
à titre privé

Pour un usage non commercial  
le livre est librement imprimable à partir des fichiers  
téléchargeables sur le website <http://jean.alphonse.free.fr>